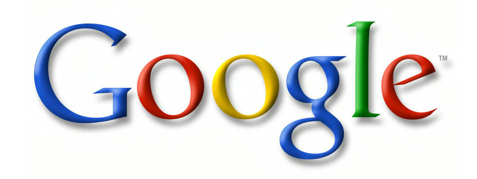
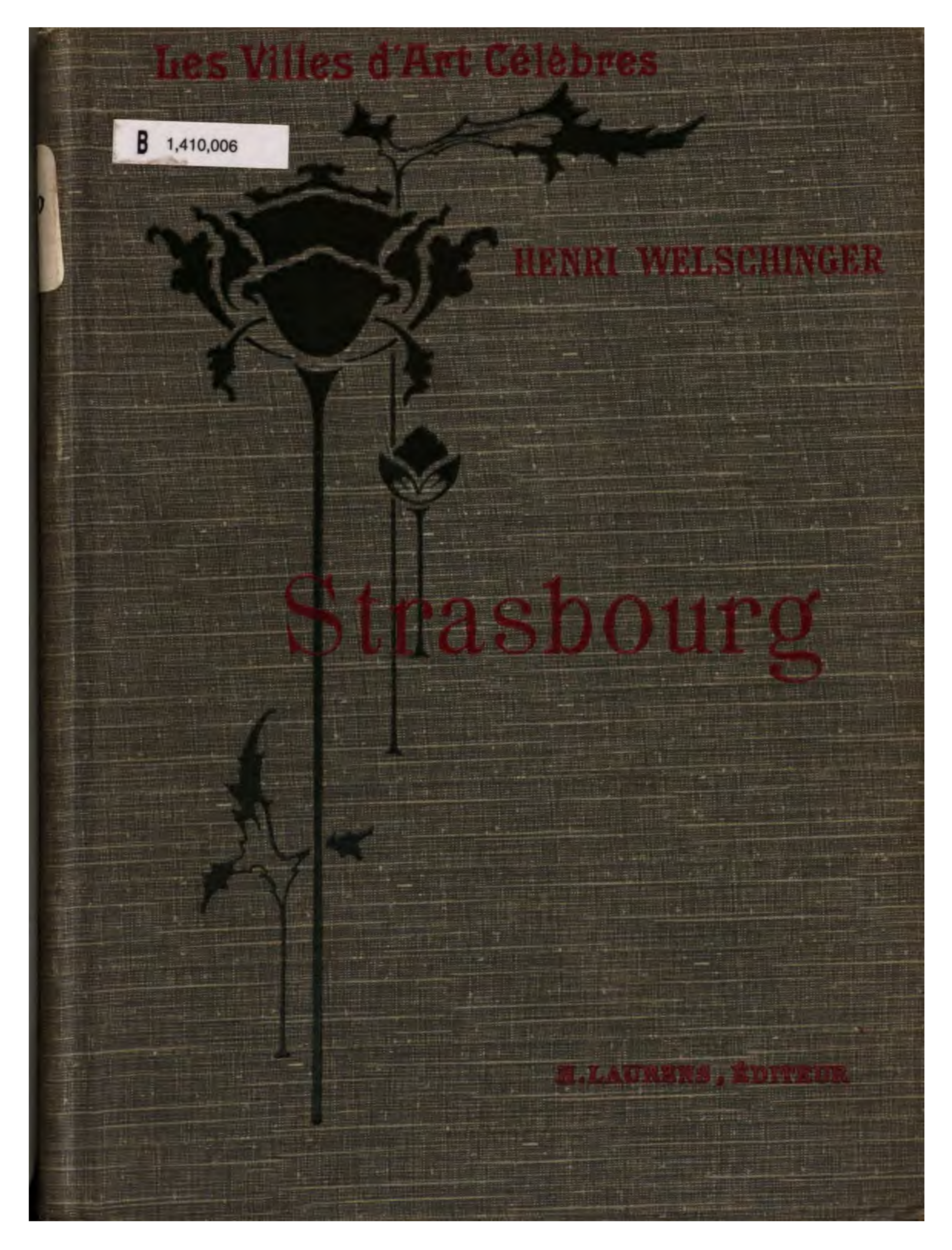



Les Villes d'Art Célèbres
HENRI WELSCHINGER
Strasbourg
H. LAURENS, ÉDITEUR


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LES VILLES D'ART CELEBRES

---

# STRASBOURG

## MÊME COLLECTION

**Bruges et Ypres**, par Henri HYMANS, 116 gravures.

**Le Caire**, par Gaston MIGEON, 133 gravures.

**Constantinople**, par H. BARTH, 103 gravures

**Cordoue et Grenade**, par Ch. E. SCHMIDT, 97 gravures.

**Dijon et Beaune**, par A. KLEINCLAUSZ, 119 gravures.

**Florence**, par Émile GEBHART, de l'Académie française, 176 gravures.

**Fontainebleau**, par Louis DIMIER, 109 gravures.

**Gand et Tournai**, par Henri HYMANS, 120 gravures.

**Gênes**, par Jean DE FOVILLE, 130 gravures.

**Grenoble et Vienne**, par Marcel REYMOND, 118 gravures.

**Milan**, par Pierre GAUTHIEZ, 109 gravures.

**Moscou**, par Louis LEGER, de l'Institut, 86 gravures.

**Munich**, par Jean CHANTAVOINE, 134 gravures.

**Nancy**, par André HALLAYS, 118 gravures,

**Nîmes, Arles, Orange**, par Roger PEYRE. 85 gravures.

**Nuremberg**, par P.-J. RÉE, 106 gravures.

**Padoue et Vérone**, par Roger PEYRE, 128 gravures.

**Palerme et Syracuse**, par Charles DIEHL, 129 gravures.

**Paris**, par Georges RIAT, 151 gravures.

**Poitiers et Angoulême**, par H. LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE, 113 gravures.

**Pompéi** (Histoire — Vie privée), par Henr THÉDENAT, de l'Institut, 123 gravures.

**Pompéi** (Vie publique), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 77 gravures.

**Prague**, par Louis LEGER, de l'Institut, 111 gravures.

**Ravenne**, par Charles DIEHL, 134 gravures.

**Rome** (L'Antiquité), par Émile BERTAUX, 136 gravures.

**Rome** (Des catacombes à Jules II), par Émile BERTAUX, 117 gravures.

**Rome** (De Jules II à nos jours), par Émile BERTAUX, 100 gravures.

**Rouen**, par Camille ENLART, 108 gravures.

**Séville**, par Ch.-Eug. SCHMIDT, 111 gravures.

**Strasbourg**, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut, 117 gravures.

**Tours et les Châteaux de Touraine**, par Paul VITRY, 107 gravures.

**Tunis et Kairouan**, par Henri SALADIN, 110 gravures.

**Venise**, par Pierre GUSMAN, 130 gravures.

**Versailles**, par André PÉRATÉ, 149 gravures.

### EN PRÉPARATION :

**Bâle, Berne et Genève**, par Antoine Sainte-Marie PERRIN.

**Blois, Chambord et les Châteaux du Blésois**, par Fernand BOURNON.

**Cologne**, par Louis RÉAU.

**Thèbes aux cent portes, Louxor, Karnak, Ramesseum, Medinet-Habou**, par George FOUCART.

*Les Villes d'Art célèbres*

---

# STRASBOURG

PAR

HENRI WELSCHINGER

DE L'INSTITUT

---

**Ouvrage orné de 120 gravures**

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

—

1908



Vue de Strasbourg, prise du quai des Pêcheurs.

# PRÉFACE

Je n'écris pas sans émotion ce nom qui sonne si fièrement. Il y a longtemps déjà que je l'entends vibrer dans ma mémoire. Depuis l'enfance, — car les premières années de ma vie se sont égrenées dans cette ville autrefois si souriante et si hospitalière, — j'ai été accoutumé à prononcer ce nom avec joie. Il m'est resté du vieux Strasbourg français, de sa merveilleuse cathédrale, de l'Ill, sa verte et douce rivière, de ses quais pittoresques, de ses places et de ses remparts, de ses antiques maisons, du Jardin du Contades, de la vieille citadelle de Vauban, de l'Orangerie, du parc de la Robertsau et de l'ancien pont de bateaux de Kehl, un souvenir que rien n'a pu effacer. Je vais le raviver aujourd'hui, comme si

cette chère ville était encore à nous, en reprenant un à un, pour les décrire, les joyaux dont elle est ornée. Je répondrai ainsi, je pense, aux sentiments mêmes du lecteur, car lorsqu'on lui parle de Strasbourg, on est certain d'éveiller toute sa sympathie pour son passé, qu'il soit empreint de joies ou de tristesses. Comment oublier en effet des choses inoubliables, et notamment ce démenti donné par la France à l'indifférence ou au scepticisme que certains lui attribuent, c'est-à-dire le pieux et fidèle hommage rendu depuis trente-sept ans par la ville de Paris à la ville de Strasbourg, personnifiée sur sa place la plus grandiose par une statue de femme énergique et belle... Mais je ne veux point insister sur ces souvenirs, si touchants qu'ils soient, et avant d'entrer dans l'examen des monuments artistiques de Strasbourg, je vais dire quelques mots de son histoire.



Les ponts couverts.

# STRASBOURG

## CHAPITRE PREMIER

### HISTOIRE DE LA VILLE

Sur l'emplacement de la ville où se trouvent le Temple-Neuf, la Cathédrale, l'ancien palais épiscopal, devenu le Musée, et l'église Saint-Etienne, apparaissait au temps de César — qui, cinquante-deux ans, avant Jésus-Christ, avait fait la conquête de la région alsacienne occupée alors par les Séquaniens et les Médiomatriciens, — un bourg de chasseurs et de pêcheurs qui prit plus tard le nom d'*Argentoratum*. Si l'on en croit d'anciens textes reproduits par Schœpflin, le nom d'*Argentoratum* proviendrait du trésor public produit par la levée du tribut sur les pays voisins et réuni en cet endroit par les Romains, comme point essentiel de défense contre les Alémans, *quia census ibi colligebatur*. Ce nom disparut à la fin du v<sup>e</sup> siècle après la reconstruction de la ville détruite, dit-on, par Attila en 451, pour faire place à celui de *Strateburgum* ou Strasburg, ville fortifiée établie près de la *Strasse*, grande route qui allait de la Germanie dans les Gaules.

Drusus, beau-fils d'Auguste, avait fait élever, l'an 15 avant Jésus-Christ, cinquante forts le long du Rhin destinés aux huit légions romaines. La 8<sup>e</sup> légion, *Augusta*, occupait *Argentoratum*, qui affectait la forme d'un quadrilatère flanqué de quelques tours. Ce lieu fortifié et les pays qui formèrent la Basse Alsace et la Haute Alsace restèrent paisiblement au pouvoir des Romains, jusqu'à l'invasion des Alémans en 355. Ceux-ci furent battus en 357, près d'Oberhausbergen sous Strasbourg, par Julien. Ils revinrent en 366 et furent de nouveau défaits par Jovinus. En l'an 406, la région alsacienne est envahie par les Vandales, les Suèves et les Alains, qui détruisent l'église d'Argentoratum élevée, dit-

on, par saint Amand, ainsi que les murs de la ville ; mais à la fin du v[e] siècle les Francs reparaissent. Ils chassent les Alémans qui reviennent en 494, et, deux ans plus tard, après la victoire de Tolbiac, imposent au pays leur domination. A la mort de Clovis, les Gaules ayant été divisées en Austrasie, Neustrie et Bourgogne, l'Alsace fit partie de la Neustrie sous Théodoric I[er]. Les ducs d'Alsace sont au VII[e] siècle les chefs militaires de la contrée, et leur duché forme le noyau essentiel de notre pays qui jouit alors d'une réelle prospérité. Des villas royales s'élèvent ; des églises et des couvents surgissent de toutes parts. Le clergé seconde amplement l'action des monarques mérovingiens. Strasbourg devient une ville considérable. A partir de l'an 720, elle s'élargit du côté de l'emplacement de Saint-Thomas, de Saint-Guillaume et de la Tour aux Pfennigs.

A la mort de Louis le Débonnaire, son fils Lothaire veut contester les droits de ses frères, Louis le Germanique et Charles le Chauve qui le battent à Fontenoy en Bourgogne, et en 841, font alliance entre eux. Ils prêtent aux portes de Strasbourg, le 14 février 842, un serment qui constitue le plus ancien monument de la langue romane, mère de la langue française. Louis, l'aîné des deux princes, jura le premier en langue romane afin d'être compris de l'armée de Charles, composée de Francs-Neustriens et de Gallo-Romains de Neustrie et d'Aquitaine. Voici le texte de ce serment d'après le fac-simile du manuscrit publié par la *Société des Anciens textes français.*

« *Pur Deo amur et pur christian poblo et nostro commun Salvament, d'ist di in avant, in quant Deos savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiuda et in caduna cosa, si cum om per dreit suon fradre salvar dist, in o quid il mi altresi fazet. Et ab Lodher nul plaid nunquam prindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karlo in damno siat.* »

Ce qui veut dire :

« Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre commun salut, dorénavant, en tant que Dieu me donnera savoir et pouvoir, je soutiendrai le mien frère Karl et par aide et en chaque chose, comme on doit soutenir son frère, pourvu qu'il fasse de même envers moi. Et aussi avec Lother je n'accepterai de plaid qui, par ma volonté, soit dommageable à mon frère Karl ici présent. »

Alors un chef gallo-romain reprit au nom de tous :

« *Si Lodhuwigs sagrament que suon fradre Karlo jurat, conservat, et Karlos meon sendra, de sua part lo suon fraint, si eo*

*returnar nun l'int pois, ne co ne neüls cui eo returnar iut pois, in nulla aiuda contra Lodhuwigs non li fuer.* »

C'est-à-dire :

« Si Loduwig observe le serment qu'il jura à son frère Karl et que Karl, mon seigneur, de son côté ne le tienne point, si je ne l'y puis ramener, ni moi ni aucun autre que j'y puisse ramener, ne lui seront aucunement en aide contre Loduwig. »



**Croquis d'un quartier de Strasbourg au XVIe siècle, par Hans Baldung Grien.**

Charles répéta le serment en langue tudesque pour être compris des Teutons de l'armée germanique, puis les deux armées se rendirent garants de ce serment. Après ces solennels engagements, Louis et Charles marchèrent contre Lothaire qui se soumit et demanda une nouvelle répartition de l'Empire.

Au mois d'août 843 à Verdun, Lothaire obtint, avec la dignité impériale, l'Alsace, l'Italie et les pays entre l'Escaut, la Meuse et le Rhin ; Louis le Germanique reçut tous les pays au delà du Rhin avec Mayence, Worms et Spire ; Charles le Chauve, la Neustrie et l'Aquitaine. En 855, Lothaire partage ses États entre ses trois fils, et l'aîné, Lothaire II, acquiert l'Alsace. A la mort de Lothaire II, l'Alsace revient à Louis et

va faire partie du domaine germanique jusqu'au traité de Westphalie en 1648. D'après le plan de Silbermann, de 1202 à 1230, Strasbourg s'étend du côté de l'emplacement qui comprend la place des Carmes déchaux, le Palais de Justice et toute la partie de la ville encadrée par le cours sinueux de l'Ill. De 1248 à 1344, Strasbourg s'augmente de la partie délimitée par le quai des Pêcheurs, le quai Finckviller et les Ponts couverts ; de 1374 à 1390, de la partie située entre la tour du Diable et



Costumes strasbourgeois aux XVI^e et XVII^e siècles.

la porte de Pierres et, de 1397 à 1441, de la partie qui va de la porte Sainte-Catherine à la porte Saint-Jean et de la tour Saint-Nicolas aux terrains où fut élevée la citadelle de 1682 à 1684. La transformation des anciennes fortifications en enceinte bastionnée fut opérée sur les plans de l'architecte Specklin de 1577 à 1589. La nouvelle ville, qui devait s'élever après la conquête, fût construite sur une partie du parc du Contades et des terrains avoisinant le faubourg de Pierres, l'Orangerie et la Robertsau.

Les principaux événements de l'histoire de Strasbourg sous la période germanique du IX^e au XVII^e siècle, sont la lutte constante des artisans et des bourgeois contre les nobles et les évêques, la construction de la cathédrale de l'an 1015 à l'an 1439, la venue des empereurs Henri II, Charles IV, Charles V, Robert et Sigismond, l'affranchissement des bour-

geois en 1262, la transformation du gouvernement aristocratique en gouvernement démocratique, la Constitution des droits et privilèges de la ville par le *Schwœrbrief* en 1334, devenue définitive en 1482, la découverte de l'imprimerie par Gutenberg en 1440, l'introduction de la Réforme en 1529, la venue des Zurichois au grand tir en 1576 ; enfin les péripéties de la guerre de Trente ans. Parmi les noms illustres de cette période, il faut citer, entre autres, ceux du poète Gottfried de Strasbourg, de l'architecte Erwin de Steinbach, du chroniqueur Twinger de Kœnigshowen, du



Costumes strasbourgeois aux XVI$^{e}$ et XVII$^{e}$ siècles.

prédicateur Geiler, du satirique Sébastien Brant, du stettmeister Jacob Sturm de Sturmeck, de l'humaniste Jean Sturm, de l'historien Jean Sleidan, du peintre Nicolas Wurmser, du sculpteur Pierre Schott, des peintres Jacques Obrecht, Diéterlin, Brendel, Walther et des graveurs Heiller et Brunn.

Il convient d'insister ici sur deux faits considérables de l'histoire de Strasbourg : le serment annuel à la Constitution, jour solennel qu'on appelait le Schwœrtag, et la venue des Zurichois en 1576 avec la fameuse marmite de bouillie de millet.

Au lendemain de la conquête de leur indépendance, les citoyens de Strasbourg se donnèrent en 1334 une charte appelée le *Schwœrbrief* qu'ils jurèrent de maintenir par un serment fait chaque année. Cette coutume dura jusqu'à l'an 1789. La Constitution répartissait les nobles en

curies et les autres citoyens en tribus ou corporations. Elles étaient au nombre de vingt en 1482, époque où la Constitution fut définitivement fixée. Dans chaque tribu il y avait quinze échevins qui nommaient un sénateur. Les trois cents échevins, source même du Magistrat, formaient la représentation de la commune. Le Magistrat était composé du Grand Sénat chargé de la justice civile et communale, et de vingt et un assesseurs, du Grand Collège ou Chambre des XIII, chargé des Affaires Étrangères et de la Guerre, du Collège des XV chargé des Finances, de la Police et du Commerce, du Petit Sénat chargé des affaires ordinaires de justice, biens, servitudes, etc. Au XV^e siècle, la ville de Strasbourg est devenue une République placée sous la protection immédiate de l'Empire. Elle exerce des droits souverains sur son territoire. Elle fait des lois et règlements, conclut des alliances et des traités, bat monnaie, crée des impôts et entretient parmi les citoyens un esprit guerrier. Des Ammeister et des Stettmeister sont placés comme directeurs ou administrateurs à la tête de la nouvelle République qui bientôt acquiert de l'influence et de l'autorité.

La Constitution était souverainement respectée. Au *Schwœrtag* qui avait lieu au commencement de chaque année, après le renouvellement du Magistrat, tous les citoyens de la ville, âgés au moins de dix-huit ans, étaient tenus de prêter serment à cette Constitution. Dès le matin, à l'issue de la rue Mercière, devant le portail principal de la Cathédrale, était dressé un vaste échafaudage en amphithéâtre, recouvert d'un baldaquin et tendu de riches tapisseries. Sur la galerie de l'estrade était déroulé un grand parchemin contenant la Constitution revêtue du grand sceau de la ville, de celui des membres de la Noblesse et de celui des corporations des Métiers. Aux diverses issues de la place étaient postés des soldats. A huit heures du matin, la cloche du Sénat sonnait à la Cathédrale l'assemblée générale. Chaque tribu se rendait solennellement en cortège sur la place, bannières déployées. Chaque membre de la tribu était revêtu du manteau noir; seuls, les Stettmeister portaient le manteau blanc. Chaque tribu était précédée du sénateur, son représentant, et du chef des échevins, puis venaient les quinze échevins suivis des autres membres de la corporation. Les sénateurs et chefs des échevins montaient sur l'estrade, tandis que les citoyens se groupaient au bas par corporation avec leurs bannières. Arrivaient ensuite les employés de la ville, les avocats et procureurs, puis les membres de la Noblesse. Chaque corporation, chaque députation était accueillie par des fanfares. Quand l'horloge avait sonné neuf heures, les huissiers du Sénat imposaient

silence à l'assemblée. Le secrétaire de la Chambre des XV donnait alors lecture de la Constitution qui commençait ainsi : « Au nom de Dieu. Amen. Nous affirmons que nous avons établi un tribunal commun pour la gloire de Dieu et pour l'utilité et l'avantage de la ville de Strasbourg, comme aussi pour régir et juger le pauvre comme le riche... » Les nouveaux Stettmeister prêtaient serment entre les mains du nouvel Ammeister et recevaient à leur tour le serment de celui-ci, puis les sénateurs, les échevins, les nobles, les bourgeois et les artisans, tête nue, juraient de rester fidèles aux institutions de la cité. Cette prestation de serment faite, le premier Stettmeister régent souhaitait du haut de l'estrade une heureuse année à ses concitoyens et, au nom de Dieu, prospérité, bonheur et longue vie. Alors la Noblesse se retirait dans ses curies, les corporations dans leurs poêles ou salles de réunions et terminaient la



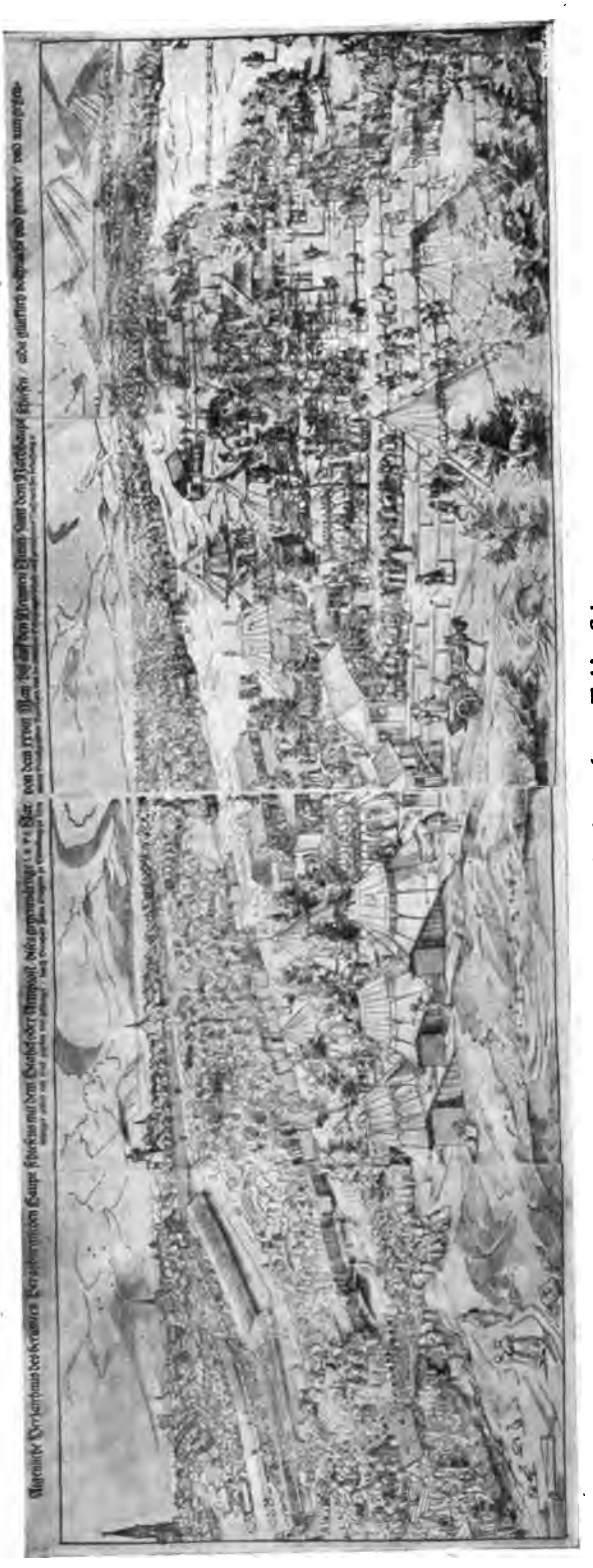
Le Serment de la Bourgeoisie devant le Magistrat de Strasbourg. (Fresque de Karl Jordan.)

journée par des banquets. Cette Constitution et la fidélité avec laquelle elle était obéie, enthousiasmaient Erasme qui, en 1514, écrivait à Wimpheling : « Enfin, j'ai vu une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans factions, une démocratie sans tumultes, des fortunes sans luxe, de la prospérité sans ostentation. O divin Platon, que n'as-tu eu le bonheur de rencontrer une pareille République ? »

Le grand tir de 1576, à Strasbourg, fut l'un des événements les plus mémorables de la ville. Pour mettre quelque trêve aux combats acharnés des catholiques et des protestants, aux troubles et aux pillages qui désolaient alors l'Alsace, la ville de Strasbourg, qui avait gardé en ces jours affreux une heureuse neutralité, fit appel à toutes les villes et aux seigneurs alliés en les convoquant à une fête paisible, dont un grand tir international devait être la principale attraction. Outre les Alsaciens, quatre cents étrangers de la Souabe, du margraviat de Bade, de la Bavière, des pays du Rhin, du Mein et de la Suisse répondirent avec empressement à cette invitation. M. Rodolphe Reuss a donné sur le *grand tir strasbourgeois de 1576* les plus exactes indications, et c'est en grande partie à son étude que nous nous référons ici.

Le stettmeister Etienne Sturm avait engagé amicalement et gracieusement tous les Electeurs, princes et comtes du Saint-Empire, toutes les villes libres, tous les confédérés suisses, toutes les corporations d'archers et d'arquebusiers à venir assister à une double fête de tir à l'arbalète et à l'arquebuse. Le premier tir devait s'ouvrir le 28 mai 1576, le second le 10 juin. Des lots et des prix nombreux formaient l'attrait de ces tirs. Dès le mois d'avril, Berne, Zurich, Uri, Schwitz, Unterwalden, Glaris, Zug, Fribourg et Lucerne avaient accepté de venir, ainsi que les comtes palatins des Deux-Ponts et du Rhin. Le champ de tir se trouvait au parc qui prit au XVIII[e] siècle le nom de Contades. Les Zurichois qui s'étaient signalés au grand tir de 1456, se distinguèrent cette fois encore par leur merveilleuse adresse. Pour célébrer leur victoire, et en même temps pour honorer la ville de Strasbourg, quarante-huit bourgeois de Zurich, ayant pour chef l'obmann Caspar Thomann, décidèrent d'aller rejoindre leurs compatriotes au grand tir en naviguant sur la Limmat, l'Aar et le Rhin. On mettait habituellement trois jours pour ce voyage. Les Zurichois jurèrent de le faire en un jour. « Des provisions de toutes sortes, dit M. Reuss, encombrent le navire. Trois cents craquelins et une immense marmite de millet chaud cuit au lait, et posée sur un tonneau rempli de sable chauffé à une haute atmosphère, sont embarqués. Le 20 juin, dès deux heures du matin, les hardis nautonniers lèvent

l'ancre et donnent le signal du départ. Des bras vigoureux pressent la rame et le bateau s'enfuit à toute vitesse en faisant tressaillir les ondes paisibles et étonnées de la Limmat. » Au lever du soleil, l'Aar était déjà franchi et l'on arrivait au Rhin. A dix heures, on passait sous le pont de Bâle; à sept heures du soir, on entrait à Strasbourg et à neuf heures, on débarquait devant le Poêle des bateliers à l'enseigne de l'Ancre, devant une foule enthousiaste. Aux compliments du Sénat, Caspar Thomann répondit « qu'en apportant du millet encore chaud de Zurich à Strasbourg en dix-sept heures, les Suisses voulaient prouver à leurs amis combien ils seraient prêts à voler à leur secours, si le danger l'exigeait. » Un cortège triomphal se mit en marche pour se rendre au Poêle des Maçons, devenu plus tard la préfecture. Un banquet splendide offert par les Ammeister et les Stettmeister attendait les



Le grand tir public de 1576, par Tobias Stimmer.

braves Zurichois. Le plat d'honneur fut le grand chaudron de millet, le mets national suisse. Il était encore tout brûlant et chacun s'empressa d'y goûter. « Ce repas joyeux, dit un contemporain, le vieux poète Fischart, se prolongea fort avant dans la nuit, puis à la lueur des torches, on reconduisit la députation à l'*Hôtel du Petit-Cerf*, près de la cathédrale. En lisant le journal de leur voyage, en voyant les honneurs que Strasbourg leur rendit, les repas et les collations qui leur furent offerts, on peut dire : « Je laisse à penser la vie que firent ces bons amis. » En souvenir de cette belle journée, on distribua aux Zurichois des médailles en argent, un écu d'or aux armes de la ville, et des fanions de soie aux couleurs de Strasbourg. Avant leur départ, les Zurichois remirent à l'ammeister Wicker, avec la marmite de millet, un parchemin renfermant la liste des voyageurs. Une pierre scellée dans le mur à la porte d'entrée des Bains de Spire, rue du Vieux-Marché-aux-Vins, portait une inscription relatant que cette maison avait été construite lorsque les Suisses vinrent à Strasbourg avec le millet chaud.

Le serment fait en 1576 par Caspar Thomann : « Si jamais, — ce qu'à Dieu ne plaise, — Strasbourg devait être dans la détresse, elle a des amis qui viendront à son secours avant qu'un plat de mil ait eu le temps de refroidir », ce serment a été tenu religieusement le 23 septembre 1870. Ce jour-là, trois vaillants délégués suisses, le Dr Bœhmer, le Dr Bischoft et le colonel Buren vinrent au secours de Strasbourg bombardé. « Comment s'écrie M. Reuss, ne pas rappeler avec une émotion profonde ce moment solennel de notre histoire où des descendants des alliés de 1576 sont venus, au moment de nos épreuves et de nos angoisses, verser un premier rayon de lumière dans nos cœurs ulcérés par de longues souffrances? Ils nous apportaient la première parole de consolation qu'il nous fût donné d'entendre au milieu du cliquetis des armes et des rugissements des canons. Ils venaient arracher nos vieillards, nos femmes et nos enfants à la mort cruelle, qui déjà tout autour de nous avait massacré tant d'innocentes victimes. Ils ont ainsi acquitté noblement la dette de reconnaissance contractée par leurs pères envers Strasbourg hospitalier, et la reconnaissance de Strasbourg se transmettra, j'en suis sûr, de la génération présente aux générations à venir, aussi longtemps que les dates de 1576 et de 1870 éveilleront encore un écho dans les cœurs. » Les délégués suisses avaient informé le général Uhrich que la Confédération helvétique offrait l'hospitalité aux femmes, aux enfants et aux vieillards, qui désireraient émigrer, en leur donnant les sauf-conduits qu'ils avaient obtenus de l'autorité allemande.

Ils visitèrent les ruines fumantes du Temple-Neuf, de la Bibliothèque, du Gymnase, de la rue de Dôme, de la place Broglie et consentirent à prendre un modeste repas, rue Brûlée, avant de repartir avec leur précieux dépôt. Ils purent voir, non sans larmes, la porte de la maison couverte de fleurs et cette inscription : « Vivent les Suisses ! » qui avait été tracée à la hâte. L'éminent et regretté sculpteur Bartholdi a retracé ce touchant épisode de la remise des femmes et des enfants aux Suisses et celui de la bouillie chaude de 1576 dans les bas-reliefs de l'admirable monument qui se trouve à Bâle devant la gare et qui représente *la*



La Suisse secourant Strasbourg pendant le siège de 1870. (Bas-relief de Bartholdi.)[1]

*Suisse venant au secours de la France.* Le 22 novembre 1870, le président de la Société des Arquebusiers de Zurich, M. Wegmann-Escher tint à écrire au maire de Strasbourg : « Si nos ancêtres se sont prêté un accord mutuel quand il s'agissait de défendre des intérêts ou de célébrer des fêtes, ces traditions obligent leurs successeurs à la même sympathie, à la même fidélité quand le bras du destin s'est appesanti sur la patrie d'anciens amis. Notre Société vous prie donc d'accepter la modique somme ci-jointe de mille francs pour en faire usage à votre volonté. Nous y joignons le parchemin récemment fait, reproduisant le départ de la bouillie de mil pour Strasbourg dans une brochure publiée sur ce sujet en 1792, en vous priant d'accorder à ces feuilles une place dans la bibliothèque qui doit être fondée. A ce témoignage de notre affection nous ajoutons la médaille d'argent de notre Société et un

[1] Cliché du *Mois Littéraire et Pittoresque*.

cahier de souvenirs historiques. Puisse votre vieille et glorieuse cité se soustraire bientôt au sort cruel dont elle a été frappée par les calculs erronés des hommes; mais quelle que soit sa condition future, son histoire nous fournit l'espoir consolant que l'énergie et la sagesse de ses habitants la maintiendront toujours grande et digne de son passé. » Une fontaine publique élevée au point même du débarquement des Suisses en 1576, au confluent de l'Ill et du canal du Rhin, conserve la mémoire d'un fait impérissable. Il est tellement beau que j'ai cru devoir lui consacrer une place spéciale en ces temps d'indifférence où l'on oublie trop les grandeurs du passé.

C'est à la politique de Richelieu que la France dut la conquête de l'Alsace. En effet, du jour où le grand cardinal, s'emparant habilement de la succession du duc Bernard de Weimar, prit Brisach en 1639, on put considérer l'Alsace comme une province française. Les victoires des Suédois et des Français amenèrent la paix de Westphalie, signée à Munster le 24 octobre 1648. L'Empereur et l'Empire cèdent alors à la France Brisach, Haguenau, Colmar, Schlestadt, Wissembourg, Landau, Obernai, Kaysersberg, Turckheim et les deux landgraviats de la Haute et de la Basse Alsace. De 1648 à 1672, la paix permet à Louis XIV de consolider ses droits sur les provinces nouvellement acquises. La guerre contre les Pays-Bas en 1672 amène Turenne en Alsace et Condé en Lorraine pour s'opposer aux troupes allemandes, alliées des Hollandais. Le succès de nos armées détermine en 1679 la paix de Nimègue qui sanctionne celle de Munster. L'Europe ne doutait pas, après ces succès décisifs, que tôt ou tard la ville de Strasbourg, restée libre, ne fît partie du territoire français. Cette ville aurait, dans son intérêt personnel, dû garder la neutralité ; mais elle pencha notoirement du côté de l'Allemagne, favorisa ses projets contre Turenne et Créqui, tout en protestant de son dévouement à la monarchie française. Au mois de juin 1681, le baron de Merci, envoyé impérial, vint à Strasbourg pour s'assurer de la coopération de la cité. Louvois mis au courant de cette intervention, en prit prétexte pour hâter l'arrivée de nombreux détachements en Alsace qui, au premier signal pouvaient investir Strasbourg. Peu à peu ces troupes formèrent trente-huit bataillons et quatre-vingt-deux escadrons. D'autre part, Louvois s'aboucha avec le secrétaire d'État Günzer et le jurisconsulte Obrecht à Strasbourg. On pressentit le Sénat de la ville et on lui fit comprendre et admettre que les traités de Munster et de Nimègue avaient reconnu la cession de Strasbourg à la France.

Quinze jours avant la capitulation, M. de Chamilly reçoit l'ordre de partir pour Bâle, de s'installer sur le pont du Rhin, dès le lendemain de son arrivée à deux heures de l'après-midi, avec un cahier de papier, une plume, une écritoire, et de noter très exactement ce qui se passera sous ses yeux pendant deux heures. A quatre heures précises, il devait montrer à cheval, courir jour et nuit, et apporter au ministre de la Guerre son cahier d'informations. M. de Chamilly obéit à la lettre, partit pour Bâle, arriva au jour fixé et s'installa aussitôt à son poste. A trois heures, il vit un homme en veste et en culotte jaunes s'arrêter au milieu du pont, reculer d'un pas et, avec un gros bâton, frapper trois coups distincts sur la banquette. A quatre heures, M. de Chamilly monta à cheval et vint dire, sans perdre un instant, à M. de Louvois ce qu'il avait vu. Lorsque le ministre sut l'incident de l'homme qui avait frappé les trois coups, il se rendit immédiatement chez le Roi, et un quart d'heure après expédia en toute hâte quatre courriers en Alsace. Il est évident que les trois coups frappés sur la banquette du pont était le signal convenu entre Louvois et le Magistrat de Strasbourg.

Ce n'est pas tout. Voici une autre scène mystérieuse, inventée par l'habile ministre et rapportée en ces termes par M. Camille Rousset (*Histoire de Louvois*, t. I^er^). « Le 10 septembre 1681, deux cavaliers s'arrêtent à la porte d'un cabaret obscur de Franche-Comté. Bientôt après, deux autres cavaliers arrivent. Les uns et les autres portent à leurs chapeaux des rubans bleus et jaunes. C'est un signal. Ils se rapprochent. Ils murmurent quelques mots. Une certaine cassette est échangée contre un certain billet. Après les inconnus se séparent, remontent à cheval et disparaissent. Qu'est cela? Ce sont les dernières instructions de M. le marquis de Louvois pour M. l'intendant d'Alsace, et les gens du premier, venus de Fontainebleau, les ont transmises aux gens du second, venus de Brisach ou de Belfort. »

Que se passe-t-il ensuite? Dans la nuit du 27 au 28 septembre 1681, vers deux heures, trois régiments de dragons français, commandés par le baron d'Asfeld, se rapprochent brusquement de Strasbourg et investissent la redoute la plus voisine du Rhin. On paraît alarmé à Strasbourg; on sonne le tocsin. Les magistrats viennent trouver le baron d'Asfeld qui les renvoie au baron de Montclar. Celui-ci leur dit sans détours qu'il s'agit pour la ville de se soumettre tranquillement au roi de France ou d'être réduite par la force. Il promet à Strasbourg la conservation de ses droits et privilèges, et annonce la très prochaine arrivée de M. de Louvois. Les députés délibèrent, et après de vaines invocations au droit des

gens et au droit germanique, reconnaissent que la ville est trop faible pour résister aux Français. Ils acceptent leurs conditions. Louvois arrivé à Illkirch, apprend la soumission des députés et leur permet de dresser eux-mêmes les termes de la capitulation. Le 30 septembre, l'acte est signé dans le plus grand calme.

La ville de Strasbourg reconnaît Sa Majesté très Chrétienne pour son souverain seigneur et protecteur, et le Roi reçoit la ville et toutes ses dépendances en sa royale protection. Il confirme tous les anciens privilèges, droits, statuts et coutumes de la ville, lui accorde le libre exercice de la religion, à la condition que l'église Notre-Dame, appelée actuellement le Dôme, sera rendue aux catholiques. Il laisse le Magistrat dans le présent état, avec tous ses droits et libre d'élection de leur collège, l'Université avec tous ses docteurs, professeurs et étudiants, le Collège, les tribus et maîtrises tels qu'ils se trouvent avec la juridiction civile et criminelle. Il concède également à la ville le maintien de ses revenus, droits et péages ; à la bourgeoisie l'exemption des contributions, et à tous amnistie du passé. Les signataires de la capitulation sont : MM. de Louvois, J. de Montclar. J.-G. de Sedlitz, écuyer et prêteur, D. de Dietrich, J.-L. Fræreisen, J.-P. Schmid, D. Richshoffer, J. Sten, J.-J. Frantz, C. Günzer. A quatre heures de l'après-midi, le jour même, les troupes du Roi pénétraient à Strasbourg entre deux haies de curieux. Louvois en informe Louis XIV et lui dit que, lorsque Vauban aura fait la citadelle du côté du Brisgau, « il n'y a point de puissance en Europe qui soit en état d'ôter de force ce poste-ci à Votre Majesté ».

L'émotion est très vive en Allemagne, à la nouvelle que les Français ont pris la ville sans coup férir. « Tout le monde dit que c'est une roue du chariot sur lequel on doit entrer dans l'Empire et que la porte de l'Alsace est fermée maintenant. »

Le 24 octobre, Louis XIV entre solennellement à Strasbourg avec la Reine, les Princes et les Princesses, la Cour et la Maison militaire ; ce sont trois jours de fête et de réjouissances merveilleuses. Le culte catholique est restauré dans l'antique cathédrale ; un *Te Deum* célèbre la gloire du Roi. Parmi les médailles qui furent frappées en commémoration de cet événement, j'en relève une qui portait cette mention significative : *Clausa Germanis Gallia.* Moins de deux cents ans après, la Gaule était de nouveau rouverte aux Germains.

Dès le XIVe siècle, la renommée de Strasbourg était grande. On l'appelait « la cité merveilleuse ». Piccolomini, le futur Pie II, la com-

parait à Venise et en disait avec éloge : « Ses eaux courantes sont bien plus agréables et plus saines que les lagunes salées et infectes. Cette ville a des maisons bourgeoises et des presbytères où des princes pourraient habiter. » Les empereurs, les rois, les poètes, les artistes, les historiens, les savants se font une joie et un honneur de visiter ses palais et ses édifices. A peine sa cathédrale est-elle terminée qu'elle devient l'objet d'une admiration universelle.

En 1572, Schoepflin écrivait : « Strasbourg, situé près du Rhin dans la plaine féconde et charmante de la Basse Alsace, baignée par les eaux réunies de l'Ill et de la Bruche, offre par sa grandeur, ses remparts et sa tour sublime, le spectacle d'une ville royale, reine des cités. » Cet éloge n'a rien d'exagéré. Dans l'histoire des villes libres, Strasbourg, par la beauté de ses édifices et par la grandeur et la diversité des événements qui se sont produits dans ses murs, a fixé l'attention universelle.

Passant successivement au pouvoir des Celtes, des Romains, des Alémans, des Francs, des Germains, des Français, que de transformations cette ville n'a-t-elle pas connues ? Soumise à la rude autorité des seigneurs et des évêques, elle a conquis peu à peu ses franchises municipales et, malgré la domination des rois et des empereurs, elle a gardé une indépendance d'allure et de pensée dont elle est encore jalouse aujourd'hui. Sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, la Maison de Saxe et la Maison de Franconie, les Hohenstauffen et les Habsbourg, la Maison d'Autriche, Charles-Quint et ses successeurs, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, sous la Révolution, le Consulat, le Premier Empire, la Restauration, le Gouvernement de Juillet et le Second Empire, elle a toujours manifesté son humeur batailleuse et libérale. Ses ducs, ses évêques, ses princes, ses architectes, ses peintres, ses sculpteurs, ses poètes, ses historiens, ses savants et ses généraux sont connus partout et leurs noms font la gloire de l'Alsace. C'est à Strasbourg que Rouget de Lisle a composé l'hymne célèbre qui devait tant de fois conduire à la victoire nos héroïques armées. On sait comment ce chant guerrier est devenu *la Marseillaise*, alors que son vrai nom était *Chant de Guerre pour l'Armée du Rhin*. Un volontaire de Montpellier, qui l'avait appris par hasard et qui en ignorait le titre, le chanta le 25 juin 1792 à Marseille, dans un banquet civique, et enthousiasma à tel point son auditoire que ceux qui l'avaient applaudi voulurent l'apprendre aussitôt. Il devint bientôt si populaire qu'un décret du 28 messidor an III le reconnut comme chant national sous le nouveau nom de *la Marseillaise*.

## CHAPITRE II

### ENTRÉE A STRASBOURG. — DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX A L'ÉGLISE SAINT-THOMAS

Le voyageur qui vient de France descend à Strasbourg par la nouvelle gare centrale des chemins de fer d'Alsace-Lorraine, située à l'ouest de la ville agrandie. On aperçoit dans le vestibule deux fresques qui se font vis-à-vis. Dans la première, l'empereur Frédéric Barberousse reçoit les hommages de ses feudataires à Haguenau : *Im alten Reich.* Dans la seconde, Guillaume I^er^ reçoit le vin d'honneur que lui versent deux Alsaciennes en présence de notables et de paysans : *Im neuen Reich.* Remarquez que c'est la peinture officielle qui dit cela.

Devant la gare deux mâts de cocagne en bronze portent l'écusson impérial. Une sorte de square orné de lampadaires énormes, est le rendez-vous des tramways et des *droschken.* C'est le seul endroit ou l'on sente vraiment un peu de vie. Partout ailleurs, et malgré la présence de nombreux soldats — six régiments d'infanterie, deux régiments de cavalerie, quatre régiments d'artillerie, un bataillon du train et un bataillon du génie, — la ville est plutôt accablée de je ne sais quel pesant ennui. A peine arrivé dans les rues, on est frappé par les noms allemands qui ont succédé aux noms français : *Lange Strasse, Pariser Staden, Broglie Platz, Münstergasse, An den Gewerbslauben,* etc., et par la multiplicité des enseignes allemandes qui, placées sur le haut des magasins ou en vedette, crèvent pour ainsi dire les yeux des passants. Cependant, on finit par découvrir çà et là quelques vieilles enseignes françaises, qui ont échappé à la vigilance inquiète de la police. Les magasins allemands sont d'une installation criarde, sans art et sans goût. Le prix des objets y est marqué en caractères énormes. Les choses les plus diverses voisinent sans façon et forment un pêle-mêle bizarre. Des tramways à trolley desservent les rues principales et de leurs grandes perches disgracieuses soulignent la façade des maisons et des

édifices publics. Mais laissons de côté ces détails communs à toutes les villes allemandes et venons-en à ce qui nous intéresse, c'est-à-dire aux monuments artistiques de Strasbourg et aux souvenirs historiques de son passé.

La première église qui s'offre au visiteur, en entrant dans la ville, après le pont qui aboutit au quai Desaix, est l'église de Saint-Pierre-le-




Église Saint-Pierre-le-Vieux.

Vieux située dans la rue du Jeu-des-Enfants. C'est le plus ancien édifice religieux de Strasbourg, fondé, dit-on, en l'an 60 ou 64 après Jésus-Christ, par saint Materne. En l'an 1398, les membres du Chapitre de Saint-Michel-de-Rhinau vinrent se réunir au clergé de cette église. Elle fut la première de Strasbourg à accepter les doctrines de la Réforme et Pierre-Philippi, un des disciples de Luther, y prêcha en 1520. Il eut pour successeur Thiébaut Schwartz, homme exalté et farouche, qui fit détruire les œuvres d'art de Saint-Pierre-le-Vieux. L'église resta aux catholiques

de 1549 à 1559, puis retourna aux protestants jusqu'à la capitulation de 1681. Elle fut alors rendue aux catholiques, mais le chœur fut séparé de la nef par un mur et cédé à l'ancien culte. Sous la Révolution, elle servit de magasin, puis après la tourmente jacobine, revint au culte catholique. La nef actuelle a été reconstruite en 1428. Le chœur a été achevé



Évasion et crucifiement de saint Pierre, par Wagner.

en 1458 et le clocher exhaussé avec galerie en 1592. Les colonnes gothiques de la nef ont malheureusement subi une peinture ou plutôt un enduit peu artistique. Derrière l'autel se trouvent des tableaux de l'école de Martin Schongauer qui ont été l'objet d'une restauration très minutieuse. Ils représentent des scènes de la Passion, comme l'*Ecce Homo*, *la Sainte Face*, *le Crucifiement* et *la Résurrection*. On admire à l'entrée de la nef quatre bas-reliefs en bois de tilleul, sculptés en 1500

par Wagner, célèbre artiste du XVI<sup>e</sup> siècle, qui retracent les épisodes principaux de la vie de saint Denis et de saint Pierre ; ces sculptures sont d'une vérité et d'une expression vraiment remarquables.



Eucharius et Valvus demandent à saint Pierre la résurrection de saint Materne, par Wagner.

En suivant la rue du Vieux-Marché-aux-Vins, où étaient jadis d'anciens remparts et le Grenier d'abondance, on arrive à la place Kléber où se dresse la statue du célèbre général strasbourgeois. C'est l'ancienne place des Carmes déchaux ou Cordeliers, dont une communauté s'était fixée là en 1230. Devant les bâtiments du couvent, un cimetière couvrait le sol de la place actuelle. En 1534, le cimetière et le couvent

disparurent et la place devint le Marché aux vins. On y vit de 1622 à 1635 un gibet permanent, puis en 1793 l'échafaud révolutionnaire. Cette place, dénommée place d'Armes en 1681, fut le témoin des engagements volontaires en mai 1793, de la promulgation de la Constitution en juillet 1793 et d'une fête funèbre en l'honneur de Hoche, le 21 octobre 1797. On y posa en 1800 la première pierre d'une colonne destinée à rappeler la mémoire des enfants du Bas-Rhin morts à l'ennemi, puis le 14 juin 1840, la statue du général Kléber, composée par Grass.[1]



La Résurrection du Christ.
École de Martin Schongauer

Sur le socle de cette statue on lit ces mots :

*A Kleber*
*ses frères d'armes, ses concitoyens,*
*la Patrie — 1840.*

Ici reposent ses restes

J.-B. Kleber né à Strasbourg le 6 Mai 1753.
Adjudant général à l'armée de Mayence.
Général de brigade à l'armée de la Vendée.
Général de division
à l'Armée de Sambre-et-Meuse,
Général en chef en Egypte.
Mort au Caire le 14 Juin 1800.

Le général est représenté debout, dans une attitude fière et tenant en main la lettre qu'il a reçue de l'amiral Keith, le 20 mai 1800. Il y fait cette réponse devenue historique : « Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires Préparez-vous à combattre ! »

Deux bas-reliefs représentent la victoire d'Altenkirchen et celle d'Héliopolis. Devant la statue de Kléber, chaque année encore, les

étudiants alsaciens, le soir de leur admission à l'Université, vont défiler et saluer le héros, en un silence émouvant, à une heure avancée de la nuit.



Descente de croix. — Ecole de Martin Schongauer.

C'est sur la demande du duc d'Angoulême que Louis XVIII avait consenti, le 6 septembre 1818, à laisser transporter les restes du général Kléber, qui gisaient au château d'If, à Strasbourg sa ville natale. Une souscription fut ouverte pour élever un monument au héros, mais la

disparurent et la place devint le Marché aux vins. On y vit de 1622 à 1635 un gibet permanent, puis en 1793 l'échafaud révolutionnaire. Cette place, dénommée place d'Armes en 1681, fut le témoin des engagements volontaires en mai 1793, de la promulgation de la Constitution en juillet 1793 et d'une fête funèbre en l'honneur de Hoche, le 21 octobre 1797. On y posa en 1800 la première pierre d'une colonne destinée à rappeler la mémoire des enfants du Bas-Rhin morts à l'ennemi, puis le 14 juin 1840, la statue du général Kléber, composée par Grass.



La Résurrection du Christ.
École de Martin Schongauer.

Sur le socle de cette statue on lit ces mots :

*A Kléber*
*ses frères d'armes, ses concitoyens,*
*la Patrie — 1840.*

Ici reposent ses restes

J.-B. Kléber né à Strasbourg le 6 Mai 1753.
Adjudant général à l'armée de Mayence.
Général de brigade à l'armée de la Vendée,
Général de division
à l'Armée de Sambre-et-Meuse,
Général en chef en Egypte,
Mort au Caire le 14 Juin 1800.

Le général est représenté debout, dans une attitude fière et tenant en main la lettre qu'il a reçue de l'amiral Keith, le 20 mai 1800. Il y fait cette réponse devenue historique : « Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires. Préparez-vous à combattre ! »

Deux bas-reliefs représentent la victoire d'Altenkirchen et celle d'Héliopolis. Devant la statue de Kléber, chaque année encore, les

étudiants alsaciens, le soir de leur admission à l'Université, vont défiler et saluer le héros, en un silence émouvant, à une heure avancée de la nuit.



Descente de croix. — Ecole de Martin Schongauer.

C'est sur la demande du duc d'Angoulême que Louis XVIII avait consenti, le 6 septembre 1818, à laisser transporter les restes du général Kléber, qui gisaient au château d'If, à Strasbourg sa ville natale. Une souscription fut ouverte pour élever un monument au héros, mais la

translation des restes ne put se faire que vingt ans après, le 14 décembre 1838. Le clergé de la cathédrale vint recevoir, au grand portail, le corps de Kléber porté par seize sous-officiers. Après une messe solennelle, l'absoute donnée par l'évêque et une salve d'artillerie, un cortège superbe conduisit le corps jusqu'au caveau de la place d'Armes, en attendant la fière statue que devaient lui ériger ses concitoyens et



Place Kléber.

frères d'armes. Les tambours battirent aux champs, la musique joua la marche de Kléber, les troupes saluèrent les restes du général par des feux de salve. Strasbourg avait dignement honoré son plus grand homme de guerre.

Ceux qui ont habité Strasbourg avant l'occupation allemande n'ont pu perdre le souvenir des brillantes revues qui se donnaient sur la place Kléber, aujourd'hui convertie en square et en marché aux fleurs. Je demeurais alors dans la maison qui fait l'angle de la rue de l'Outre et j'admirais les petits chasseurs alertes, les soldats de la ligne, les artilleurs à pied et à cheval, les pontonniers, les cuirassiers et surtout les

sapeurs à la hache étincelante et au grand tablier blanc, pendant que le général et l'état-major se tenaient au milieu de la place et que la célèbre musique de l'artillerie jouait ses airs les plus entraînants au pied de la



Statue du général Kléber.

statue. Sur cette place se trouvaient jadis l'auberge de la *Nuée bleue*, la brasserie de l'*Ours blanc* et l'auberge de la *Maison rouge*. On dit que Bonaparte descendit en cette auberge, le 2 décembre 1797, revenant de Rastadt, aux cris de « Vive Bonaparte le pacificateur ! »

Au fond et à l'angle de la place, à droite, s'ouvre une rue qui mène à la place de l'homme de fer, *Ysere Mann*, où était accroché un mannequin

figurant un chevalier ou un très ancien sergent de patrouille, armé de pied en cap avec brassards et cuissards, le casque en tête, la hallebarde en main. J'ai vu avec plaisir qu'il y existe encore, lui ou son remplaçant.

La place Kléber est admirablement située. Au-dessus des maisons, dont beaucoup sont anciennes et se distinguent par de nombreuses lucarnes rondes s'étageant les unes au-dessus des autres, se dressent la flèche de la cathédrale et la tour du Temple-Neuf qui a été reconstruit après la guerre. Au Nord se trouve l'Aubette où se donnaient tous les jours à l'aube les ordres pour la garnison. Ce bâtiment, érigé par Blondel de 1765 à 1773, contenait alors le corps de garde et la chambre de la Maréchaussée. En 1825, le Conseil de guerre et le bureau d'état-major de la place vinrent y loger. Le Musée municipal de peinture s'y installa également. Dans la nuit du 24 août 1870, l'Aubette fut incendiée et brûlée par les obus allemands, ainsi que le Temple-Neuf et la Bibliothèque. Les assiégeants déclarèrent plus tard qu'ils avaient cru détruire seulement la mairie de la ville... L'Aubette, relevée de ses ruines, abrite aujourd'hui le Conservatoire de Musique. Quelques médaillons de musiciens célèbres tels que Mozart, Haendel, Glück et Auber en ornent la façade. Je me rappelle que de l'autre côté de la place, à l'entrée de la rue des Grandes-Arcades, fut dressé dans l'été de 1856 un superbe arc de triomphe formé de drapeaux, de fleurs d'immortelles, de festons de lierre et de lauriers, d'armes et armures savamment combinés. C'est sous cet arc que passèrent nos vaillantes troupes revenues de Crimée. Il m'a semblé voir la reproduction de cette belle fête en contemplant, il y a quelques années, au musée de la Ville la belle et pittoresque exposition de petits soldats français par MM. Seyboth, Binder et de nombreux collectionneurs. De la place Kléber, par la rue des Dominicains, on accède au Temple-Neuf, reconstruction de l'ancienne église dominicaine de ce nom qui fut détruite du 24 au 25 août 1870 par le bombardement. En l'an 1224, des Dominicains vinrent installer leur couvent où devaient plus tard se signaler Albert Le Grand et Jean Tauler, et leur église qui prit le nom de Sainte-Elisabeth, dans l'espace compris entre la rue des Etudiants, la rue du Dôme et la place. L'église à clocher octogonal, qui fut détruite en 1870, n'avait aucun caractère décoratif. A l'époque de la Réforme, la division se mit parmi les Frères Prêcheurs. En 1531, le couvent fut cédé à la léproserie des Bonnes-Gens et l'église fut fermée.

Une école vint, en 1538, s'installer dans le couvent. Cette école devint un collège, puis uu gymnase, dont le premier directeur fut Jean Sturm, puis une Académie et enfin une Université sous Ferdinand II en 1621.



Cette Université arriva à être l'un des plus remarquables établissements littéraires de l'Allemagne. C'est là que vint étudier Gœthe, de 1770 à 1771. La Révolution lui porta un coup funeste. Elle se transforma en école secondaire ecclésiastique de la Confession d'Augsbourg, puis, en 1802 en séminaire protestant.

Quant à l'église Sainte-Elisabeth, le chœur avait été, lors de la



Rue des Grandes-Arcades.

Réforme, donné aux calvinistes et la nef utilisée comme magasin de vivres. La discorde survenue entre luthériens et calvinistes, fit fermer l'église. Elle ne se rouvrit aux protestants qu'en 1681, après la capitulation, sous le nom de Temple-Neuf; lorsque Louis XIV eut rendu la cathédrale au culte catholique. Sous la Révolution, de 1793 à 1795, elle fut transformée en magasin de grains, puis se rouvrit au culte protestant jusqu'au 24 août 1870, époque à laquelle elle fut, comme je l'ai dit, détruite par le bombardement.

Relevée de ses ruines après l'occupation allemande, elle constitue un édifice en pierre rouge des Vosges, qui n'a rien de vraiment artistique. Seuls les

souvenirs qui se rattachent à l'ancienne église méritaient d'être rappelés. La bibliothèque du Temple-Neuf qui datait de l'an 1531, avait été placée dans le cloître des Dominicains. A côté du fonds du séminaire protestant était venu se placer celui de la ville, si bien qu'en 1870, au moment de leur destruction, tous deux comptaient près de quatre cent mille volumes.



Hôtel du Commerce.

La rue des Grandes-Arcades, qui se nomme aujourd'hui *An den Gewerbslauben*, se distingue par des maisons à arcades nombreuses sous lesquelles de petits marchands ont installé tant bien que mal leurs boutiques et leurs auvents. Là était jadis le fossé de la ville romaine que recouvrit une voûte, et au-dessus de laquelle s'élevèrent des maisons dont les façades diverses, avec leurs arcades, ont des formes pittoresques. Au moyen âge se pratiquait en cet endroit le commerce en détail, surtout celui de la boulangerie et de la graineterie. Au XVI[e] siècle, les drapiers et les grainetiers s'y installèrent. A l'heure actuelle, ce sont de petites boutiques de pâtisserie, de bijouterie, de menus objets.

Cette rue mène à l'ancienne place du Marché-aux-Herbes, aujourd'hui la place Gutenberg. C'est en 1840, que la statue du célèbre typographe, par David d'Angers, fut inaugurée pour le quatrième centenaire de l'invention de l'Imprimerie. Le sculpteur a représenté Gutenberg tenant en main la première page imprimée, tandis que sur les bas-reliefs du piédestal il a montré le monde entier acclamant l'invention nouvelle, depuis les savants jusqu'aux sauvages, et tous reconnaissant que « la lumière fut ».



Statue de Gutenberg.

Sur cette même place, et de temps immémorial, des marchands vendent des fruits de toute sorte, et aux fêtes de Pâques des œufs de couleurs variées. Enfants, nous achetions ces œufs colorés et nous nous amusions, suivant une vieille coutume, à les frapper les uns contre les autres. L'œuf cassé appartenait de droit à celui qui possédait l'œuf intact. Dans le fond de la place se dresse le plus bel édifice civil de Strasbourg, l'ancien hôtel de ville, ou *Neu Bau*, bâti en 1582 par les architectes Paul Maurer et Jœrg Schmitt. Là se réunissaient les échevins et demeuraient les services communaux. Cet hôtel fut pillé le 21 juillet 1789, et en 1791 les services de la ville furent transportés dans l'ancien Palais épiscopal où ils restèrent jusqu'en 1803. L'hôtel de ville du Marché-aux-Herbes s'appela l'Hôtel du Commerce et devint le siège du Tribunal et de la Chambre de Commerce. On peut

voir actuellement la fidèle reproduction en phelloplastique de l'ancien hôtel de ville, par M. Zimmermann, d'après les indications de M. Seyboth et les dessins de M. Marcel Eissen.

L'Hôtel du Commerce est aujourd'hui le local affecté au Casino littéraire et à la société des Amis des Arts de Strasbourg. On fêta sur la place



Église Saint-Thomas.

Gutenberg, la naissance du duc de Bourgogne en 1682, la paix de Ryswick en 1698, le séjour de Louis XV en 1744 et le quatrième centenaire de l'imprimerie en 1840.

De la place Gutenberg on se rend, par la rue des Serruriers, à l'église Saint-Thomas. Cet édifice, bâti sur l'emplacement d'un vieux palais des rois francs, fut d'abord un couvent. L'évêque saint Florent en fit une église et la consacra. L'évêque Adeloch lui attribua des revenus considérables et l'érigea en collégiale en 820; mais, en 1007, un incendie la

ravagea. L'évêque Guillaume Ier la reconstruisit et la consacra définitivement en 1031. Le chapitre de Saint-Thomas prit peu à peu de l'importance et de l'autorité. En 1523, les doctrines de Luther s'y insinuèrent




Tombeau du Maréchal de Saxe.

si bien qu'en 1549 le chapitre tout entier suivit les doctrines de la Réforme. Cette église se fait remarquer par une grande tour carrée au-dessus du porche et par une autre tour octogonale au chevet, qui fut élevée en 1348. Les voûtes sont l'œuvre de Jean Erlin en 1350. Un habile restaurateur a rendu, en 1885, à l'église son ancien caractère.

Dans le chœur se trouve le superbe monument du maréchal comte

Maurice de Saxe, fils d'Auguste Ier, électeur de Saxe et de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck. Maurice de Saxe, qui mourut comme maréchal au service de la France en 1750, fut inhumé à Saint-Thomas le 20 août 1777 dans le mausolée composé par Pigalle. Rien de plus noble et de plus fier que l'attitude du héros s'apprêtant à descendre dans la tombe que la hideuse Mort entr'ouvre sous ses pas. Une femme d'une beauté idéale et qui représente la France, essaie en vain de suspendre sa marche fatale. La Force sous les traits d'Hercule, pleure une fin aussi imprévue. Le lion de Hollande, le léopard d'Angleterre, l'aigle d'Autriche tombent



Bas-relief du Christ et de saint Thomas.

comme foudroyés sur leurs étendards brisés, et un petit Amour, appuyé sur les trophées, essuie de sa faible main les larmes qui coulent de son frais visage. Les armoiries du maréchal sont entourées de guirlandes de cyprès. On lit sur l'épitaphe :

MAURITIO SAXONI<br>
CURLANDIÆ ET SEMI-GALLIÆ DUCI<br>
SUMMO REGIORUM EXERCITUM PRÆFECTO<br>
SEMPER VICTORI<br>
LUDOVICUS XV<br>
VICTORIARUM AUCTOR ET IPSE DUX<br>
PONI JUSIT<br>
OBIIT XXX. NOV. ANNO M. D. C. C. L.<br>
EATATIS LV.

A cette épitaphe, plus louangeuse pour le roi que pour le maréchal,



Sarcophage de l'évêque Adeloch (Face antérieure).

répondit une épitaphe originale, formée avec l'âge de Maurice de Saxe et avec les dix premiers chiffres numériques :

Son courage l'a fait admirer de chac . . . . . . . . . . . . . . . 1
Il eut des ennemis, mais il triompha. . . . . . . . . . . . . . . 2
Les rois qu'il défendit sont au nombre de . . . . . . . . . . . . 3
Pour Louis son grand cœur se serait mis en. . . . . . . . . . . . 4
Des victoires par an il gagna plus de . . . . . . . . . . . . . . 5
Il fut fort comme Hercule et beau comme Tyr. . . . . . . . . . . 6
Pleurez, braves soldats, ce grand homme. *Hic ja*. . . . . . . . . 7
Il mourut en Novembre et de ce mois le . . . . . . . . . . . . . 8
Strasbourg contient son corps et son tombeau tout. . . . . . . . . 9
Pour tant de *Te Deum* pas un *De profun* . . . . . . . . . . . . 10



Sarcophage de l'évêque Adeloch (Face postérieure).

Additionnez ces chiffres et vous aurez l'âge du maréchal à sa mort :

cinquante-cinq ans. L'auteur de cette ingénieuse et spirituelle épitaphe est resté inconnu.



Tombeau d'Oberlin.

On remarque également dans l'église le bas-relief (p. 32) représentant saint Thomas mettant son doigt dans le côté du Sauveur qui lui dit : « *Noli esse incredulus !* » Rien de plus simple que cette scène touchante. Le Christ entr'ouvre sa robe et montre son côté percé à l'apôtre qui s'approche pour le toucher, pendant que deux autres apôtres, témoins de

son action, lèvent la main comme pour s'étonner de sa confiance tardive.

Dans une des chapelles latérales se trouvent le magnifique tombeau



Tombeau de Chr.-W. Koch.

de l'évêque Adeloch (821), celui du comte d'Ahlefeldt (1669) et des statues de professeurs célèbres tels que Schœpflin, Koch, Oberlin, Herrenschneider et Schweighäuser. Le sarcophage de l'évêque Adeloch avec ses nombreux compartiments séparés par des colonnes, est le plus intéressant de ceux qui ornent l'église. Dans le milieu se tient le Christ,

la main gauche sur un livre et la main droite levée vers Adeloch à genoux, comme pour le bénir.

Le tombeau du professeur Oberlin est l'œuvre du sculpteur Ohmacht. Une femme debout et sévèrement drapée, tenant un livre, semble méditer. Elle représente la Science pensive et attristée. Au-dessus d'elle apparaît le profil grave d'Oberlin.

Ohmacht a fait également une très belle œuvre avec le tombeau consacré à la mémoire du professeur Koch. La gloire assise devant le buste et tenant en main une couronne de lauriers, contemple longuement le savant, tandis qu'un génie portant la flamme au front et appuyé contre la stèle, la regarde elle-même avec tristesse.

Parmi les pierres tombales de l'église, on remarque celles de Nicolas Rœder (1510), et de T. de Kœnigshoven.

Saint-Thomas, avec la grosse tour qui domine le portail en grès rouge et jaune et sa façade aux trois ogives murées, paraît d'une lourdeur et d'une massivité peu ordinaire. L'église est d'ailleurs fort agréablement située sur les bords de l'Ill, et la place qui l'entoure sert de marché aux fruits.




Le sceau de la ville de Strasbourg.

# CHAPITRE III

## LA CATHÉDRALE. — SON HISTOIRE

De la place Saint-Thomas nous revenons par la rue des Serruriers et la rue Mercière à la Cathédrale, le plus célèbre monument de Strasbourg et l'un des plus beaux du monde. L'impression qu'il cause, dès la première vue, est celle de la puissance et de la majesté. « La cathédrale, dit Gœthe, me fit l'effet d'une masse monstrueuse qui m'eût effrayé, si elle ne m'avait pas paru en même temps compréhensible par sa symétrie, agréable même par le fini de ses détails... Je laissai ce monument prodigieux agir sur moi par son seul aspect. Plus je considérais la façade, plus se fortifiait et se dégageait en moi cette première impression que le sublime y est uni à l'agréable. » Le poète en fait une condition nécessaire pour que le gigantesque ne cause pas une impression d'effroi et d'écrasement. « Quand nous nous approchions d'elle pendant le crépuscule, ajoute-t-il, dans une nuit étoilée, dans un moment enfin où les parties deviennent plus ou moins indistinctes, nous ne voyions plus qu'un mur colossal dont les proportions étaient de l'effet le plus satisfaisant. Quand nous considérions ce monument pendant le jour, et que par la force de notre esprit nous faisions abstraction des détails, nous y reconnaissions une façade qui non seulement clôt les espaces intérieurs de l'édifice, mais aussi diverses parties latérales. »

Gœthe admirait les belles proportions de la masse tout entière. « Tous les ornements, disait-il, sont en harmonie avec la partie qu'ils décorent... Je me borne à mentionner les portes s'enfonçant en perspective dans l'épaisseur du mur et dont les piliers et les ogives sont chargés d'une multitude d'ornements, l'ouverture centrale et la rosace qu'elle forme par sa rondeur, le profil de ses baguettes ainsi que les délicates colonnettes des sections perpendiculaires. Représentez-vous les piliers s'enfuyant par degrés avec leurs petits édifices pointus, élancés, s'élevant aussi dans l'air, disposés en forme de dais pour protéger les statues des

saints et soutenus par des colonnes légères, et finalement chaque nervure,



Cathédrale de Strasbourg.

chaque chapiteau apparaissant sous la forme d'un buisson de fleurs, d'une rangée de feuilles ou de quelque autre image naturelle, façonnée d'après

les convenances de la pierre. Plus j'examinais, plus j'étais frappé d'étonnement. » Gœthe est tellement ravi de trouver un édifice bâti avec tant de



La Vierge du Grand Portail.

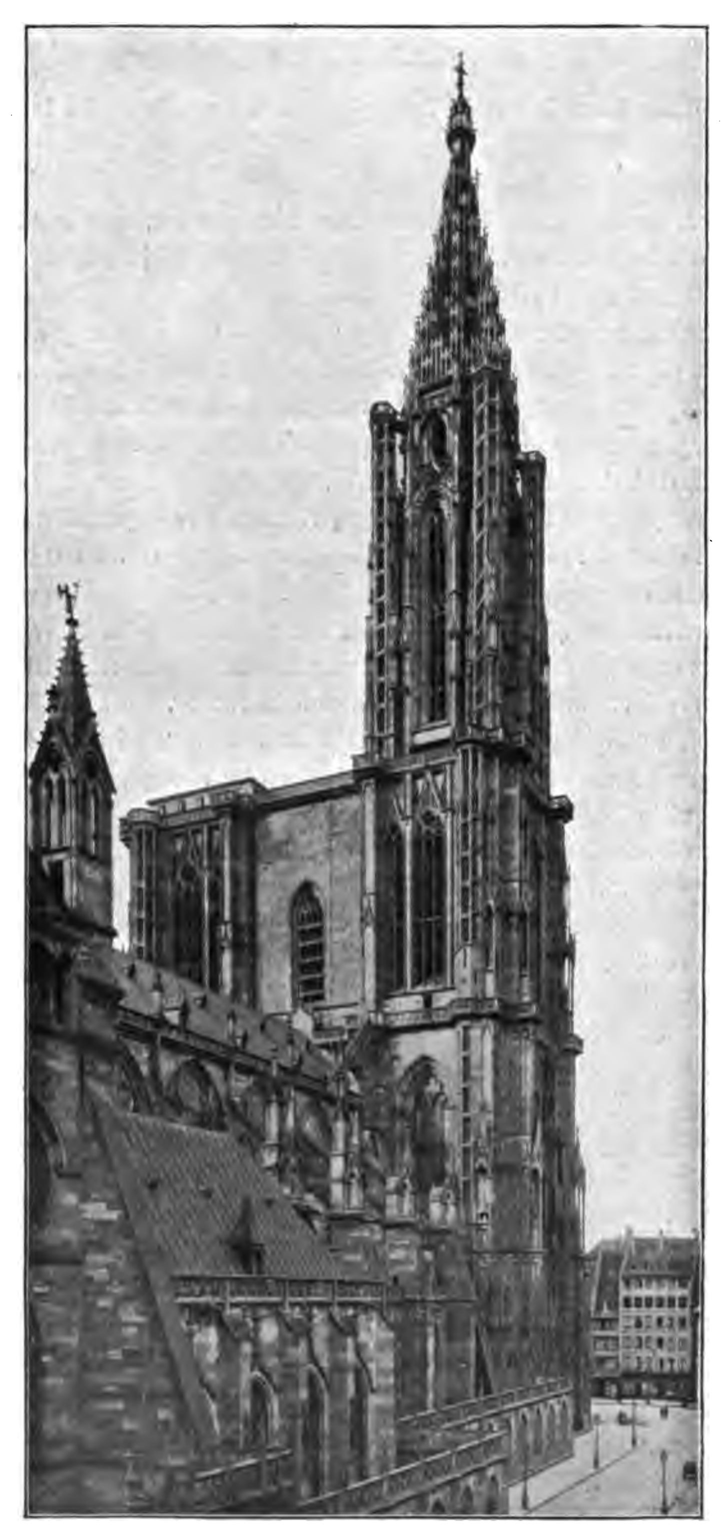
perfection sur une ancienne terre germanique, il est tellement heureux de trouver au nom de l'architecte une consonnance et une origine alle-

mandes qu'il veut changer « le nom mal formé de gothique, donné jusqu'alors à cette architecture », en lui donnant celui « d'architecture allemande ». Malgré la volonté de Gœthe et malgré « son petit mémoire adressé au docteur Erwin de Steinbach », le style général de la cathédrale de Strasbourg est resté le style *gothique*.



Vue du chevet de la Cathédrale sur la place du Château.

Ceci nous amène à examiner rapidement l'histoire de la cathédrale. « Ecrire cette histoire, dit l'abbé Dacheux, dans son livre superbe sur la *Cathédrale de Strasbourg*, c'est écrire l'histoire de la cité qui, dans le cours des siècles, s'est formée, agrandie et développée autour de l'église mère, vrai centre de ralliement où les citoyens, des siècles durant, se sont toujours retrouvés dans leurs joies comme dans leurs



La Cathédrale, vue de la rue du Dôme.

tristesses, dans leurs luttes et leurs épreuves comme après leurs triomphes. »

On a cru, sans pouvoir le démontrer efficacement, que sur les ruines du temple d'Hercule à Strasbourg s'était établie une église qui fut détruite par les Barbares au V^e^ siècle; que Clovis fit élever une église en bois sur le même emplacement de 504 à 510; que Charlemagne y acheva une autre église dont Pépin le Bref aurait commencé la construction. Or, c'est en l'an 826 que l'on constate réellement l'existence de cet édifice qui fut brûlé en 873, puis reconstruit, puis pillé et brûlé en 1002 par les soldats d'Hermann, duc de Souabe et d'Alsace. Rétabli de nouveau, il est encore détruit en 1007 par la foudre. L'évêque Wernher entreprend courageusement d'en faire un monument grandiose, et c'est en l'an 1015 que commence enfin la construction de la cathédrale. Les pierres qui servent à cette immense travail arrivent du Kronthal, entre Marlenheim et Wasselonne, par corvées de paysans et de serfs et par des masses de travailleurs et de volontaires qui viennent de douze lieues à la ronde. Le zèle, l'ardeur, le courage sont tels qu'en 1028 on est déjà parvenu à la toiture. C'était alors une basilique romane à trois portes, dédiée à la Vierge, et dont l'antique sceau de la ville (p. 36) peut donner une idée. Les cours, jardins et cloître qui l'entouraient s'étendaient jusque sur la rue des Fleurs ou rue Mercière (Kræmergasse d'aujourd'hui). Cette basilique à deux tours carrées était à l'intérieur divisée en deux par des colonnes qui soutenaient des galeries. Les terrains qui avoisinaient l'église comprenaient au sud le *Fronhof*, ou cour du seigneur-évêque, et aboutissaient au portail sud où se trouve actuellement le Jugement de Salomon, qui fait face à l'ancien palais épiscopal. L'évêque Wernher ne put achever la basilique. Envoyé comme ambassadeur à Constantinople, il y mourut en 1028. Sa statue, composée par Friedrich, est placée dans la cathédrale en face de l'horloge astronomique. Elle le montre contemplant un petit édifice qui représente la partie romane, c'est-à-dire le transept et le chœur. En 1050, le pape Léon IX visita l'église ; en 1145, saint Bernard y célébra la messe. Divers incendies en 1130, 1140, 1142, 1150, 1176 y causèrent de grands ravages. Après l'incendie de 1176 on reconstruisit le chœur, les transepts et la crypte sous l'influence du style ogival. A partir de 1250, le gothique du XIII^e^ siècle y triompha.

Dans le côté nord, on remarque que la chapelle Saint-Jean-Baptiste, construite par un architecte inconnu, a déjà devancé ce style. « Cette chapelle surmontée de la salle capitulaire, est un chef-d'œuvre, le plus ancien

et le plus bel échantillon du style gothique-lancette qu'offre la cathédrale. Une œuvre nouvelle et admirable va surgir. »

L'abbé Dacheux fait remarquer que les évêques, même assistés par le clergé et la population catholique de l'Alsace, ont eu mille difficultés à diriger cette œuvre, car les princes trouvaient tout naturel de mettre la



Le Portail du Sud.

main sur les dotations ecclésiastiques et de transformer les biens de l'Eglise en apanages de la noblesse. Les évêques entreprennent donc de ressaisir leurs droits. L'élection amène au siège épiscopal de Strasbourg, en 1261, Walther de Geroldseck qui, doué d'une humeur batailleuse, lutte contre les privilèges de la ville et des citoyens. Ceux-ci lui résistent et, après la bataille de Hausbergen, triomphent de la puissante prépondérance de l'épiscopat. A la mort de Walther, le chapitre de Strasbourg s'attribue, en 1263, l'administration de la fabrique pour ne pas arrêter la construction de la cathédrale, mais le Magistrat s'empare de l'œuvre, dite *Œuvre de Notre-Dame*, et en nomme les administrateurs. Il consent cependant à

laisser au Chapitre la direction de la fabrique, à la condition que l'évêque ne s'en mêlera plus. En 1274, on acquiert une maison, le *Frauenhaus*, qu'on peut voir sur la place de l'ancien évêché et où est centralisé tout ce qui se rapporte à l'entretien de la cathédrale. Même après la construction, les offrandes des fidèles continueront d'être reçues pour constituer la dotation de l'œuvre Notre-Dame, ce qui assurera la perpétuité du monument. La générosité des catholiques, leurs labeurs et leurs présents ont donc fait la cathédrale de Strasbourg.

Ce serait une publication louable que de donner ici connaissance complète du livre des Bienfaiteurs, car l'on y verrait, mêlées les unes aux autres, les donations des riches et des pauvres, des nobles, des bourgeois, des paysans, des artisans, des clercs, des femmes et même des enfants qui s'empressaient de se faire recevoir dans la confrérie de Notre-Dame. A côté des plus petites oboles sont offerts des chevaux de bataille, des armures, des ceintures et des couronnes d'or, des bijoux, des fourrures, des robes de prix, des armes, des maisons, des prés, des vignes, des pierres taillées, des matériaux de tout genre. C'est une libéralité, une ardeur, un enthousiasme sans pareils. Erwin de Steinbach, gouverneur de la fabrique et auteur de la façade principale commencée en 1277, lègue à sa mort son cheval et une rente annuelle à sa chère cathédrale. L'Œuvre lui a élevé, par les soins du sculpteur Grass, une statue qui fait pendant à celle de Sabine, « dont la légende s'obstine à faire la fille du maître Erwin, bien qu'elle lui soit antérieure d'un siècle ». L'épitaphe d'Erwin de Steinbach est taillée dans un contrefort de la chapelle Saint-Jean-Baptiste et rappelle qu'il est mort en l'an du Seigneur mil trois cent dix-huit, le seize des calendes de février. Au-dessus de la porte centrale de la façade, on lit cette inscription : *Anno Domini 1277, in die beati Urbani hoc gloriosum opus inchoavit Magister Erwinus de Steinbach.*

En 1343, les portes de bronze sont placées au portail central ; en 1365, les deux tours de la façade sont achevées jusqu'à la plate-forme ; en 1372, la partie médiane entre les deux tours est terminée ; en 1418, la tour va jusqu'au sommet des grandes baies sur les plans d'Ulric d'Ensingen. En 1419, Jean Hültz de Cologne, qui a repris l'œuvre d'Erwin, atteint jusqu'au sommet des quatre tourelles. « Un soir, fête de saint Jean-Baptiste, en l'an du Seigneur 1439, la statue de la Vierge, patronne de l'église et de la ville de Strasbourg, couronnait la pointe de la flèche, proclamant au loin aux populations frappées d'étonnement et d'admiration qu'enfin le monument de gloire entrepris par leurs aïeux était arrivé à son terme. » Cette émotion, que ressentaient les pieux fondateurs et créa-

teurs de cette œuvre superbe, nous la ressentons encore aujourd'hui ; aussi, est-ce avec raison que M. Rodolphe Reuss a écrit : « Lorsque l'enfant de Strasbourg aperçoit sur l'horizon la ligne mince et noire de la flèche de la cathédrale, son cœur bat plus fort et une larme humecte





Statue de Sabine.

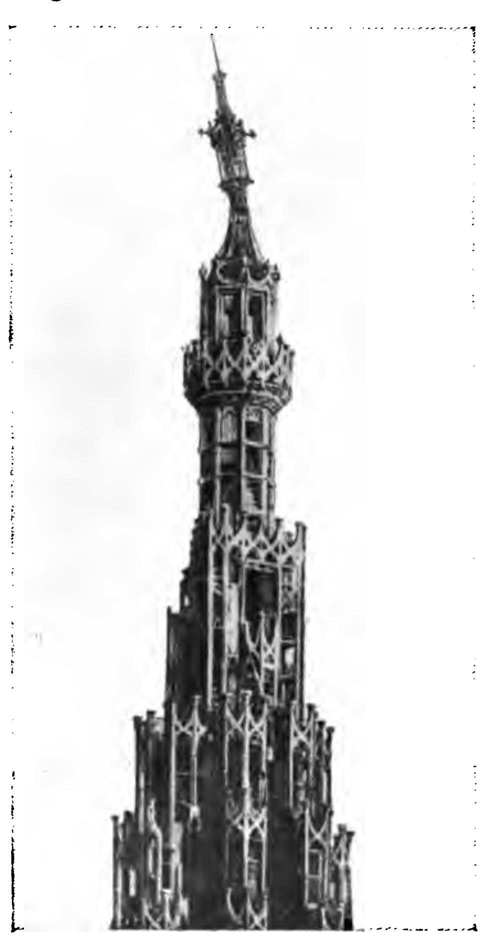


Statue d'Erwin de Steinbach.

sa paupière. Inoubliable flèche, qui, svelte et majestueuse, domine le tumulte et nous rappelle qu'au delà du flux et du reflux incessant des vagues humaines, il existe quelque chose d'immuable et d'éternel. »

De 1453 à 1870, ce qu'on peut relever d'intéressant dans l'histoire de la cathédrale, c'est le baptistère sculpté par Josse Dotzinger, la rénovation des voûtes de la nef de 1459 à 1469, la chaire sculptée par Hans Hammerer en 1485, le pommeau octogonal de la Tour qui remplace la statue de la Vierge, laquelle est placée en 1493 au-dessus du portail de

l'horloge ; la construction de la chapelle Saint-Laurent par Jacques de Landshut de 1495 à 1505, le maître-autel de bois sculpté par Nicolas de Hagueneau en 1501 et retiré en 1682, l'enlèvement des statues et la démolition des autels sous la Réforme luthérienne qui s'empara définitivement de la cathédrale en 1561, la destruction des pierres tombales, la nouvelle horloge astronomique en 1574, la proposition faite en 1665 d'élever une seconde tour, et le refus de la ville d'accéder à cette proposition, la reprise du culte catholique en 1681 et le *Te Deum* auquel assista Louis XIV après la capitulation ; l'installation des orgues par Silbermann, les divers embellissements du chœur, la démolition des boutiques adossées à la cathédrale de 1772 à 1778, l'installation de la télégraphie optique sur la coupole du chœur, la cathédrale transformée dans l'année 1793 en temple de la Raison et la flèche coiffée en 1794 d'un immense bonnet rouge en fer ; puis l'édifice devenant temple de l'Être suprême et temple décadaire ; la réapparition du culte catholique en 1800, la reconstruction de l'horloge par Schwilgué en 1842, la restauration des verrières par Steinheil et Petit-Gérard, en 1844 ; l'incendie de la cathédrale en 1870 par le bombardement allemand, sa restauration par l'architecte Klotz après la guerre, enfin les fresques peintes par Steinlé et Steinheil en 1875.



La Flèche de la Cathédrale [1]
après le bombardement (15 septembre 1870).

M. l'abbé Dacheux, dans le chapitre consacré au « Martyrologe de la

[1] Cliché du *Mois littéraire et pittoresque.*

Cathédrale », rappelle qu'elle a reçu six coups de foudre de 1015 à 1039 et trente-trois autres de 1439 à 1836 ; que les luthériens et les révolutionnaires l'ont saccagée et ont démoli plus de trois cents statues, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les débris qui se trouvent au Frauenhaus. Lors du siège de 1870, c'est le rapport de M. Klotz qui le constate, — la pyramide octogone sur laquelle se dresse la croix à quatre bras, fut frappée d'un obus, et la croix s'inclina du côté gauche, retenue seulement par quelques crampons et la barre conductrice du paratonnerre. Le projectile qui frappa la croix le 15 septembre 1870, à midi, était un obus badois. D'autres projectiles meurtrirent le vénérable édifice aux quatre faces du transept, aux deux côtés de la nef, aux deux chapelles, au pourtour de la plate-forme. La toiture de la nef et du chœur fut incendiée, et de nombreux obus brisèrent un grand nombre de pinacles, fleurons, clochetons et colonnettes, la statue équestre de Clovis, des contreforts, des corniches, des fenêtres, des pilastres et plusieurs verrières. Les projectiles, qui pleuvaient sur la cathédrale pour en écarter les ouvriers et empêcher tout sauvetage, éclatèrent jusque dans le chœur et endommagèrent l'orgue et les piliers. « Le bombardement, dit M. l'abbé Dacheux, avait pour but d'intimider la population et d'affaiblir ainsi la résistance. Ce but n'a pas été atteint et il a fallu un siège en règle et une brèche praticable ouverte dans les remparts pour amener la capitulation. En revanche, tous les coups qui ont atteint et dévasté la cathédrale ont retenti dans le cœur des Strasbourgeois, plus cruellement que s'ils avaient frappé leurs maisons... L'âme de la Cathédrale dut éprouver une âpre jouissance d'avoir à partager les souffrances de la population qui l'avait créée et qui, depuis huit siècles, s'était abritée sous son ombre tutélaire en l'entourant d'un amour qui ne se démentit et ne se démentira jamais. »

---

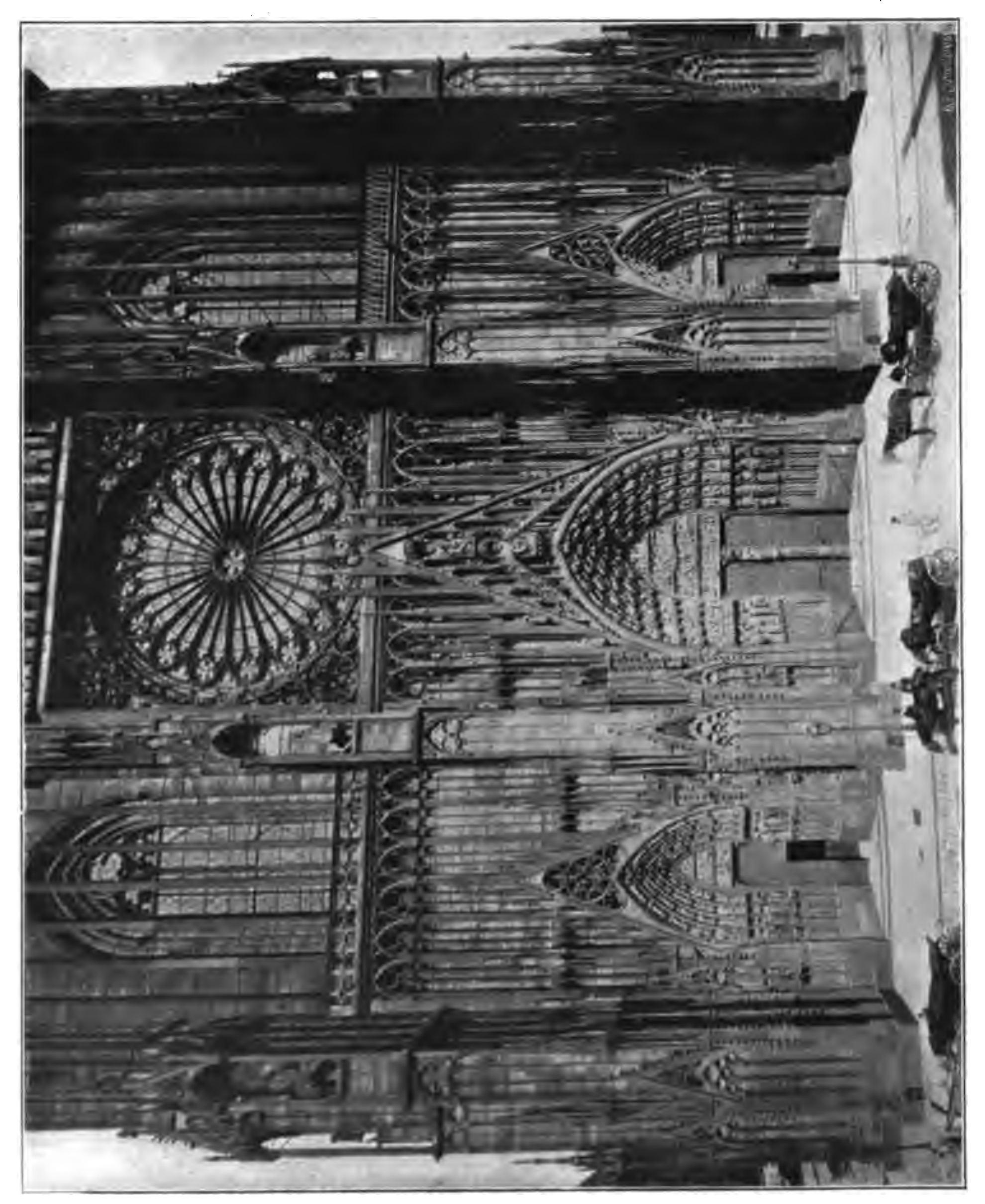
# CHAPITRE IV

## ASPECT EXTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE

Pour voir la cathédrale de face, il faut se placer à l'extrémité de la rue Mercière, ancien séjour des marchands, où se trouvent encore quelques vieilles maisons à auvent et à oriel gothique. Là, s'offrent aux yeux ravis l'immense façade avec ses trois portails en ogives, les deux statues de la Vierge, la rosace pareille à une fleur colossale, les statues équestres des rois, les Apôtres, le groupe de l'Ascension et les anges, les grandes fenêtres centrales avec leur profusion de clochetons, de festons, de pinacles, d'arcs, d'arceaux, de statuettes ; puis la plate-forme et la tour octogonale à gauche, rattachée à la base carrée par quatre tourelles aériennes reliées au fût par des minces passerelles, et si harmonieusement construite qu'elle semble partir du pied même de l'édifice. Les colonnettes minces et frêles, attachées comme une vraie dentelle aux parois, en dissimulent la masse et la pesanteur. Le monument est gigantesque, et cependant rien de plus svelte et de plus gracieux que cette tour prodigieuse qui semble s'élever sans le moindre effort et toucher les nues. La succession des baies lancéolées avec colonnettes et pinacles, ouvragées comme du filigrane, qui s'étagent les unes sur les autres pour aboutir au clocher final en forme de lampadaire, orné de la croix à quatre bras et s'évidant en une pointe fine, a quelque chose d'aérien qu'on ne retrouve dans aucune autre tour. Celles de Cologne, par exemple, qui sont cependant fort belles, sont d'une massivité qui contraste avec cette incroyable légèreté. Ici, c'est vraiment une flèche que l'architecte a lancée vers le ciel.

On a dit que si Erwin de Steinbach, l'auteur de l'admirable façade, avait pu voir la flèche conçue par son successeur, Jean Hültz, il aurait désavoué cette colossale pyramide qui ne se fait remarquer que par son étrangeté. Il faudrait, je le reconnais, pour que l'édifice se distinguât par une harmonie absolue, que la tour de droite eût également sa flèche comme

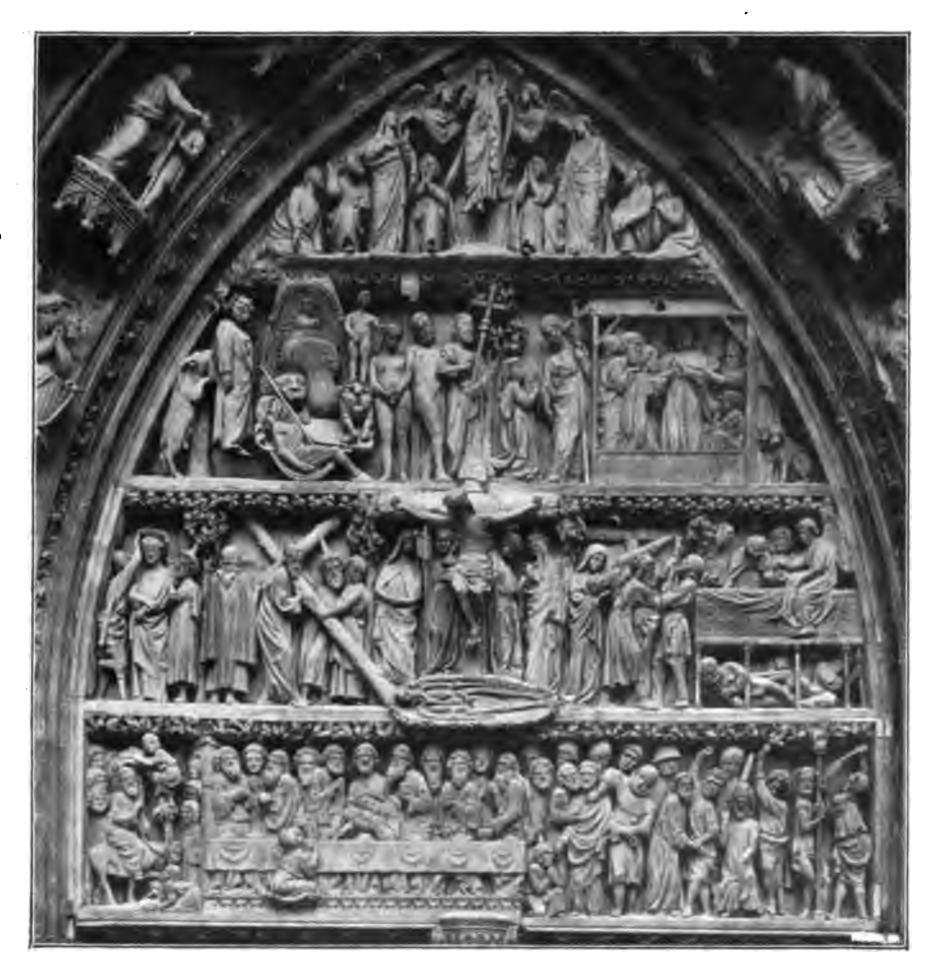
la cathédrale de Cologne. Mais l'œil s'habitue bientôt à cette flèche unique, et y découvre une beauté originale. C'est ce qui fait que, parmi toutes les


Façade de la Cathédrale.

cathédrales du monde, Strasbourg a une physionomie toute caractéristique.

En se mettant au nord, à l'issue de la rue de la Cathédrale, on a une vue plus spéciale et plus complète de la flèche qui, à cet endroit, attire

tous les regards; car c'est vers elle seulement qu'ils vont, en s'écartant du cloître et des contreforts, tant sa hardiesse et sa légèreté les attirent et les séduisent. Au sud, au contraire, sur la place du Château, la vue se complaît et s'étend sur un ensemble plus vaste; tout l'édifice apparaît là dans sa



Tympan du grand Portail.

splendeur, et l'on admire en même temps que la flèche, l'extérieur de la nef, la tour romane, le beau portail de l'horloge et ces milliers de détails et de motifs délicats empruntés à la flore du pays qui, sous la main du sculpteur, se sont transformées en autant de merveilles. Si jamais la rue Mercière est élargie, ce qui est à souhaiter, on aura sur les trois points principaux l'aspect merveilleux d'un des plus beaux édifices du monde. « J'ai vu Chartres, j'ai vu Anvers ; il me fallait Stras-

bourg », a dit Victor Hugo. Je comprends ce désir, car en toute vérité, il est difficile de trouver un monument qui ait plus de splendeur. J'ai visité en détail les cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Beauvais, de Bourges, de Clermont, de Rouen, de Paris, de Bruxelles, de Mayence, de Cologne, d'Anvers, de Milan, de Vienne, nulle ne m'a donné l'impression de majesté unie à la grâce, comme Notre-Dame de Strasbourg, masse de pierre gigantesque, il est vrai, « mais toute pénétrée d'air et de lumière ».



Deux Prophètes.

La façade est un vrai poème religieux. L'abbé Straub, Alsacien, qui a consacré une belle étude au Symbolisme de la cathédrale, a dit justement que jamais les arts plastiques n'ont représenté le *Credo* avec un ensemble plus majestueux et plus saisissant. Ainsi, le mystère de la Sainte-Trinité se voit dans les trois portails couronnés chacun d'un fronton triangulaire, comme dans la

forme ternaire des clochers et le nombre infini des ciselures trifoliées.

La statuaire du grand portail s'ouvre par les diverses scènes de la création du monde, la faute et l'exil d'Adam et d'Eve, la naissance de Caïn et Abel, le fratricide de Caïn, et d'autres épisodes sacrés figurés par les dix-huit groupes de statuettes dans le cadre extérieur de la voussure. Au second rang, on voit les supplications d'Abraham en faveur



Le Séducteur et la Vierge folle.

de Sodome, le sacrifice d'Abraham, l'arche de Noé, l'échelle de Jacob, le Buisson ardent, Moïse et le rocher, Ochoniel, Élie et Élisée, Jonas sortant de la baleine, Samson et le lion, Ézéchias, Josué à Sichem, Manassès et Marie au milieu des patriarches et des prophètes qui, sur deux files à l'entrée, figurent les quarante siècles d'attente. Au troisième rang, apparaissent le martyre de saint Pierre et de saint Laurent, au quatrième, les évangélistes, et les docteurs en douze figures; au cinquième, les miracles de Jésus-Christ, et de toutes parts des anges portant des instruments de musique et louant le Seigneur. Au-dessus de

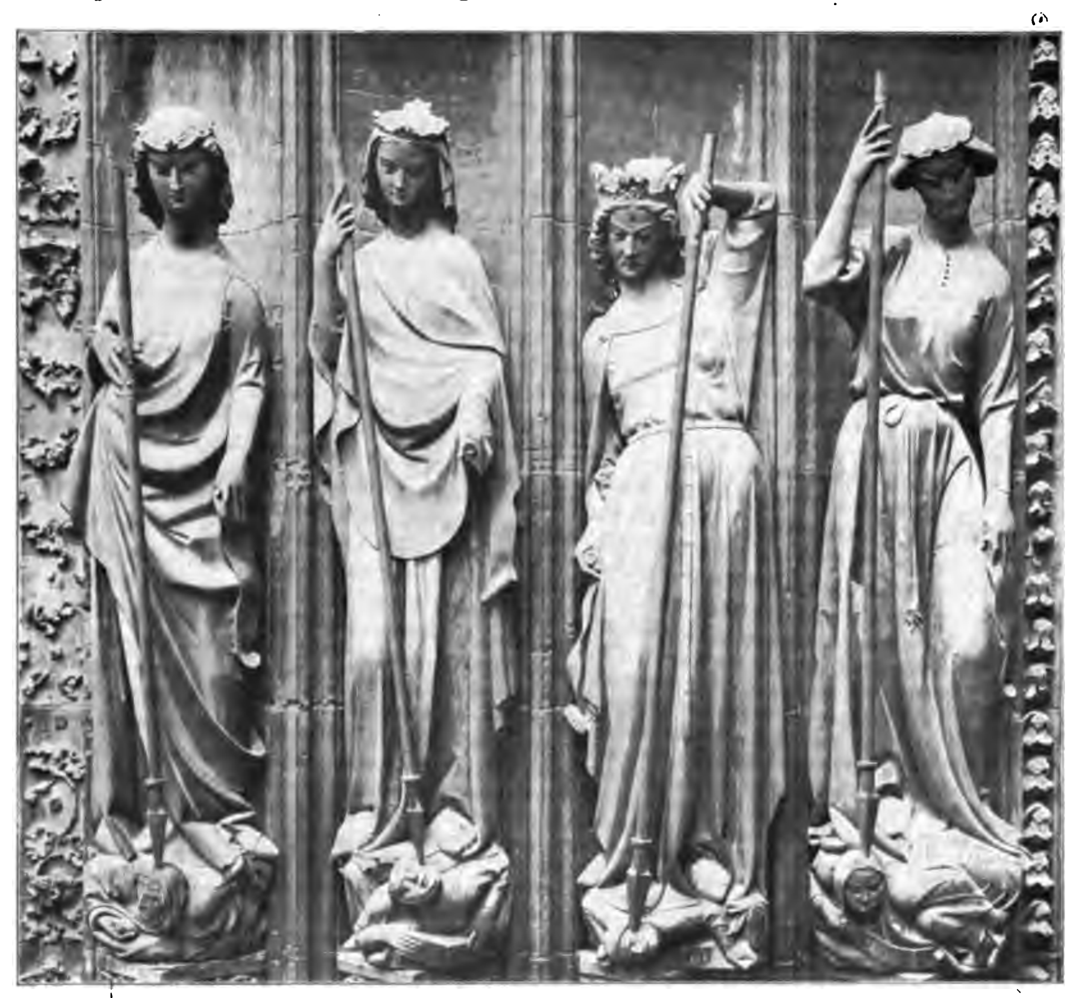
la porte centrale est placée l'image de la Vierge portant dans ses bras un Enfant Jésus délicieux ; puis, dans le tympan, se présentent sur quatre



Portail du Sud de la façade Ouest.

rangs des scènes de l'Evangile, telles que l'entrée de Jésus à Jérusalem, la Cène, la Flagellation, le Couronnement d'épines, la mort de Judas, la Crucifixion, l'Ensevelissement, la Résurrection, Thomas et Jésus, l'Ascension. Aux deux côtés de la porte se dressent douze grandes statues de

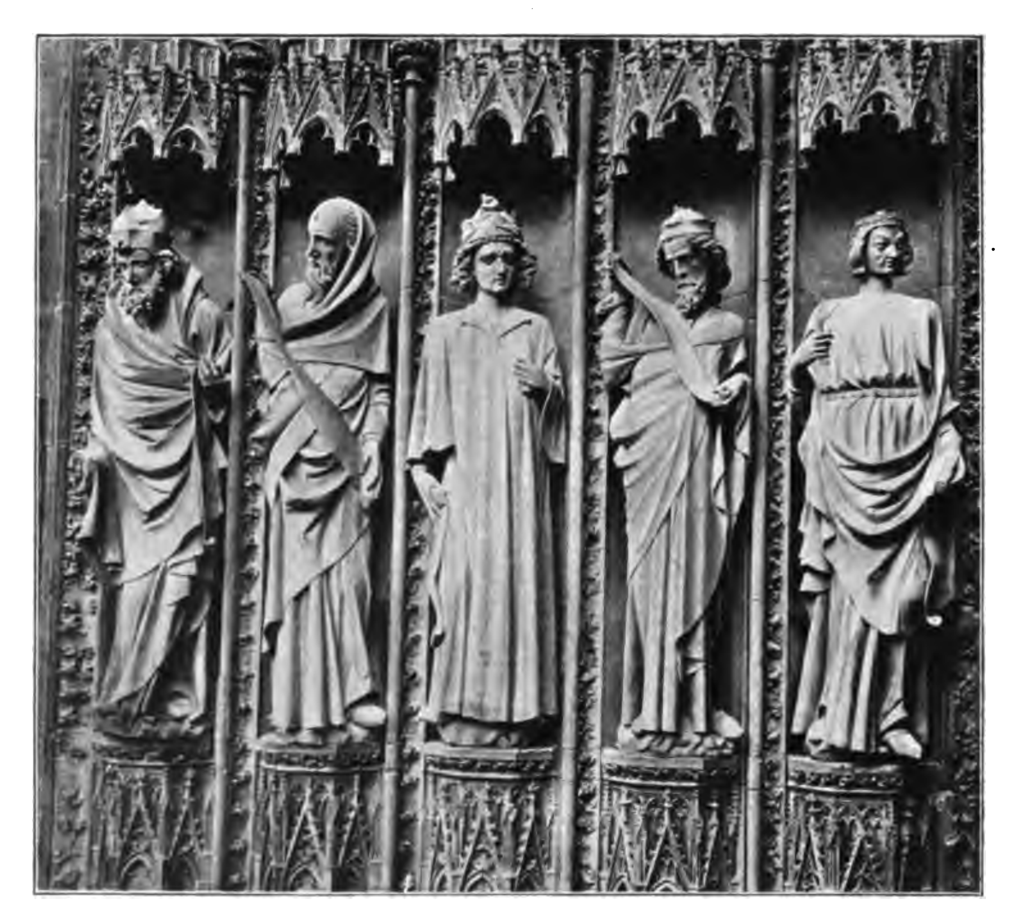
scribes et de grands-prêtres. Sur le portail de droite figure le Christ, souverain Juge des vivants et des morts et, aux deux côtés, la parabole des Vierges sages et des Vierges folles. Le tympan du portail de gauche représente les présents des Mages à l'Enfant Jésus, leur entretien avec



Les Vertus et les Vices.

Hérode, le massacre des Innocents, la fuite en Egypte et la présentation au Temple. De chaque côté du portail se tiennent les Vertus et les Vices figurés par des femmes qui foulent aux pieds des démons et les percent de leurs lances. L'immense composition de la statuaire est dominée par le roi Salomon assis sur un trône gardé par des lions. « Ce trône, dit l'abbé Dacheux, sert d'escabeau à l'Enfant Jésus que Marie présente au-

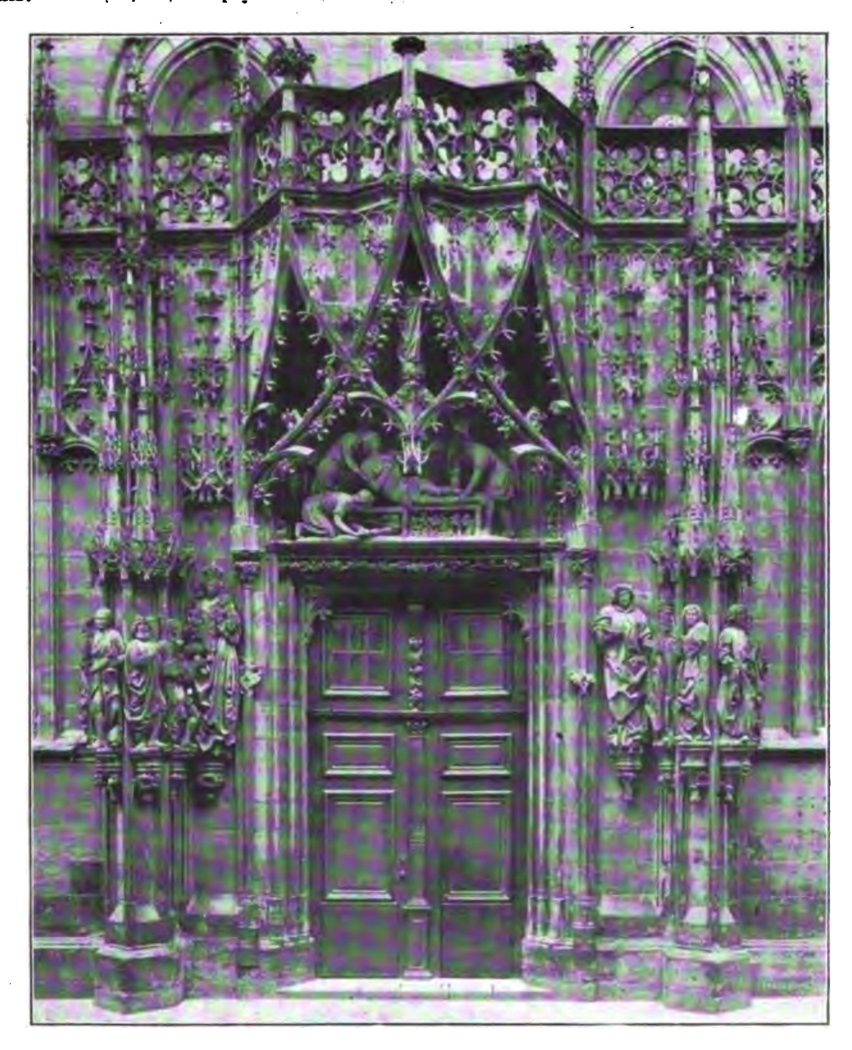
dessus de son royal ancêtre et que Dieu le Père regarde avec complaisance. » Au premier étage de la façade apparaissent les statues équestres de Clovis, Dagobert, Rodolphe de Habsbourg, Louis XIV, et au second celles de Pépin le Bref, Charlemagne, Otto Ier et Henri Ier. Les autres statues sont celles de Charles-Martel, Louis le Débonnaire, Lothaire Ier,



Les Prophètes.

Otto II, Otto III, Henri II, Charles le Chauve, Lothaire II, Louis II, Conrad II, Henri III et Henri IV d'Allemagne. Seuls, Charles le Chauve et Henri IV n'ont pas de statues équestres. Au-dessus de la première galerie des tours, courent deux frises curieuses où l'on voit des personnages luttant avec des lions, un chasseur perçant une licorne, Jonas sortant de la baleine, Moïse et le serpent d'airain, le sacrifice d'Isaac, des monstres qui se combattent, un homme renversé par un démon et d'autres

figures originales. Au-dessus de la grande rosace se trouvent la rangée des douze Apôtres, et le groupe de l'Ascension, avec les anges qui, les ailes droites et jouant de la trompette, forment l'ensemble le plus gracieux.

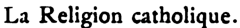


Le Portail Saint-Laurent.

Dans le portail nord du transept, sur la place du Dôme, se voit la figuration du martyre de saint Laurent qui constitue l'un des plus beanx morceaux artistiques de la cathédrale. Deux bourreaux étendent le saint sur le gril et un autre bourreau attise le feu. La Vierge avec l'Enfant Jésus et les Mages se dressent à gauche de la porte d'entrée. Les colonnettes,

les clochetons, les pinacles, les trèfles et les ornements gothiques de ce portail sont d'une grâce exquise. Dans le portail sud, place du Château, apparaît le Christ tenant le globe et levant la main pour bénir. Au-dessous de lui est assis Salomon, le glaive en main. A ses pieds, les deux





La Religion catholique.



La Synagogue.

femmes se disputent l'enfant. Auprès de Salomon sont placées deux admirables figures, l'Eglise catholique tenant la croix et le calice, et la Synagogue, les yeux bandés et tenant une lance rompue. On lit au-dessus de l'Eglise catholique cette inscription : « Par le sang de Jésus-Christ, je suis ton vainqueur », et au-dessus de la Synagogue : « C'est

ce sang qui m'éblouit ». Les douze Apôtres sont placés à droite et à gauche, et de la main de saint Jean s'échappe une volute sur laquelle on peut lire ces deux vers latins :

*Gratia divinæ Pietatis adesto Savinæ*
*De petra dura per quam sum facta figura.*

Dans le tympan se trouve le superbe bas-relief de la Mort de la Vierge. Deux Apôtres soulèvent doucement Marie du lit où elle vient de mou-



La Mort de la Vierge.

rir pour lui rendre les suprêmes devoirs, pendant que les autres Apôtres la pleurent, que le Christ reparaît pour la bénir et qu'une sainte femme est agenouillée à ses pieds. Rien de plus touchant et de plus religieux que cette admirable et antique composition. On comprend, là plus qu'ailleurs, que le talent et le génie qui se donnaient alors si pleinement au service de Dieu, élevaient l'art à une hauteur qui n'a jamais été dépassée. En avant du portail sud et à mi-marche, on a placé les statues d'Erwin de Steinbach et de Sabine. Cette femme sculpteur, qui travailla au portail sud, serait l'auteur des statues qui ornent le pilier des Anges, voisin de l'horloge astronomique. Après avoir bien examiné les détails de la façade et des portails du transept où l'art et la patience de savants ouvriers placèrent

près de 2.000 figures, on saisit l'idée précise des statuaires qui a été de représenter la Grâce préparatoire par les scènes de l'enfance du Christ et l'aurore du Christianisme; puis la doctrine de la Grâce, annoncée par les Prophètes et préparée par l'histoire de l'Ancien Testament; enfin la doctrine de la Vigilance, symbolisée par les Vierges folles et par les Vierges sages et par le jugement dernier. J'avais raison de dire que c'était là tout un poème religieux.



Le Couronnement de la Vierge.

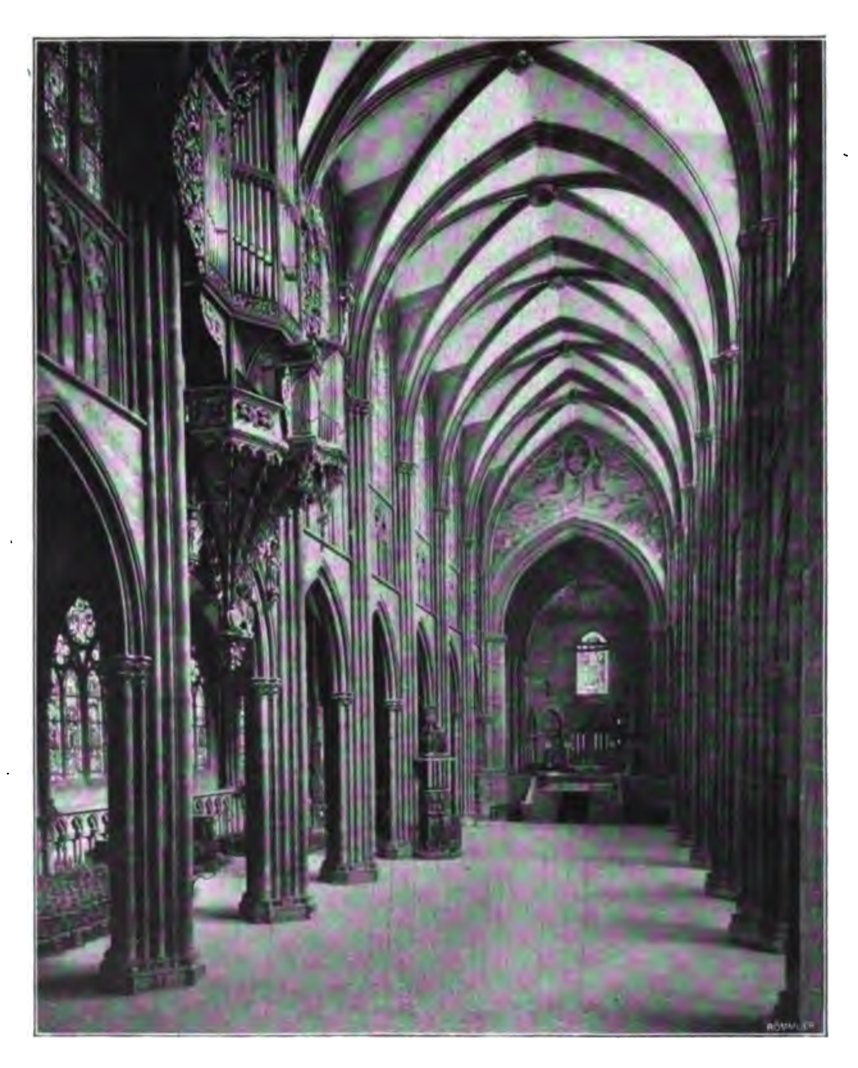
# CHAPITRE V

## INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE

Passons maintenant à l'intérieur de la cathédrale où règne un clair-obscur merveilleux. Rien de plus imposant que l'aspect de l'édifice vu de la grande porte, et de cette nef qui, de l'entrée au fond du chœur, mesure cent dix mètres de longueur sur quarante et un de largeur. Avec son portail de trois travées, ses trois nefs de sept travées, son transept à deux nefs avec croisée en coupole précédant une belle abside et quelques chapelles, ses verrières des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles aux feux multicolores, ses piliers formant comme des gerbes d'immenses épis, son orgue majestueux de couleur pourpre et aux sculptures dorées, sa chaire ciselée comme un bijou, ses fines sculptures au haut des arcs et ses entrelacs de nervures, ses voûtes prodigieuses qui semblent reposer sur de minces colonnettes, — tellement l'architecte a su diviser les lourdes colonnes en faisceaux d'une finesse extrême, — sa grande rosace centrale et ses deux roses, la cathédrale de Strasbourg impressionne, dès l'entrée, le visiteur et le dispose aussitôt à la méditation et à la prière. Mais le chœur roman ne répond pas à la beauté extraordinaire de la nef. Il est lourd, quoiqu'élevé au-dessus d'un escalier de vingt marches, et semble presque nu, éclairé qu'il est par un seul vitrail en forme de fenêtre et par six embrasures. Des peintures de Steinlé, qui figurent le couronnement de la Vierge, n'en ont pas augmenté l'attrait. Mais le regard est tellement attiré par la splendeur des trois nefs et des verrières qu'il oublie bientôt cette défectuosité. L'autel est orné de six candélabres et de grandes torchères. Un immense lustre roman descend de la voûte à l'entrée du chœur.

Le collatéral de gauche donne accès à la chapelle Saint-Laurent en style gothique du XVe siècle, remarquable par ses piliers ornés des statues des Evangélistes et sa voûte à entrelacs. Elle a été bâtie sous l'épiscopat de Guillaume de Honstein et achevée en 1520. Auprès de cette chapelle se trouvent la sacristie et un Christ monumental qui semble planer

dans une ombre mystérieuse. De là, on descend par quelques marches à une sombre chapelle sans ornement, la chapelle Saint-Jean, où est placé le mausolée de l'évêque Conrad de Lichtenberger, mort en 1299. Près de la

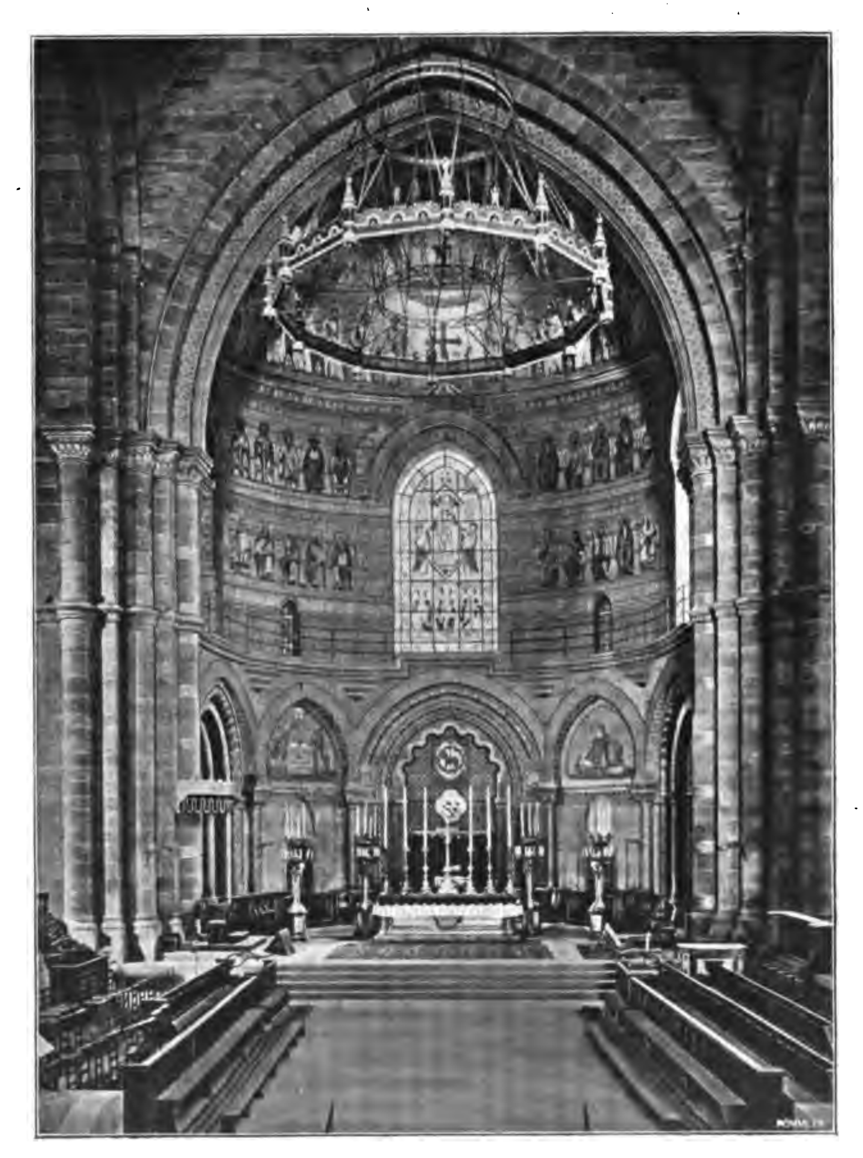


La Nef.

sacristie, dans le transept nord, est le Baptistère, œuvre de Dotzinger de Worms en 1453, et qui semble une véritable dentelle de pierre, « la plus merveilleuse du monde », au dire de Victor Hugo.

Le collatéral de droite mène à la chapelle Sainte-Catherine où l'on voit un antique autel de bois avec les tableaux de l'Annonciation et de la

Visitation. Un superbe haut relief très ancien, encastré dans la muraille, représente la mort de la sainte Vierge, mais il est d'un aspect moins heureux



Le Chœur.

que le haut relief du portail sud. Un autre autel est surmonté d'une *Pieta*, groupe où la Vierge considère avec douleur le Christ étendu sur ses genoux. La chapelle Sainte-Catherine a été construite de 1331 à 1339, sous l'épiscopat de Berthold. Il s'y trouve cinq belles statues en pierre

de sainte Catherine, saint Florent, saint Jean, saint Paul et sainte Elisabeth, ainsi qu'un remarquable crucifix du XVII^e siècle. Deux escaliers voisins du chœur descendent à la crypte, dont les dimensions égalent celles



Le Pilier des Anges.

d'une église. A droite apparaît la célèbre horloge astronomique, dite de Schwilgué. La première horloge, qui datait de 1352, faisait face à l'horloge actuelle. Elle contenait un calendrier perpétuel et un astrolabium qui relatait les mouvements du soleil et de la lune et sonnait les heures et les demi-heures. Un mécanisme ingénieux faisait chanter un coq au sommet de cette horloge et incliner les trois Mages devant la vierge

Marie. Le mécanisme de cet instrument se brisa au commencement du XVI$^e$ siècle. Une légende, qu'on faisait circuler encore au temps de mon enfance, voulait que l'auteur de l'horloge merveilleuse, ayant été amené



La Chapelle Saint-Jean.

devant l'évêque, celui-ci lui aurait demandé si rien ne manquait au précieux instrument. Et sur sa réponse affirmative que l'horloge pouvait maintenant défier les siècles, l'évêque aurait fait crever les yeux au malheureux inventeur pour l'empêcher d'en construire une semblable. Inutile de dire que ce n'est là qu'une fable grossière.

Une nouvelle horloge fut construite en 1574 par Habrecht et Stimmer. Elle fut détruite en 1789; les débris en sont conservés dans le musée du



Le tombeau de Conrad de Lichtenberger.

Frauenhaus. Enfin de 1856 à 1860, le savant horloger Schwilgué fit l'horloge actuelle dont le calendrier perpétuel indique toutes les fêtes variables, le planétolabe, le cours des planètes, les éclipses et les phases de la lune. Comme dans l'ancienne horloge, les quatre Ages passent devant la Mort en frappant les quarts d'heure. La Mort sonne les heures, pendant

que l'Ange retourne le sablier qu'il tient en main. A midi, devant une assistance toujours nombreuse et toujours aussi curieuse, les douze Apôtres passent en s'inclinant devant le Christ qui les bénit, et le coq chante et bat des ailes par trois fois. Le pilier dit des Anges, attribué à Sabine, est orné de charmantes statues d'anges qui jouent de la trom-



La Chapelle Saint-André.

pette et de statues d'Evangélistes. Un bénitier au bas du pilier est tout à côté de petits bancs de bois destinés aux jeunes écoliers qui viennent assister à la messe du dimanche, petits bancs où j'ai cru retrouver ma place d'autrefois. De là, je voyais le trône imposant de l'évêque et le premier vitrail de la nef dont les personnages mystérieux m'intriguaient et m'effrayaient... De l'horloge on descend à la chapelle Saint-André, chapelle basse comme celle de Saint-Jean, et qui date du XII$^{e}$ siècle. Elle contient le tombeau de l'évêque Henri I$^{er}$ mort en 1190, aux pieds duquel pleure un bel ange. Çà et là des épitaphes intéressantes

comme celle d'un curé de la cathédrale, décédé le 10 octobre 1512 :

*Quo migraverim ? Quo fata volunt !*
*In paradisiacam defunctis exposce quietem.*
*Si roges quis sim : pulvis et umbra !*



**Le Baptistère.**

En revenant dans la nef, on s'arrête tout naturellement devant la chaire en gothique fleuri, sculptée sur les dessins de Jean Hammerer en 1486 et illustrée par la prédication de Gerber de Kaysersberg. Au centre est le Christ en croix et à ses pieds la Vierge et saint Jean, puis aux angles les statues des Evangélistes et des anges portant les instruments de la Passion et des Apôtres. La chaire, formée de sept piliers, est un

façade Est, on voit saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste, le roi Salomon et la reine de Saba, saint Christophe, la Vierge et l'ange Gabriel, saint Candide, saint Victor et saint Maurice. Les deux roses de la façade méridionale du transept comprennent les sujets de la loi de grâce, l'image de Melchisédech, les symboles des principales vertus chrétiennes, les douze Prophètes et les offrandes des sacrifices qui se rapportent à Jésus-Christ. « L'idée du sacrifice domine dans les deux roses,



La Mort de Marie dans la Chapelle Sainte-Catherine.

dans celle du Nouveau Testament par Melchisédech, type de l'oblation eucharistique du pain et du vin, et par l'image du Christ qui plane au sommet de la circonférence et exprime, dans l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin de tous les sacrifices. »

Dans le transept méridional, les deux fenêtres de la façade Est contiennent un Christ et un saint Laurent d'ancienne et belle composition. Quant aux vitraux de la grande nef, qui datent du XIV^e^ siècle, ils sont d'un coloris et d'une splendeur incomparables. Le côté méridional compte sept grandes baies garnies. Chaque baie contient, dans l'ossature de l'ogive, trois petites rosaces lobées, et le corps de la fenêtre est divisé en

quatre lancéoles. Ces cinq premières baies renferment la série des Vierges et des Martyrs, la sixième le Jugement de Salomon et la septième deux apôtres et deux prophètes. Parmi les saintes, on peut relever les noms de sainte Catherine, sainte Cécile, sainte Odile, sainte Marguerite, sainte Aurélie, sainte Agnès, sainte Attala.

Le côté septentrional comprend cinq baies et une demi-baie. L'orgue a pris la place de la sixième. On y voit des papes et des diacres comme saint Clément, saint Sixte, saint Etienne, saint Laurent; des guerriers



Le Mont des Oliviers.

martyrs comme saint Georges, saint Innocent, saint Maurice, saint Victor; des évêques comme Ratoldus, Ansoaldus, Rotharius, et enfin des Vertus telles que la Sagesse, la Justice, la Tempérance, la Foi. Dans un vitrail on aperçoit la tête d'Ézéchiel, et celle d'Aristote dont on sait l'influence considérable sur les écoles du moyen âge.

La grande rosace de la façade, qui a été habilement restaurée comme tant d'autres vitraux de la cathédrale, est un gracieux mélange de couleurs harmonieuses où le vert, le jaune d'or, le blanc et le bleu donnent, sous les rayons du soleil, des tons délicieux.

Les vitraux des nefs latérales et des chapelles, offrent aussi un grand intérêt artistique. « La nef latérale méridionale ne compte que cinq baies,

car la chapelle Sainte-Catherine occupe l'espace des deux autres. Ces cinq baies renferment l'histoire de Jésus-Christ depuis la naissance de la



Le Groupe de Judas.

sainte Vierge jusqu'à la Pentecôte. » L'ordonnance des fenêtres est la même que celle du grand vaisseau ; trois rosaces et quatre lancéoles. Ces vitraux datent du commencement du XIV$^{e}$ siècle. On y voit la naissance de la Vierge et son mariage, l'Annonciation, la naissance du Christ,

l'adoration des Bergers et des Mages, le massacre des Innocents, la Fuite en Egypte, les divers événements de la vie du Christ et ses miracles, sa Passion et sa Résurrection, son Ascension, la Pentecôte, le Jugement dernier. Dans la nef, la première baie contient l'histoire de la Création du monde jusqu'au déluge, et les quatre autres présentent l'image de plusieurs princes de la dynastie carolingienne et des familles impériales de Saxe et de Souabe. Parmi les princes, on peut citer Henri l'Oiseleur, Frédéric Barberousse, Henri II, ou saint Henri (3e figure de la 1re baie des princes), Charles Martel, Pépin le Bref, Charlemagne et Louis le Débonnaire, Lothaire, son fils, et Louis II. Les vitraux des chapelles Saint-Laurent et Sainte-Catherine ne peuvent égaler la splendeur de ceux que je viens de citer, car leur provenance est douteuse et leur exécution très inférieure.

On connaît le nom de l'un des grands artistes verriers qui ont orné la cathédrale, c'est Jean de Kirchheim que Berthold Huningue appelle *Magister Joannes de Kirchheim, pictor vitrorum in Ecclesia Argentina*. Parmi les plus anciens vitraux de la cathédrale datant des XIIe et XIIIe siècles, se trouvent ceux de la troisième baie du transept sud, tels que l'Annonciation et un Empereur assis dans le panneau inférieur ; dans le collatéral nord, l'empereur Henri l'Oiseleur, et dans la nef le pape Sylvestre, dont les reproductions, faites d'après le livre de l'abbé Guerber, donnent une idée, bien faible malheureusement, car il faudrait y ajouter l'éclat merveilleux des couleurs qui fait, comme on le sait, le principal attrait des vitraux. Ce qu'il importe de constater, c'est que toutes les verrières s'harmonisent admirablement avec le style même de la cathédrale et complètent la pensée des architectes et des sculpteurs. Lorsque le soleil frappe la rosace ou les baies latérales, c'est un délicieux assemblage de tons rouges, jaunes, bleus, violets ou verts qui se répandent sur les piliers ou sur les dalles et forment un spectacle si séduisant que l'œil s'en éloigne à regret. On dirait autant de fleurs éclatantes tombées par miracle des voûtes du ciel.

---

# CHAPITRE VI

## LA PLATE-FORME — LE FRAUENHAUS — LE CHATEAU

Le visiteur qui veut avoir une dernière et saisissante impression de la cathédrale, monte d'ordinaire jusqu'à la plate-forme. Les plus hardis s'élèvent dans la tour et gravissent jusqu'au sommet dans les escaliers à jour. Mais de la plate-forme le coup d'œil est déjà superbe. Là, on saisit mieux la structure gigantesque de l'édifice et ses belles proportions, la beauté de la coupole du chœur et des tours de l'abside qui ont subi d'heureuses transformations. En faisant le tour de la plate-forme, on a, par un temps clair, une vue magnifique sur la Forêt-Noire et ses montagnes, sur les Vosges et leurs châteaux, le mont Sainte-Odile et sur le Rechberg dans le Palatinat. La ville et ses toits grisâtres, les capricieux méandres de l'Ill, les campagnes environnantes, le Rhin et sa longue ligne de peupliers se développent harmonieusement aux regards. Ce spectacle enchantait Gœthe. « Je vis, dit-il dans ses *Mémoires*, les prés d'alentour entremêlés d'arbres superbes et touffus, et cette richesse surprenante de végétation qui, suivant les eaux du Rhin, en marque les rives, les îles et les bas-fonds. Le terrain pla* qui descend du côté du Sud, et qui est arrosé par l'Ill, est également décoré d'une verdure brillante. Même du côté de l'Ouest, près de la montagne, se trouvent beaucoup de vallons, de bois et de prairies présentant un aspect attrayant, tandis que la partie septentrionale, plus accidentée, est coupée de petits ruisseaux en nombre infini qui hâtent la végétation. Si l'on se représente, entre ces plaines qui s'étendent délicieusement et entre ces bois agréablement parsemés, cette terre si propre au labourage et si fertile marquée par des villages et par des fermes, ce grand espace à perte de vue, sorte de nouveau paradis préparé pour la race humaine, terminé à des distances diverses par des montagnes à moitié cultivées, à moitié couvertes de forêts, on comprendra le ravissement avec lequel je bénis la destinée qui m'avait assigné pour un certain laps de temps une

aussi belle résidence. » Gœthe était venu de Francfort, sa ville natale, à Strasbourg en 1770 continuer ses études à l'Université. Une plaque commémorative, placée sur la maison qu'il habita rue du Vieux-Marché-aux-Poissons, et une statue récemment élevée gardent le souvenir de sa présence.

« Mon père, dit le poète dans ses *Mémoires* dont je veux citer ici



Le Frauenhaus.

quelques fragments relatifs à son séjour dans notre ville, m'envoyait à Strasbourg où l'on me promettait une vie heureuse et riante, tandis que je poursuivais mes études pour arriver au doctorat. Je pris un logement petit, mais agréable et bien situé, au Fischmarkt, du côté exposé au midi. C'était une grande et belle rue, offrant un mouvement continuel qui pouvait distraire aux heures de désœuvrement... La pension qu'on me recommanda et à laquelle je fus recommandé, était agréable et gaie. Deux vieilles filles la tenaient depuis longtemps avec ordre et avec succès. Nous étions à table une dizaine de convives, jeunes et vieux. Parmi eux était un jeune homme élégant et aimable, un M. Meyer, de Lindau, d'un esprit

amusant, jovial, mais parfois fatiguant, un chevalier de Saint-Louis en retraite, des étudiants en médecine bien disposés, toutefois à la condition de ne pas dépasser leur ration de vin habituelle.

« Prévenir ce détail était l'affaire de notre président, le Dr Saltzmann. Célibataire, âgé de plus de soixante ans, il était depuis longtemps commensal du logis et y maintenait l'ordre et le bon ton. Il jouissait d'une belle fortune ; sa mise était propre et soignée. Il était même de ceux qui vont toujours en culottes et le chapeau sous le bras. C'était une chose extraordinaire de le voir se couvrir. Il portait d'habitude un parapluie, se souvenant que les plus beaux jours de l'été amènent souvent de l'orage et des ondées. » Le Dr Saltzmann guida le jeune Gœthe dans ses études de droit et lui indiqua un répétiteur. Gœthe aimait Strasbourg et ses environs. « Les habitants, disait-il, sont des promeneurs passionnés et ils ont raison. De quelque côté que l'on dirige ses pas, on trouve des lieux de plaisance, soit naturels, soit disposés avec art. Ce qui rendait plus agréable encore qu'en d'autres lieux le coup d'œil d'une foule de promeneurs, c'était la variété du costume des femmes. On trouvait partout, dans les jardins voisins ou éloignés, un bon accueil, une bonne société, des rafraîchissements et plus d'une invitation pour telle ou telle partie de plaisir. »

Gœthe aimait la vieille ville et en défendait les souvenirs. « Nous trouvions singulier, remarque-t-il, nous autres flâneurs, le projet pour l'embellissement de la ville qui commençait à s'exécuter d'après les esquises et les plans. L'intendant Gayot avait entrepris de transformer les rues tortueuses et irrégulières et de tracer une belle et imposante ville au cordeau. L'architecte parisien Blondel composa là-dessus un projet par lequel cent quarante propriétaires gagnaient de la place, quatre-vingts en perdaient et les autres restaient dans le premier état. Ce plan approuvé devait s'achever par degrés avec le temps, et cependant la ville offrait un mélange assez bizarre de régularité et d'irrégularité. Tout ce que le hasard nous offrait de choquant et de bizarre dans nos promenades oisives nous était une excellente occasion d'exercer notre humeur railleuse. » Gœthe a consacré tout un chapitre non seulement à ses promenades, mais encore à quelques-unes de ses aventures à Strasbourg. Il apprenait à danser chez un maître habile et sévère. Ce maître avait deux filles toutes jeunes. Elles ne parlaient que le français. L'aînée s'appelait Lucinde, la cadette Emilie. Gœthe dansait avec elles et leur lisait de temps à autres quelques pages de roman. Il causait aimablement surtout avec la cadette. Un jour, vint une vieille tireuse de cartes qui leur proposa

de leur dire leur avenir. Elle prit la main de l'aînée et lui découvrit qu'elle aimait, mais qu'elle n'était pas aimée, et qu'une autre personne s'interposait entre elle et l'objet de son amour. Lucinde fondit en larmes et s'enfuit. Gœthe était inquiet, attristé. Emilie lui apprit que sa sœur était malade et au lit. Elle pria Gœthe de partir, car elle, Emilie, avait un



La Porte du Frauenhaus.

ami auquel elle avait engagé son cœur, et elle craignait maintenant de ne plus être fidèle à cet ami. Puis elle lui dit adieu et l'embrassa. Lucinde survint à ce moment et reprocha à sa sœur de lui avoir pris le cœur de Gœthe. Elle se jeta ensuite au cou du jeune homme surpris en disant : « Malheur à celle qui, la première, baisera ces lèvres après moi !... » Désormais Gœthe, l'âme remplie de tristesse, ne mit plus les pieds dans la petite maison du maître de danse.

Il se plaignait parfois d'une certaine irritabilité nerveuse. Le bruit lui

était odieux. Il était pris de vertige et cherchait à vaincre ses faiblesses. « Le soir, dit-il, quand on battait la retraite, je suivais avec la foule les tambours dont les coups et les roulements faisaient un vacarme à fendre



La Statue de Gœthe.

la tête. Je montais ensuite tout seul au plus haut sommet de la cathédrale et je m'asseyais sous la couronne. J'y restais bien un quart d'heure, puis je me hasardais à passer sur la plate-forme qui peut avoir à peine une aune carrée où, se tenant debout presque sans appui, on a devant soi la contrée sans bornes, tandis que les objets et les ornements les plus rapprochés cachent l'église et l'emplacement sur lequel on plane. C'est absolu-

ment comme si l'on se voyait enlevé dans une montgolfière. Je répétai cet acte pénible et douloureux jusqu'à ce que l'impression me fût devenue tout à fait indifférente. Et plus tard, dans mes courses de montagnes et mes études géologiques, dans les grandes constructions où je courais, comme les charpentiers, sur les corniches et les poutres du bâtiment; à Rome où il faut



La Cour du Frauenhaus.

de ces hardiesses pour voir de plus près des œuvres d'art considérables, j'ai tiré de ces exercices un grand avantage. » Gœthe fut reçu docteur le 6 août 1771 et revint à Francfort, non sans regret d'avoir quitté Strasbourg, la belle Alsace et les bords du Rhin où, dans le cours de ses promenades, il mettait « sans pitié, dans le poêle, sur le gril, dans la graisse bouillante, les froids habitants du fleuve limpide ! » Mais c'est à la cathédrale surtout qu'allaient tous ses regrets, et ses *Mémoires* disent assez l'admiration et l'enthousiasme que lui avait inspiré l'œuvre d'Erwin de Steinbach.

morceau admirable de l'art gothique qui rappelle en petit les délicatesses de la tour. Elle excita l'enthousiasme de Victor Hugo.



La Chaire.

Sur les grandes orgues dont j'ai parlé et qui datent de la paix de Rastadt avec la Suisse, en 1714, on a placé cette inscription :

*Pax datur ; ingentes junxit*
*Pax aurea Mentes*
*Conjunxit que bonos musica læta tonos.*

Dans la cathédrale, un très ancien calvaire, voisin de la chapelle Saint-Laurent, est d'une sculpture expressive, ainsi qu'on en peut juger par le groupe de Judas au Jardin des Oliviers (p. 71).

Ce qui charme surtout le regard, c'est la symphonie harmonieuse des vitraux. L'art exquis du peintre verrier y est représenté depuis le XII[e] siècle jusqu'à la fin du XV[e]. Les plus anciens vitraux sont dans la baie proche du chœur et dans le transept méridional. A cette époque, se déroulaient dans les fenêtres grandes et petites de l'édifice la série des mystères chrétiens, la série des martyrs et des évêques et la série des princes bienfaiteurs de la cathédrale. Dans l'ordonnance générale des vitraux, le Christ est naturellement — comme le dit fort bien l'abbé V. Guerber dans son bel *Essai sur les vitraux de la*

*Cathédrale de Strasbourg*, — « l'âme et le centre de toutes choses. Fondateur du pacte nouveau, il exprime aussi dans sa personne l'ancienne loi, et sa génération, même temporelle, l'unit par l'opération du Saint-



L'Horloge astronomique.

Esprit à Dieu le Père, à travers l'âge des prophètes et des rois, des juges et des patriarches. Ce lien mystérieux réunit de la manière la plus intime les deux Testaments, lesquels apparaissent dans les vitraux sous la double forme de l'histoire et de la parabole. »

En commençant par le transept méridional et les quatre baies de la

car la chapelle Sainte-Catherine occupe l'espace des deux autres. Ces cinq baies renferment l'histoire de Jésus-Christ depuis la naissance de la



Le Groupe de Judas.

sainte Vierge jusqu'à la Pentecôte. » L'ordonnance des fenêtres est la même que celle du grand vaisseau ; trois rosaces et quatre lancéoles. Ces vitraux datent du commencement du XIV^e^ siècle. On y voit la naissance de la Vierge et son mariage, l'Annonciation, la naissance du Christ,

quatre lancéoles. Ces cinq premières baies renferment la série des Vierges et des Martyrs, la sixième le Jugement de Salomon et la septième deux apôtres et deux prophètes. Parmi les saintes, on peut relever les noms de sainte Catherine, sainte Cécile, sainte Odile, sainte Marguerite, sainte Aurélie, sainte Agnès, sainte Attala.

Le côté septentrional comprend cinq baies et une demi-baie. L'orgue a pris la place de la sixième. On y voit des papes et des diacres comme saint Clément, saint Sixte, saint Etienne, saint Laurent ; des guerriers



Le Mont des Oliviers.

martyrs comme saint Georges, saint Innocent, saint Maurice, saint Victor ; des évêques comme Ratoldus, Ansoaldus, Rotharius, et enfin des Vertus telles que la Sagesse, la Justice, la Tempérance, la Foi. Dans un vitrail on aperçoit la tête d'Ézéchiel, et celle d'Aristote dont on sait l'influence considérable sur les écoles du moyen âge.

La grande rosace de la façade, qui a été habilement restaurée comme tant d'autres vitraux de la cathédrale, est un gracieux mélange de couleurs harmonieuses où le vert, le jaune d'or, le blanc et le bleu donnent, sous les rayons du soleil, des tons délicieux.

Les vitraux des nefs latérales et des chapelles, offrent aussi un grand intérêt artistique. « La nef latérale méridionale ne compte que cinq baies,

# CHAPITRE VI

## LA PLATE-FORME — LE FRAUENHAUS — LE CHATEAU

Le visiteur qui veut avoir une dernière et saisissante impression de la cathédrale, monte d'ordinaire jusqu'à la plate-forme. Les plus hardis s'élèvent dans la tour et gravissent jusqu'au sommet dans les escaliers à jour. Mais de la plate-forme le coup d'œil est déjà superbe. Là, on saisit mieux la structure gigantesque de l'édifice et ses belles proportions, la beauté de la coupole du chœur et des tours de l'abside qui ont subi d'heureuses transformations. En faisant le tour de la plate-forme, on a, par un temps clair, une vue magnifique sur la Forêt-Noire et ses montagnes, sur les Vosges et leurs châteaux, le mont Sainte-Odile et sur le Rechberg dans le Palatinat. La ville et ses toits grisâtres, les capricieux méandres de l'Ill, les campagnes environnantes, le Rhin et sa longue ligne de peupliers se développent harmonieusement aux regards. Ce spectacle enchantait Gœthe. « Je vis, dit-il dans ses *Mémoires*, les prés d'alentour entremêlés d'arbres superbes et touffus, et cette richesse surprenante de végétation qui, suivant les eaux du Rhin, en marque les rives, les îles et les bas-fonds. Le terrain pla· qui descend du côté du Sud, et qui est arrosé par l'Ill, est également décoré d'une verdure brillante. Même du côté de l'Ouest, près de la montagne, se trouvent beaucoup de vallons, de bois et de prairies présentant un aspect attrayant, tandis que la partie septentrionale, plus accidentée, est coupée de petits ruisseaux en nombre infini qui hâtent la végétation. Si l'on se représente, entre ces plaines qui s'étendent délicieusement et entre ces bois agréablement parsemés, cette terre si propre au labourage et si fertile marquée par des villages et par des fermes, ce grand espace à perte de vue, sorte de nouveau paradis préparé pour la race humaine, terminé à des distances diverses par des montagnes à moitié cultivées, à moitié couvertes de forêts, on comprendra le ravissement avec lequel je bénis la destinée qui m'avait assigné pour un certain laps de temps une

l'adoration des Bergers et des Mages, le massacre des Innocents, la Fuite en Egypte, les divers événements de la vie du Christ et ses miracles, sa Passion et sa Résurrection, son Ascension, la Pentecôte, le Jugement dernier. Dans la nef, la première baie contient l'histoire de la Création du monde jusqu'au déluge, et les quatre autres présentent l'image de plusieurs princes de la dynastie carolingienne et des familles impériales de Saxe et de Souabe. Parmi les princes, on peut citer Henri l'Oiseleur, Frédéric Barberousse, Henri II, ou saint Henri (3e figure de la 1re baie des princes), Charles Martel, Pépin le Bref, Charlemagne et Louis le Débonnaire, Lothaire, son fils, et Louis II. Les vitraux des chapelles Saint-Laurent et Sainte-Catherine ne peuvent égaler la splendeur de ceux que je viens de citer, car leur provenance est douteuse et leur exécution très inférieure.

On connaît le nom de l'un des grands artistes verriers qui ont orné la cathédrale, c'est Jean de Kirchheim que Berthold Huningue appelle *Magister Joannes de Kirchheim, pictor vitrorum in Ecclesia Argentina*. Parmi les plus anciens vitraux de la cathédrale datant des XIIe et XIIIe siècles, se trouvent ceux de la troisième baie du transept sud, tels que l'Annonciation et un Empereur assis dans le panneau inférieur ; dans le collatéral nord, l'empereur Henri l'Oiseleur, et dans la nef le pape Sylvestre, dont les reproductions, faites d'après le livre de l'abbé Guerber, donnent une idée, bien faible malheureusement, car il faudrait y ajouter l'éclat merveilleux des couleurs qui fait, comme on le sait, le principal attrait des vitraux. Ce qu'il importe de constater, c'est que toutes les verrières s'harmonisent admirablement avec le style même de la cathédrale et complètent la pensée des architectes et des sculpteurs. Lorsque le soleil frappe la rosace ou les baies latérales, c'est un délicieux assemblage de tons rouges, jaunes, bleus, violets ou verts qui se répandent sur les piliers ou sur les dalles et forment un spectacle si séduisant que l'œil s'en éloigne à regret. On dirait autant de fleurs éclatantes tombées par miracle des voûtes du ciel.

---

amusant, jovial, mais parfois fatiguant, un chevalier de Saint-Louis en retraite, des étudiants en médecine bien disposés, toutefois à la condition de ne pas dépasser leur ration de vin habituelle.

« Prévenir ce détail était l'affaire de notre président, le Dr Saltzmann. Célibataire, âgé de plus de soixante ans, il était depuis longtemps commensal du logis et y maintenait l'ordre et le bon ton. Il jouissait d'une belle fortune ; sa mise était propre et soignée. Il était même de ceux qui vont toujours en culottes et le chapeau sous le bras. C'était une chose extraordinaire de le voir se couvrir. Il portait d'habitude un parapluie, se souvenant que les plus beaux jours de l'été amènent souvent de l'orage et des ondées. » Le Dr Saltzmann guida le jeune Gœthe dans ses études de droit et lui indiqua un répétiteur. Gœthe aimait Strasbourg et ses environs. « Les habitants, disait-il, sont des promeneurs passionnés et ils ont raison. De quelque côté que l'on dirige ses pas, on trouve des lieux de plaisance, soit naturels, soit disposés avec art. Ce qui rendait plus agréable encore qu'en d'autres lieux le coup d'œil d'une foule de promeneurs, c'était la variété du costume des femmes. On trouvait partout, dans les jardins voisins ou éloignés, un bon accueil, une bonne société, des rafraîchissements et plus d'une invitation pour telle ou telle partie de plaisir. »

Gœthe aimait la vieille ville et en défendait les souvenirs. « Nous trouvions singulier, remarque-t-il, nous autres flâneurs, le projet pour l'embellissement de la ville qui commençait à s'exécuter d'après les esquises et les plans. L'intendant Gayot avait entrepris de transformer les rues tortueuses et irrégulières et de tracer une belle et imposante ville au cordeau. L'architecte parisien Blondel composa là-dessus un projet par lequel cent quarante propriétaires gagnaient de la place, quatre-vingts en perdaient et les autres restaient dans le premier état. Ce plan approuvé devait s'achever par degrés avec le temps, et cependant la ville offrait un mélange assez bizarre de régularité et d'irrégularité. Tout ce que le hasard nous offrait de choquant et de bizarre dans nos promenades oisives nous était une excellente occasion d'exercer notre humeur railleuse. » Gœthe a consacré tout un chapitre non seulement à ses promenades, mais encore à quelques-unes de ses aventures à Strasbourg. Il apprenait à danser chez un maître habile et sévère. Ce maître avait deux filles toutes jeunes. Elles ne parlaient que le français. L'aînée s'appelait Lucinde, la cadette Emilie. Gœthe dansait avec elles et leur lisait de temps à autres quelques pages de roman. Il causait aimablement surtout avec la cadette. Un jour, vint une vieille tireuse de cartes qui leur proposa

aussi belle résidence. » Gœthe était venu de Francfort, sa ville natale, à Strasbourg en 1770 continuer ses études à l'Université. Une plaque commémorative, placée sur la maison qu'il habita rue du Vieux-Marché-aux-Poissons, et une statue récemment élevée gardent le souvenir de sa présence.

« Mon père, dit le poète dans ses *Mémoires* dont je veux citer ici



Le Frauenhaus.

quelques fragments relatifs à son séjour dans notre ville, m'envoyait à Strasbourg où l'on me promettait une vie heureuse et riante, tandis que je poursuivais mes études pour arriver au doctorat. Je pris un logement petit, mais agréable et bien situé, au Fischmarkt, du côté exposé au midi. C'était une grande et belle rue, offrant un mouvement continuel qui pouvait distraire aux heures de désœuvrement... La pension qu'on me recommanda et à laquelle je fus recommandé, était agréable et gaie. Deux vieilles filles la tenaient depuis longtemps avec ordre et avec succès. Nous étions à table une dizaine de convives, jeunes et vieux. Parmi eux était un jeune homme élégant et aimable, un M. Meyer, de Lindau, d'un esprit

amusant, jovial, mais parfois fatiguant, un chevalier de Saint-Louis en retraite, des étudiants en médecine bien disposés, toutefois à la condition de ne pas dépasser leur ration de vin habituelle.

« Prévenir ce détail était l'affaire de notre président, le D^r^ Saltzmann. Célibataire, âgé de plus de soixante ans, il était depuis longtemps commensal du logis et y maintenait l'ordre et le bon ton. Il jouissait d'une belle fortune ; sa mise était propre et soignée. Il était même de ceux qui vont toujours en culottes et le chapeau sous le bras. C'était une chose extraordinaire de le voir se couvrir. Il portait d'habitude un parapluie, se souvenant que les plus beaux jours de l'été amènent souvent de l'orage et des ondées. » Le D^r^ Saltzmann guida le jeune Gœthe dans ses études de droit et lui indiqua un répétiteur. Gœthe aimait Strasbourg et ses environs. « Les habitants, disait-il, sont des promeneurs passionnés et ils ont raison. De quelque côté que l'on dirige ses pas, on trouve des lieux de plaisance, soit naturels, soit disposés avec art. Ce qui rendait plus agréable encore qu'en d'autres lieux le coup d'œil d'une foule de promeneurs, c'était la variété du costume des femmes. On trouvait partout, dans les jardins voisins ou éloignés, un bon accueil, une bonne société, des rafraîchissements et plus d'une invitation pour telle ou telle partie de plaisir. »

Gœthe aimait la vieille ville et en défendait les souvenirs. « Nous trouvions singulier, remarque-t-il, nous autres flâneurs, le projet pour l'embellissement de la ville qui commençait à s'exécuter d'après les esquises et les plans. L'intendant Gayot avait entrepris de transformer les rues tortueuses et irrégulières et de tracer une belle et imposante ville au cordeau. L'architecte parisien Blondel composa là-dessus un projet par lequel cent quarante propriétaires gagnaient de la place, quatre-vingts en perdaient et les autres restaient dans le premier état. Ce plan approuvé devait s'achever par degrés avec le temps, et cependant la ville offrait un mélange assez bizarre de régularité et d'irrégularité. Tout ce que le hasard nous offrait de choquant et de bizarre dans nos promenades oisives nous était une excellente occasion d'exercer notre humeur railleuse. » Gœthe a consacré tout un chapitre non seulement à ses promenades, mais encore à quelques-unes de ses aventures à Strasbourg. Il apprenait à danser chez un maître habile et sévère. Ce maître avait deux filles toutes jeunes. Elles ne parlaient que le français. L'aînée s'appelait Lucinde, la cadette Emilie. Gœthe dansait avec elles et leur lisait de temps à autres quelques pages de roman. Il causait aimablement surtout avec la cadette. Un jour, vint une vieille tireuse de cartes qui leur proposa

de leur dire leur avenir. Elle prit la main de l'aînée et lui découvrit qu'elle aimait, mais qu'elle n'était pas aimée, et qu'une autre personne s'interposait entre elle et l'objet de son amour. Lucinde fondit en larmes et s'enfuit. Gœthe était inquiet, attristé. Emilie lui apprit que sa sœur était malade et au lit. Elle pria Gœthe de partir, car elle, Emilie, avait un



La Porte du Frauenhaus.

ami auquel elle avait engagé son cœur, et elle craignait maintenant de ne plus être fidèle à cet ami. Puis elle lui dit adieu et l'embrassa. Lucinde survint à ce moment et reprocha à sa sœur de lui avoir pris le cœur de Gœthe. Elle se jeta ensuite au cou du jeune homme surpris en disant : « Malheur à celle qui, la première, baisera ces lèvres après moi !... » Désormais Gœthe, l'âme remplie de tristesse, ne mit plus les pieds dans la petite maison du maître de danse.

Il se plaignait parfois d'une certaine irritabilité nerveuse. Le bruit lui

était odieux. Il était pris de vertige et cherchait à vaincre ses faiblesses. « Le soir, dit-il, quand on battait la retraite, je suivais avec la foule les tambours dont les coups et les roulements faisaient un vacarme à fendre



La Statue de Gœthe.

la tète. Je montais ensuite tout seul au plus haut sommet de la cathédrale et je m'asseyais sous la couronne. J'y restais bien un quart d'heure, puis je me hasardais à passer sur la plate-forme qui peut avoir à peine une aune carrée où, se tenant debout presque sans appui, on a devant soi la contrée sans bornes, tandis que les objets et les ornements les plus rapprochés cachent l'église et l'emplacement sur lequel on plane. C'est absolu-

mentcomme si l'on se voyait enlevé dans une montgolfière. Je répétai cet acte pénible et douloureux jusqu'à ce que l'impression me fût devenue tout à fait indifférente. Et plus tard, dans mes courses de montagnes et mes études géologiques, dans les grandes constructions où je courais, comme les charpentiers, sur les corniches et les poutres du bâtiment; à Rome où il faut



La Cour du Frauenhaus.

de ces hardiesses pour voir de plus près des œuvres d'art considérables, j'ai tiré de ces exercices un grand avantage. » Gœthe fut reçu docteur le 6 août 1771 et revint à Francfort, non sans regret d'avoir quitté Strasbourg, la belle Alsace et les bords du Rhin où, dans le cours de ses promenades, il mettait « sans pitié, dans le poêle, sur le gril, dans la graisse bouillante, les froids habitants du fleuve limpide ! » Mais c'est à la cathédrale surtout qu'allaient tous ses regrets, et ses *Mémoires* disent assez l'admiration et l'enthousiasme que lui avait inspiré l'œuvre d'Erwin de Steinbach.

La statue de Gœthe par E. Wagener à Strasbourg (p. 78), représente le poète debout, la canne à la main, dans une pose presque théâtrale, le manteau jeté négligemment sur le bras de façon à en laisser tomber les plis à terre pour draper l'ensemble. La physionomie de Gœthe encore jeune n'a pas la majesté olympienne dont elle se revêtit plus tard et qu'exprima si remarquablement David d'Angers. L'œuvre de Wagener, élève du



Une Salle du Frauenhaus.

pompeux sclupteur Bégas, est ce qu'on peut appeler une œuvre honorable. Wagener, obéissant au programme fixé, a voulu figurer le jeune étudiant à l'Université de Strasbourg, amoureux de la vie et de l'étude, regardant l'avenir avec confiance et une assurance presque orgueilleuse.

Une fois sorti de la cathédrale, allez au hasard de vos pas dans Strasbourg, parcourez les places, les rues, les quais, les promenades ; partout vous reverrez au-dessus des toits la flèche svelte et gracieuse se dressant vers le ciel et formant toujours, quel que soit le point où vous

vous arrêtez pour la contempler encore, le plus charmant effet. La pierre en granit rose des Vosges prend, suivant les heures du jour, des tons d'une variété merveilleuse. Au coucher du soleil, elle semble un immense joyau en filigrane noyé dans l'or et la pourpre, rappelant alors les tons prestigieux que lui donnaient les feux de Bengale allumés dans ses ogives, les soirs de grandes fêtes. Je n'ai pas oublié ces splendides cou-



Groupes d'albâtre dans le Musée du Frauenhaus.

leurs blanches et rouges, couleurs du pays qui la faisaient surgir toute en flammes, le 15 Août, comme une féérique apparition.

L'Œuvre Notre-Dame, ou le *Frauenhaus*, dont j'ai déjà parlé dans l'historique de Strasbourg, est l'œuvre fondée pour le maintien et la restauration de la cathédrale. Elle est installée dans le bâtiment qui fait face au monument lui-même sur la place du Château, au coin de la rue de ce nom. On sait que la fabrique de Notre-Dame de Strasbourg fut administrée par les évêques jusqu'en l'an 1242. Après la bataille de Hausbergen, les chanoines s'étaient chargés des deniers de l'Œuvre, mais

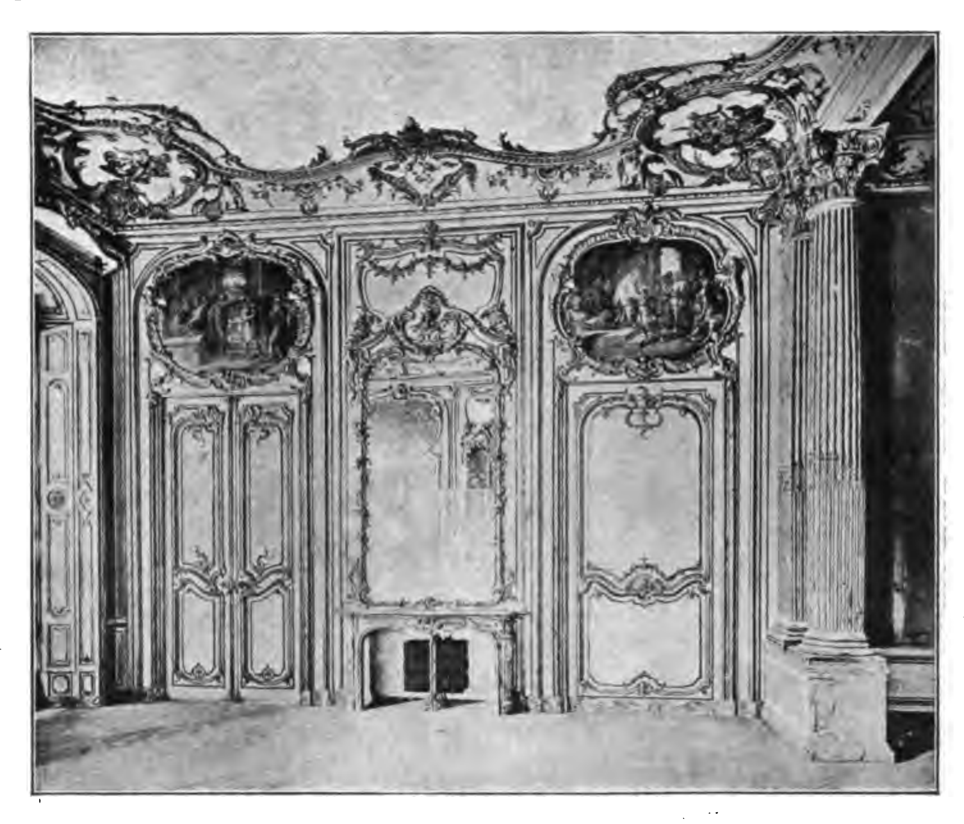
en 1290 ils furent obligés par suite d'une mauvaise gestion, de l'abandonner au magistrat. Le bâtiment, dit *Frauenhaus*, servait en 1347 de demeure aux architectes de la cathédrale. On y plaça, à l'angle de la Schlossgasse, la belle statue de la Vierge qui était autrefois au grand portail de la cathédrale et qui a été remplacée par la statue du sculpteur Grass.



Portail du château de Rohan.

A la première maison à pignon on ajouta, en 1578, un second bâtiment genre Renaissance avec volutes, surmonté d'une statuette de guerrier romain, armé d'une lance. La petite poterne ronde, avec son retrait biaisant, est une des plus gracieuses qui se puissent voir. Elle donne sur une cour charmante d'un attrait pareil à celui de la cour de notre hôtel de Cluny. On y a placé une statue d'Erwin tenant en main et considérant la maquette de la cathédrale, d'autres statues originales, et divers débris de motifs de la cathédrale. Au rez-de-chaussée, se trouve une sorte de musée archéologique, formé par Gustave Klotz, et comprenant des restes d'architecture et de sculpture provenant des

ruines faites par la Révolution et par le bombardement badois en 1870, ainsi que les débris de l'ancienne horloge astronomique et le premier coq dont le mécanisme ingénieux amuse le visiteur. J'y ai remarqué des anges au tambourin, les ailes éployées, comme ceux qui ornent si pittoresquement la façade au-dessus du groupe de l'Ascension. Il y a là



Salon du château.

aussi un beau triptyque qui représente la Nativité, l'Adoration des Mages et le Crucifiement.

Si l'on veut se rendre compte des terribles épreuves de la cathédrale et de ses prêtres pendant la Révolution, il faut lire la curieuse et intéressante étude que lui a consacrée à cet égard M. Rodolphe Reuss. C'est sur la proposition d'un séminariste défroqué, Antoine Téterel, que le 5 décembre 1793 des brutes et des fous démolirent à coups de marteau deux cent trente-cinq statues et nombre d'ornements délicieux du vénérable monument. Téterel aurait voulu aussi qu'on abattit la flèche « comme insultant à l'égalité ». Une proposition baroque, et qui fut

adoptée, la sauva. On coiffa la flèche d'un immense bonnet phrygien en tôle peinte en rouge et l'on cacha les bras de la croix par des feuilles de chêne en métal. Ce singulier couvre-chef fut, après la Terreur, mis au nombre des curiosités de la ville à la Bibliothèque où il en disparut avec d'autres souvenirs, lors du bombardement.

L'escalier du Frauenhaus, accolé à l'aile ancienne que surmonte une



Façade du château sur l'Ill.

terrasse gothique, est en spirale avec une voûte très originale. La rampe de l'escalier se tord autour de l'axe comme un serpent. Au premier étage on montre une chambre merveilleusement boisée, au plafond à caissons ouvragés. Aux étages supérieurs sont les archives de l'Œuvre. A côté du Frauenhaus se trouve un vieux bâtiment, annexe de l'ancienne *hôtellerie du Cerf* si renommée au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle. Du côté sud de la place on voit une succursale de la Grande Poste, installée dans notre ancienne École militaire de santé.

En face, apparaît le Lycée, bâtiment sombre et laid accoté à la cathé-

drale et sur l'emplacement duquel était autrefois l'hôtel du doyen du grand chapitre de Strasbourg. Collège de la ville en 1685, Université catholique en 1702, Pensionnat noble en 1778, Collège national en 1790, Collège de la Philosophie en 1794, Ecole centrale en 1795, Lycée en 1804, Collège royal en 1815, Lycée en 1848, il est devenu *Lyceum* en 1871.



Porte d'un salon du château.

Le château, qui est sur le même plan que le Frauenhaus, séparé seulement par une ruelle, est l'ancien hôtel des évêques de Strasbourg. Ceux-ci, après avoir perdu leur pouvoir temporel sur la ville en 1262, avaient leur résidence tantôt à Dachstein, tantôt à Saverne. Ils installèrent à Strasbourg un château épiscopal, le Bischofshof, que démolit en 1728 le cardinal évêque Armand-Gaston de Rohan, successeur de Guil-

laume Egon de Furstenberg, pour faire construire à la place, par l'architecte Massol, le beau palais qui sert aujourd'hui de musée. Cet évêque eut pour successeurs Armand, prince de Rohan (1749 à 1756), Louis-Constantin, prince de Rohan (1756 à 1779) et Louis-René-Edouard, cardinal prince de Rohan, lequel fut le célèbre cardinal mêlé à la triste affaire



La Vierge aux Anges de Grien.

du Collier. Sa nièce, la princesse de Rohan-Rochefort épousa en 1802, chez lui à Ettenheim, le duc d'Enghien, ainsi que je l'ai raconté dans mon ouvrage sur la vie de cet infortuné prince.

On retrouve l'ancien Bischofshof dans le plan en relief de la ville exécuté en 1725 par les officiers du génie, et qui a été rendu au musée de Strasbourg par l'empereur Guillaume II.

Le château est d'une élégance sans pareille. Sa majestueuse entrée sur la place de la cathédrale donne accès à la cour d'honneur où l'on a placé

des sarcophages du XII^e au XIII^e siècle, découverts sur l'emplacement de l'ancienne gare. La façade qui s'étend sur l'Ill, est d'une somptuosité rare et conserve à la ville le spécimen d'un des plus beaux édifices français du XVIII^e siècle. Ce palais a abrité sous ses lambris plus d'un prince. Louis XV y vint en l'an 1744; Marie-Antoinette lors de son entrée en



Autel de saint Sébastien, provenant de l'église de Neuweiler.

France en 1770; Napoléon y demeura avec Joséphine du 27 septembre au 1^er octobre 1805 et du 22 au 23 janvier 1806. Marie-Louise y passa en 1810 pour venir épouser Napoléon. Charles X, Louis-Philippe s'y succédèrent. On y remarque de ravissantes portes ornées des motifs les plus charmants et, entre autres salles somptueuses, la salle dite du Dais avec ses lambris merveilleux, son plafond ouvragé et ses panneaux aux peintures délicates. Rien de plus français, de plus élégant, de plus coquet. Cela ressemble plutôt à un salon princier réservé à des fêtes

mondaines ou à un boudoir délicieux qu'à une salle destinée à des



Sainte Madeleine et sainte Catherine, par Conrad Witz.

réceptions épiscopales. Le château fut affecté en 1871 au service de l'Université; depuis la construction d'un palais spécial pour cet établissement,

il est devenu un séjour purement artistique. Le musée des Beaux-Arts, dont Ad. Seyboth était le savant directeur, le cabinet des Estampes qu'administrait si bien M. Binder, la collection des antiquités de la Société de conservation des Monuments historiques à laquelle préside M. le chanoine Keller, y sont heureusement installés.



Le Christ, par Memling.

C'est au lendemain de la guerre que sur l'appel du maire M. Lauth, et de MM. Blanck, Conrath, J. Flach, Goguel, Grass, Lichtenberger, Petiti, Schaaf, Seyboth, Hovard et Weyer, se fit la reconstitution du Musée. Il prit possession du château en 1883 et s'y développa peu à peu. En 1898, il possédait 70 objets d'art, aujourd'hui il en a plus de 500, grâce à d'habiles achats ou à de généreux dons.

Le cabinet des Estampes, richement pourvu, est placé depuis 1890 sur le même étage que le Musée de peinture. Il est organisé de la façon la plus méthodique et la plus simple pour donner immédiatement satisfaction aux amateurs. Ce cabinet, comme les musées, mérite d'être visité et étudié.

J'ai plus spécialement fixé mon attention sur le musée des tableaux, qui m'a paru disposé lui aussi, avec un goût parfait. Il comprend cinq cents toiles, en général d'un choix remarquable. Dans les écoles anciennes je citerai l'*Empereur Maximilien*, de B. Strigel; *Marie et l'enfant Jésus endormi*, de Grien; le portrait d'un architecte par Albrecht Altdorfer; la

*Madone à la cuiller*, de David de Bruges; une belle tête d'étude par Rembrandt; la *Promenade*, de Pieter de Hooch; le *Moulin*, de Ruysdaël; les *Dunes*, de Van der Meer de Harlem; l'*Ange*, de Filippino Lippi; la *Madone*, de Piero di Cosimo; le triptyque de Cima da Conegliano; la *Judith*, du Corrège; la *Madone*, de Domenico Theotocopuli; *Saint-Pierre et Saint-Paul*, de Ribera; la *Sainte-Christine*, de Zurbaran; la *Servante*, de Watteau; des paysages de Claude Lorrain et de Poussin, de Corot, de Français. Dans notre école alsacienne moderne, j'ai admiré des toiles d'Emmanuel Benner, Gustave Brion, Hornecker,



Les Orfèvres d'Amsterdam, par T. de Keyser.

Jundt, Pabst, Schuler, Thurner. Nos peintres alsaciens continuent, comme on le voit, à se distinguer entre les premiers dans nos Salons. Je n'ai pour cela qu'à rappeler les noms de Henner, de Benner, de Wencker, d'Umbricht, de Zuber, de Zwiller, de Petit-Gérard qui continuent glorieusement les belles traditions des Guérin, des Lix, des Ehrmann et de tant d'autres.

Le musée est divisé en quinze salles. La première comprend les maîtres modernes, la seconde les maîtres du XVII^e^ siècle. Viennent ensuite, dans l'ordre successif des autres salles : les sculptures de la Renaissance italienne, les maîtres allemands des XV^e^ et XVI^e^ siècles, les maîtres italiens des XV^e^ et XVI^e^ siècles, les maîtres modernes et les

alsatiques, les maîtres de l'ancienne école allemande et ceux de l'ancienne école hollandaise, les maîtres italiens des XVᵉ et XVIᵉ siècles, les maîtres français et italiens des XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles.

Dans les sculptures anciennes ornées de peintures on remarque, entre autres, l'autel de saint Sébastien. Le motif central représente le saint lié à un arbre et exposé aux flèches des bourreaux. A ses côtés sur les quatre



Le Joueur de luth, par G. Cariani.

panneaux formant volets sont saint Etienne, saint Laurent, saint Sixt, saint Roch. Sur le piédestal se trouve figurée la scène de la Crucifixion de Jésus-Christ. Cette belle composition, qui date de l'an 1520, provient d'une chapelle de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Neuweiler.

Au nombre des plus beaux tableaux du musée de Strasbourg, il convient de placer la *Sainte-Madeleine* et la *Sainte-Catherine* (p. 88) de Conrad Witz, peintre allemand du XVᵉ siècle. Les deux saintes sont assises sous les arceaux d'un cloître près d'un autel. Sainte Catherine, revêtue d'un long manteau aux plis superbes, lit un livre sacré, tandis

que sainte Madeleine lui offre un vase précieux contenant le saint chrême. Ce tableau est d'une suavité et d'une grâce particulières.

Le *Christ* de Hans Memling est une des œuvres les plus remarquables du musée. Jésus est représenté avec une chape très ornementée, portant la couronne et la croix sur le globe du monde; quatre anges à ses côtés jouent avec ravissement du théorbe, de la viole et du luth. Le maître flamand a donné à la figure du Christ qui bénit, une douceur exquise.



L'étang de Ville-d'Avray, par Corot.

Les anges ont une expression de naïveté et une douceur sans pareille.

Les six orfèvres de Thomas de Keyser (1596-1667) forment une série de portraits qui attirent et retiennent les amateurs. Trois orfèvres assis tiennent en main des objets d'art finement ouvragés; trois autres debout s'appuient aimablement sur leurs confrères. Tous regardent devant eux avec gaîté et avec esprit. Ces diverses têtes sont modelées d'une façon remarquable et donnent l'idée de portraits à la Rembrandt. Leurs costumes noirs, leurs larges fraises, leurs poses même rappellent quelque peu le célèbre tableau des *Drapiers* au musée d'Amsterdam.

L'image du *Joueur de luth* par Giovanni Cariani (1514-1541) est d'un finesse d'exécution des plus charmantes. Ce jeune musicien de Ber-

game, à la cape de velours noir et aux longs cheveux blonds, l'air méditatif et la main doucement appuyée sur les cordes du luth, est parfait. Un paysage exquis avec maisons et montagnes se profile gracieusement derrière lui. Enfin, ce n'est pas sans un réel plaisir que l'on revoit un des plus agréables paysages de Corot, l'*Étang de Ville-d'Avray*, avec le batelier et les arbres au feuillage léger qui se mirent dans l'eau paisible.

A côté des tableaux se trouvent des bas-reliefs émouvants de Bartholdi, tels que l'arrivée des Zurichois à Strasbourg en 1576, et celle des Suisses au secours des Strasbourgeois en 1870, que la ville garde comme de religieux souvenirs; enfin quelques statuettes d'André Friedrich, de Philippe Grass et d'Alfred Marzolff qu'on ne saurait négliger.

Nul n'oubliera que c'est aux soins habiles et au dévouement de MM. Ad. Seyboth et Binder, morts il n'y a pas longtemps, que le musée des Beaux-Arts doit tout son éclat. Les Strasbourgeois garderont le meilleur souvenir de ces deux hommes de cœur et de talent



Sibylle.
(Statue de l'ancien Jubé de la Cathédrale.)

# CHAPITRE VII

## LA MAISON KAMMERZELL ET LA PLACE BROGLIE

Au nord de la Cathédrale et au coin de la place du Dôme une antique maison en bois sculpté, la maison Kammerzell, restaurée récemment, attire les regards du touriste. Cet édifice avec ses trois étages en relief, ses soixante-quinze fenêtres à carreaux de plomb, encadrées dans de curieuses sculptures, ses toits à larges auvents et aux pittoresques mansardes, est certainement l'un des plus beaux et des plus curieux de la ville. Cette maison date de 1467. Elle a été habitée, entre autres, par le marchand Braun, qui la fit orner de sculptures artistiques. Ce fut le négociant Kammerzell, qui, en 1806, lui laissa le nom qu'elle garde encore. En 1879, elle fut mise en vente et elle revint, par la voie des enchères, à l'Œuvre Notre-Dame.

Dans les bois sculptés qui couvrent sa façade, on remarque les trois vertus théologales, les douze signes du Zodiaque et des figures variées de musiciens.

De la place de la cathédrale, par la rue du Dôme, on arrive à l'une des places les plus belles de la ville, la place Broglie. C'était là que se tenait autrefois le marché aux chevaux : *Vetus forum equorum* ou *der alt Rossemerket*. Cette place a été le témoin de plus d'un événement historique : un tournoi en 1363 pour fêter l'arrivée de Pierre de Lusignan, roi de Chypre; un tournoi en 1390 pour la chevalerie du pays rhénan; un tournoi en 1418 pour honorer la présence de l'empereur Sigismond; un autre en 1507 pour célébrer la consécration de l'évêque Guillaume de Honstein.

Le tournoi de 1390 qui eut lieu sur le Rossemerket, aujourd'hui place Broglie, fut l'un des plus beaux qu'ait jamais vus la ville de Strasbourg. Près de trois cents seigneurs ou chevaliers y prirent part. Les d'Andlau, les Bœrstett, les Haffner de Wasselonne, les Landsperg, les Zorn de

Bulach dont les noms sont célèbres en Alsace, figuraient parmi eux. Sur le Rossemerket s'élevaient de hautes estrades ornées de bannières et d'écussons. L'arène était délimitée par de fortes barrières; quatre jours avant



La Maison Kammerzell.

le tournoi, des hérauts parcoururent la ville, invitant les combattants à se faire inscrire par les maréchaux et à faire vérifier leurs titres de noblesse et leurs armes. Avant le tournoi, chaque chevalier devait déposer son écusson sur la grande estrade pour éviter toute fraude et permettre de le reconnaître, au cas où les juges auraient à examiner quelque grief

soulevé contre lui. Les jours qui précédèrent et suivirent le grand tournoi de 1390 furent consacrés à des fêtes nombreuses qui attirèrent des milliers d'étrangers. Le Sénat de Strasbourg avait pris toutes mesures pour faciliter le logement et l'approvisionnement de ces nombreux visiteurs. Aux tournois qui causaient trop souvent des rencontres sanglantes et mortelles succédèrent les carrousels, joûtes gracieuses et pacifiques où l'adresse l'emportait sur la force, comme celui de 1624 donné en l'honneur de la reine Christine de Suède. Le carrousel de 1652 exécuté sur la même place devant le chancelier Oxenstiern et le général Torstenson, représentants du roi de Suède, Gustave-Adolphe, fit valoir plus que tout autre la dextérité et la valeur de la chevalerie alsacienne.

Des fêtes furent célébrées dans le même lieu en 1671 pour Charlotte-Elisabeth de Bavière, fiancée du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Cette place fut plantée de tilleuls en 1700 et prit le nom du maréchal de Broglie, commandant militaire de la province d'Alsace. C'est un grand rectangle qui, à son extrémité voisine de l'Ill, englobe le théâtre de la ville et sur la face de droite, à côté de beaux cafés, la Mairie, ancien palais des landgraves de Hesse, et l'hôtel du commandement général, ancien palais des ducs de Deux-Ponts. Un médaillon placé sur les grilles de clôture, rappelle que le roi Louis I^er^ de Bavière naquit dans ce dernier palais. Je me souviens avoir vu à gauche du théâtre, la Fonderie de canons et deux belles rangées de pièces couchées à terre, devant le Broglie. Enfants, nous nous amusions à courir sur ce cuivre poli comme de l'or, malgré les objurgations et les menaces d'un artilleur préposé à leur garde. Le 16 avril 1848, on planta un arbre de la Liberté sur cette promenade, et le 23 octobre de la même année, on y célébra le deuxième centenaire de la réunion de l'Alsace à la France.

En face du Théâtre a été placée une fontaine bien laide qu'on appelle le *Reinhardtsbrunnen*. Il y a quelques années, M. Sigismond Reinhardt léguait à la ville une somme de 150.000 marks pour élever là une fontaine dont il avait confié l'exécution à M. Adolphe Hildebrand, un des sculpteurs les plus célèbres de l'Allemagne. L'artiste avait à personnifier le Rhin. Il le représenta sous la forme d'un affreux sauvage qui, de la main gauche, tient un harpon et de la droite un saumon. Ce sauvage s'appuie sur la tige du harpon de telle manière qu'il fait saillir une croupe énorme dont le public, qui sort du théâtre, contemple avec effroi ou avec ironie les singulières protubérances. L'inauguration de ce bizarre monument en 1902 souleva des fous rires dont l'écho retentit encore.

Les groupes d'enfants qui ornent la fontaine, sont cependant d'un art



Le Vater Rhein dans le Reinhardtsbrunnen.

meilleur, mais ne rachètent pas la laideur du Rhin. On a dit que c'était une copie d'un bronze antique... Qui l'eût cru ?

Le théâtre, dont la colonnade rappelle celle de notre Odéon, a été inauguré en 1821. Il avait été construit en 1804 sur l'emplacement de bâti-

ments jadis occupés par des charpentiers et des armuriers. Ce qui lui a toujours permis d'avoir une situation à part, c'est-à-dire de bons acteurs, de beaux décors et un excellent orchestre, c'est non seulement l'intelligence de directeurs tels que Halanzier et Emile Marck, c'est surtout la généreuse dotation de l'ancien magistrat Apffell qui lui a laissé un revenu de plus de cinquante mille francs. Il est question, paraît-il, d'en transformer les abords par je ne sais quelles constructions. Les amis de Strasbourg souhai-



L'ancienne Préfecture.

tent tout simplement qu'on ne cherche pas à l'enlaidir. Le grotesque *Reinhardtsbrunnen* suffit.

A l'angle du théâtre et sur les bords de l'Ill, le statthalter réside dans l'ancienne préfecture, construite de 1730 à 1734 par le prêteur royal de Klinglin, dont l'administration fut un scandale. En 1752, François-Joseph de Klinglin fut enfermé à la citadelle où il mourut.

Au coin de la résidence apparaît l'élégante statue du marquis de Lezay-Marnésia, préfet du Bas-Rhin : de 1810 à 1814, et que j'ai vu inaugurer en 1855. Lezay-Marnésia, tout l'opposé de Klinglin, méritait bien une statue, si l'on en juge par les témoignages de ses contemporains. « La douceur de son caractère et de ses mesures, sa probité austère, sa bienfaisance éclairée, son activité infatigable pour le bien de toutes les classes d'habitants et sa philanthropie l'avaient fait chérir des ses administrés.

Le plus bel éloge qu'un homme puisse espérer, il l'avait mérité et il l'a obtenu : ce sont les regrets et les larmes que sa mort a fait verser dans toutes les campagnes. » M. Arthur Chuquet, qui cite cet extrait des *Journaux Heitz* (manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Strasbourg), dans son important ouvrage l'*Alsace en 1814*, nous apprend



L'entrée de l'ancienne Préfecture.

que Lezay-Marnésia avait été contemporain du poète Bürger de Gœttingue. Royaliste puis Girondin, il s'était fait connaître par des écrits politiques où il attaquait le régime de la Terreur, puis le Directoire. Sa sœur, ayant épousé un cousin d'Alexandre de Beauharnais, contribua à le faire nommer, sous le Consulat, ministre résident à Salzbourg. En 1806, il devint préfet de Rhin-et-Moselle et il s'y distingua comme administrateur de premier ordre. Il se montra tel aussi dans le Bas-Rhin, lorsqu'il en prit la direction en 1810. C'est lui qui eut l'honneur de recevoir Marie-Louise et il le fit d'une façon triomphale. Grâce à lui, le département du

Bas-Rhin fut transformé comme l'avait été celui de Rhin-et-Moselle.

Les voies de communication, la culture forestière, la culture du tabac et de la betterave, l'hygiène publique, le sort des pauvres et des malades furent entre autres l'objet de ses sollicitudes. Il favorisa l'entrée des Sœurs de la Charité dans les hôpitaux, disant avec l'approbation de ses concitoyens : « C'est tirer nos malades des mains des barbares que les tirer des mains des infirmiers pour les remettre dans les mains de ces Sœurs qui n'attendent que du Ciel le paiement de leurs soins. » Pendant le siège de 1814, il seconda habilement et courageusement la défense dirigée par le général Broussier et le colonel Humbert. Rallié aux Bourbons après la chute de l'Empire, il accompagnait le duc de Berry en Alsace, lorsque, le 6 octobre 1814, sa voiture versa dans un fossé près du moulin de Haguenau ; s'étant embarrassé dans son épée qui malencontreusement se brisa et lui fit une cruelle blessure, il mourut quatre jours après.

Sur l'emplacement de la préfecture, il y avait autrefois des maisons appartenant à des seigneurs, à des membres du haut clergé et à la confrérie des Mendiants de Saint-André. Le superbe hôtel, élevé là par Klinglin, fut témoin de fêtes magnifiques, entre autres celles de 1744 données à Louis XV qui se plut à louer l'empressement et le loyalisme des Alsaciens, qu'il mettait parmi les meilleurs de ses sujets. En 1790, cet hôtel, dit de l'Intendance, devint l'hôtel de la Commission, puis du Directoire, et en 1800 de la Préfecture. Les préfets qui s'y succédèrent depuis cette époque, furent Laumond, le général Shée, le marquis de Lezay-Marnésia, le comte de Kergariou, Jean de Bry, le comte de Bouthillier, le vicomte Decazes, le baron Malouet, le marquis de Vaulchier, Ermangart, de Champlouis, Choppin d'Arnouville, Louis Sers, Lichtenberger, Eissen, Renauldon, de Chanal, César West, Migneret, le baron Pron, dernier préfet de l'Empire, et Edmond Valentin, dernier préfet de la République. Celui-ci mérite une mention toute spéciale en raison de son admirable courage. Strasbourgeois de naissance, ancien officier et ancien représentant du Bas-Rhin à l'Assemblée législative, il fut choisi par le gouvernement de la Défense Nationale, le 5 septembre 1870, pour aller remplacer le préfet de l'Empire. Valentin partit le jour même de Paris, passa les lignes ennemies à Barr le 8, fut arrêté et échappa aux Allemands, revint à Kehl et put se soustraire encore à une nouvelle arrestation. Il revint à Schiltigheim, traversa le camp ennemi, s'approcha des remparts et sous les coups de feu des sentinelles, pénétra au péril de sa vie dans la place. Il fut emmené au jardin Lips, puis conduit au général

Uhrich auquel il dit : « Je suis le préfet du Bas-Rhin », en lui présentant son titre officiel qu'il avait caché dans une manche de son vêtement. Il annonça au général la chute de l'Empire, la proclamation de la République, l'installation du nouveau gouvernement qui l'avait chargé de porter les remerciements de la France à la patriotique Alsace et de lui dire qu'un de ses fils était venu s'associer à ses périls et à son sort jusqu'à la dernière extrémité.

L'hôtel de la Préfecture, qui avait terriblement souffert du bombardement, fut reconstruit en 1870 et sert, comme je l'ai dit plus haut, de résidence au statthalter.



**La Bannière de Strasbourg.**



Le Kaiserplatz. avec vue sur le palais du Statthalter et le Théâtre.

# CHAPITRE VIII

## LES NOUVEAUX ÉDIFICES ET LES QUAIS

Après l'ancienne préfecture située sur les bords de l'Ill, je veux maintenant examiner les quais si pittoresques de Strasbourg. Mais puisque le hasard de ma promenade m'a amené en cet endroit, je franchis le pont du Théâtre et je jette un coup d'œil sur ce qui s'appelle la nouvelle ville. Une partie des remparts et l'ancien parc du Contades a été utilisée pour construire le Palais de l'Empereur et les édifices environnants. Le Contades est demeuré dans ma mémoire comme un jardin charmant avec de grands marronniers, de belles pelouses où venaient de temps à autre s'installer des fêtes foraines et de superbes Guignols, de jolies guinguettes et entre autres le restaurant qu'on appelait *le Jardin Lips* où diverses attractions, comme des feux d'artifices et de nombreux divertissements, appelaient les Strasbourgeois. Ce qui reste de cette belle pro-

menade ombreuse et gaie n'est que peu de chose, à côté de ce que l'on admirait autrefois.

Pour le Palais impérial qu'on a placé dans ces parages, il est évident que l'on a voulu faire grand. A-t-on fait aussi beau que grand? Je ne le crois pas. Cette construction en pierre jaunâtre et recouverte de lourdes tuiles rouges, a l'aspect de quelque grosse préfecture de province. Le



Le Palais Impérial.

palais a coûté 2.600.000 marks et a été élevé, d'après les volontés et le goût de l'Empereur Guillaume Ier, par l'architecte Eggert. La coupole et le portail très massifs sont d'une vulgarité déplorable et ce ne sont pas les deux hérauts, accotés au paratonnerre, qui en relèvent le médiocre aspect.

A droite de cet édifice, s'en trouve un autre qu'on appelle le Palais du Ministère et qui ne mérite pas la moindre description. Je me borne à mentionner, en face du Palais impérial, la Bibliothèque de l'Université et le palais du Landesausschuss, monuments d'une banalité toute administrative. La Bibliothèque, comme installation et organisation, est fort bien aménagée. Elle contient plus de 800.000 volumes et la salle de lecture

offre aux travailleurs toutes les commodités désirables. A quelques pas de là, on voit l'Ecole supérieure municipale des Filles, qu'on a voulu rendre plus originale en imitant le style des anciennes maisons de la ville ; puis la nouvelle Poste centrale, un grand diable de monument, genre gothique modernisé, qui n'en finit plus et est flanqué de six statues, lesquelles ne dénotent pas un art supérieur.



La Bibliothèque.

On voit bien que les nouveaux architectes ont la passion du colossal et du vieux-neuf. Ils veulent étonner par une faste gigantesque. Ils étonnent en effet, mais ils n'enchantent guère. Je donnerais tout ce décor écrasant pour le simple décor d'une jolie ruelle. Toutes ces masses imposantes, toutes les lignes tirées au cordeau, dont Gœthe lui-même se moquait, je suis loin de les préférer à ces toitures irrégulières, aux tuiles noircies par le temps, à ces oriels gracieux qui rompent si joliment la monotonie banale des alignements, à ces lucarnes originales qui s'étagent les unes au-dessus des autres, à ces cheminées capricieuses où viennent nicher les cigognes familières, qui savent que là est pour elles un abri certain. Bonnes et chères cigognes à qui plus d'un bourgeois prévoyant a disposé lui-même d'avance la charpente de leur nid, car il croit avec

les vieilles légendes qu'elles porteront bonheur à son toit, et il fait répéter à ses petits enfants l'antique chanson :

Storik ! Storik langbein,
Dra mi uf'm Rucke heim !
Woh ? Woh ?
Ins Elsass nin !



Le palais de la Délégation d'Alsace-Lorraine. (Landesausschus.)

« Cigogne, cigogne à longues jambes, porte-moi sur ton dos à la maison ! — Où çà ? Où çà ? — En Alsace ! » Non, jamais, les pauvres cigognes n'oseraient aller se percher sur ces monuments nouveaux et si intimidants. Il leur faut les vieilles bâtisses à galeries de bois et à encorbellements, à l'aspect antique et vénérable qui les appellent et les retiennent, parce que les cigognes qui les ont précédées ont toujours trouvé là un accueil hospitalier et sûr.

A droite du Palais impérial a été bâtie la nouvelle église catholique du Sacré-Cœur, dans le style rhénan. Cette église en pierre rouge, ornée de deux tours et d'une lourde coupole, est d'un aspect attristant. Quant au Palais de Justice voisin, bâti par l'architecte Nekelmann, sur l'emplacement de l'ancienne caserne de la Finckmatt, où le prince Louis-Napo-

léon avait fait sa première manifestation de prétendant, le 30 octobre 1836, c'est une construction d'un faux style Renaissance avec une froide colonnade. Non loin de là, on aperçoit la nouvelle Synagogue surmontée d'un dôme octogone et avec une rosace qui du dehors lui donnent assez l'aspect d'une église catholique. Il paraît que l'architecte, M. L. Lévy,



La Synagogue.

s'est inspiré pour cet édifice de la synagogue de Worms qui date du XII<sup>e</sup> siècle. En revenant vers la Poste centrale, on trouve à l'endroit où l'Ill se partage en deux branches, sur l'île Sainte-Hélène, l'église protestante de la garnison qui a la prétention de rappeler l'église Sainte-Elisabeth de Marbourg, mais dont les deux clochers ont au moins l'avantage d'être plus légers et plus gracieux que ceux de l'église voisine du Sacré-Cœur. Près de là, dans la Schwarzwaldstrasse, on voit la nouvelle église catholique de la garnison qui a été composée d'après le style gothique et se présente aux regards sous un assez bon aspect. Les jardins de l'Uni-

versité qui en sont voisins nous ramènent à l'Université elle-même, pour laquelle le nouveau régime a fait les plus grands sacrifices.

Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, Strasbourg avait, ainsi que je l'ai dit, son Université fondée par le stettmeister Sturm de Sturmeck et installée dans l'ancien couvent des dominicains. Schœpflin, Koch, Schweighäuser s'y distinguèrent comme professeurs. Gœthe y étudia de 1770 à 1771, en même temps que Lenz, Herder, Jung-Stilling. La nouvelle Université fut inaugurée le 1<sup>er</sup> mai 1872 par son curateur, le baron de Roggenbach.

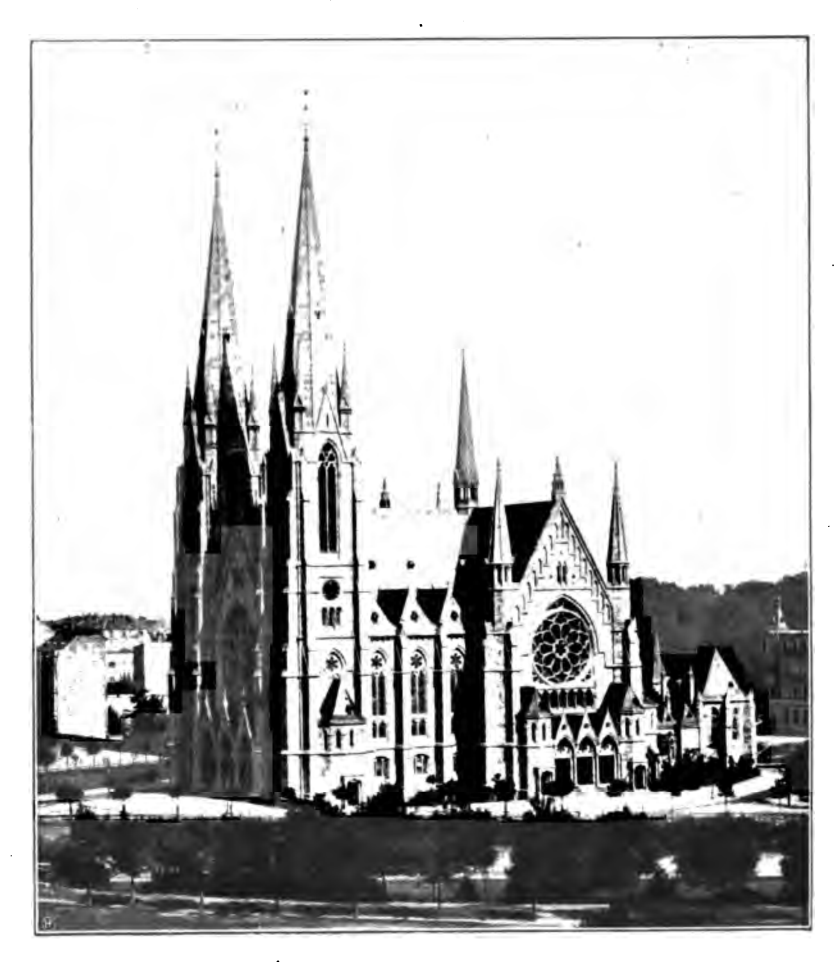


L'Université.

Le bâtiment principal, qui se trouve entre la rue Gœthe et la rue de l'Université, a été construit par le professeur Warth, dans le style de la première Renaissance. La façade principale, qui est en ligne droite avec la façade du Kaiser Palast, par la Kaisers Wilhelm Strasse, a cent vingt-cinq mètres de longueur. Des grandes fenêtres cintrées, avec demi-colonnes ioniques, ornent l'étage supérieur. Cinq portails s'ouvrent sur le rez-de-chaussée. Au centre et au sommet du grand attique se dresse la statue du Pallas-Athéné qui tient d'une main un flambeau et de l'autre une couronne. Auprès d'elle, des savants instruisent la Jeunesse couchée à leurs pieds. Au-dessous des groupes on lit ces mots : *Litteris et Patriæ.* Entre les colonnes corinthiennes, des bustes de bronze personnifient l'idéal des cinq facultés, saint Paul est au milieu ; à sa gauche Solon et Aristote ; à sa droite Hippocrate et Archimède. A l'étage supé-

rieur, la statue d'Argentina représente l'ancienne Université, et celle de Germania la nouvelle.

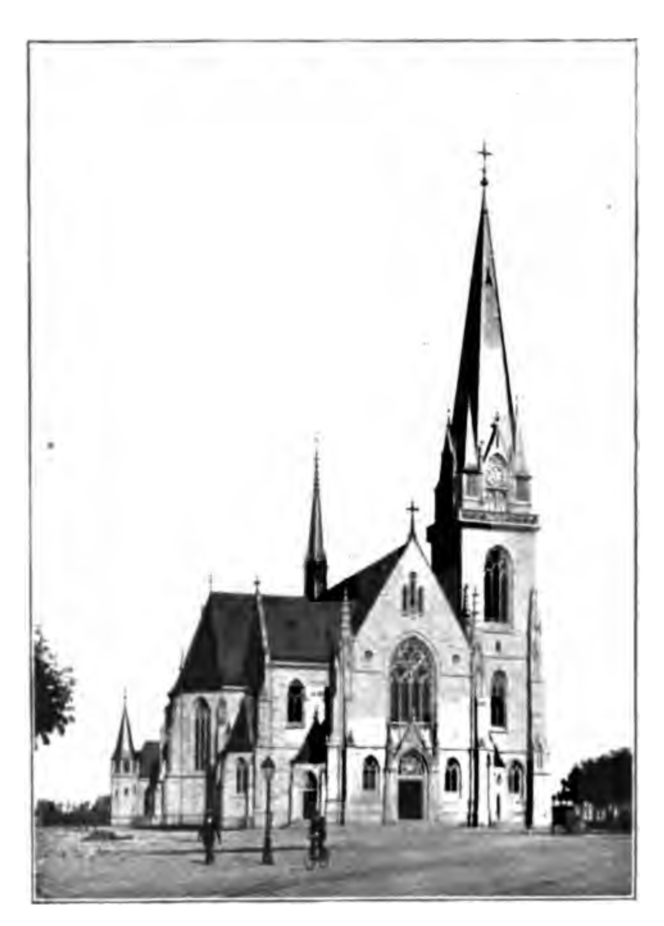
De tous les bâtiments qui ont été construits après la guerre de 1870, c'est évidemment celui de l'Université qui a été le mieux étudié et le



L'Église évangélique de la garnison.

mieux aménagé. Sa grande cour au plafond vitré, la salle des fêtes, les larges escaliers, le cabinet de lecture et la collection archéologique sont remarquables. De nombreuses salles sont consacrées au cours d'égyptologie, d'archéologie, de géographie, d'histoire de l'art, de philosophie, de philologie et de théologie. Et pour enseigner cela, on a réuni une centaine de maîtres, professeurs ordinaires et extraordinaires, *privat-docents* et *lectors*. Derrière le bâtiment principal sont installés les

laboratoires de chimie et de physique, le laboratoire botanique avec le jardin botanique et l'Observatoire. L'Institut de géologie et de minéralogie, celui de zoologie complètent cette grande Université à laquelle se rattache l'enseignement médical, dont les bâtiments sont voisins de l'Hôpital civil.



L'Église catholique de la garnison.

Autour de l'Université s'étendent les nouveaux quartiers, le Nikolaus Ring, le Cœlner Ring, l'Antwerpener Ring, la Mannheimer Strasse, la Schweighäuser Strasse ; autour du Palais Impérial la Vogesen Strasse, l'Oberlin Strasse, le Stein Ring, le Schiltigheimer Ring — pour ne citer que les principaux — qui commencent à se couvrir de maisons et de villas, lesquels n'ont rien de l'originalité et du pittoresque de l'ancien Strasbourg. Les casernes et les établissements militaires de la ville ont

naturellement triplé. Comme le disait J.-J. Weiss : « Les Allemands n'ont pas perdu leur temps. Ils ont institué les monuments de leur



Maisons neuves de la rue des Grandes-Arcades.

conquête. Ils ont enserré la ville d'une ceinture de forts détachés. Ils ont reculé l'enceinte fortifiée de manière à tripler les espaces dont elle couvre l'accès. Ce qui reste à bâtir d'un futur Strasbourg est double au moins de l'ancien. »

Revenons maintenant à la vieille ville et voyons avec plus d'intérêt ce qui reste de ses curiosités et de ses souvenirs. J'ai dit que la première Université de 1621 s'était installée dans l'ancien couvent des Dominicains, devenu ensuite une église protestante sous le nom de Temple-Neuf. Plus tard, le chœur fut affecté au service de la bibliothèque de la ville. J'ai dit aussi que cette belle et riche bibliothèque devint la proie des flammes, le 24 août 1870. Parmi les trésors perdus, tels que les antiquités de Schœpflin, le musée alsatique, les vitraux de la Chartreuse de Molsheim, le sabre de Kléber, figuraient les bustes du vieux comte de Lichtenberg et de sa favorite la belle Barbe d'Ottenheim, œuvre exquise du sculpteur Claus Gerhart de Liège naturalisé bourgeois de Strasbourg, qui, après avoir appartenu à l'ancienne Chancellerie, étaient revenus à la Bibliothèque de la Ville. On en a heureusement conservé de bons moulages en plâtre. Disparue, elle aussi, la bannière du XV^e^ siècle ! De cette bannière, qui sortait le 15 août de chaque année dans une procession superbe en mémoire du



Le comte Jacques de Lichtenberg, par Claus Gerhart.



Barbe d'Ottenheim. par Claus Gerhart.

vœu de Louis XIII, je veux dire un mot. Elle portait sur sa face principale l'image de la Vierge étendant les bras, pendant que l'Enfant Jésus, assis sur ses genoux, levait une main pour bénir et tenait de l'autre une fleur de lys (p. 101). A droite et à gauche apparaissaient les armes de la ville. Strasbourg avait pris la Vierge pour protectrice et s'honorait d'en pratiquer le culte. Dès le temps de Louis le Débonnaire, Strasbourg avait fait graver sur son sceau l'image de la Mère de Dieu avec cette devise : *Virgo roga prolem quo cives servet et urbem.* La bannière ancienne était en taffetas blanc à deux faces entouré d'ornements de pourpre et de

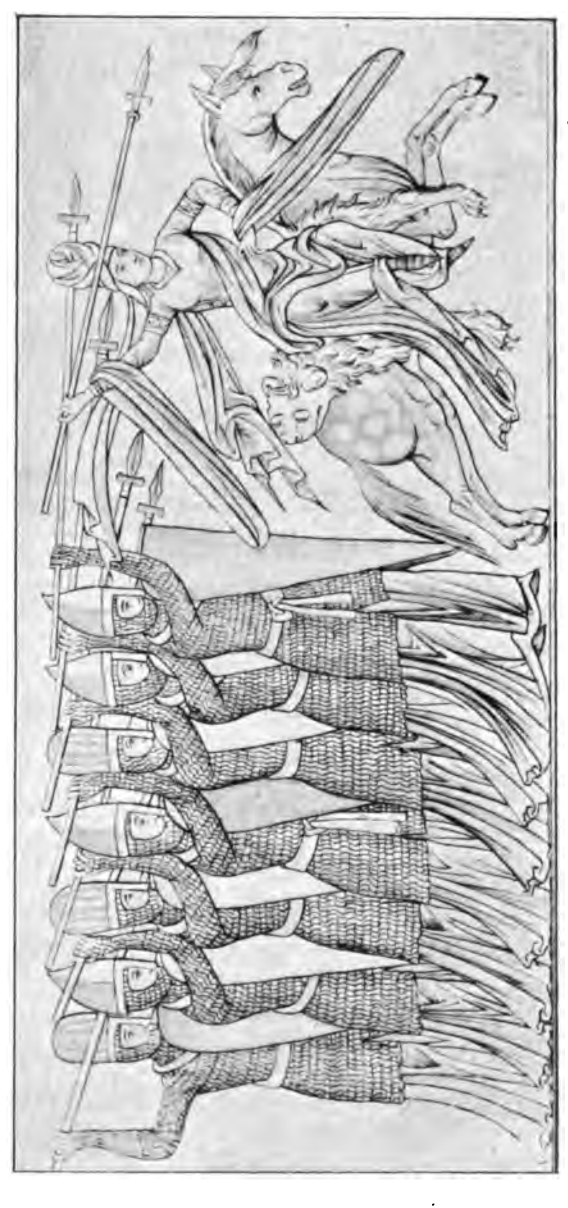


Le Christ et les anges (Extrait du *Hortus deliciarum*).

pierres précieuses. Elle avait $4^{m}$,50 de haut sur $3^{m}$,90 de large. On la sortait sur un char. Elle allait au couronnement des Empereurs et à la guerre. Elle fut déchirée dans l'émeute du 21 juillet 1789 et remplacée par une bannière moins grande qui fut brûlée au bombardement. M. Ad. Seyboth en a donné une parfaite reproduction dans le frontispice de son *Strasbourg historique et pittoresque.*

Le célèbre manuscrit d'Herrade de Landsberg et connu dans le monde entier sous le nom de *Hortus deliciarum*, résumé de l'histoire profane et sacrée depuis la Création et enrichi d'admirables miniatures a disparu, lui aussi, dans la même catastrophe. On a heureusement pu garder la reproduction de la plus grande partie et voici comment. D'après les indications précieuses, que je retrouve dans l'édition du *Hortus deliciarum* commencée par le chanoine Straub et achevée

par le chanoine Keller (1879-1899) sous les auspices de la Société de conservation des monuments historiques d'Alsace (Karl Trübner à Strasbourg), Herrade de Landsberg, abbesse du monastère de Hohenbourg et qui avait succédé en 1167 à l'abbesse Relinde, parente de Frédéric Barberousse, duc d'Alsace et de Souabe, écrivit et peignit, en 1180, le *Hortus deliciarum*, dont le texte original comprenait trois cent quarante-deux feuillets. Le manuscrit était encore à Hohenbourg en 1521. Il passa alors aux mains de l'évêque Erasme de Limbourg à Saverne et demeura chez lui jusqu'en 1609. Il passa ensuite à la Chartreuse de Molsheim où l'on en prit copie. En 1790, il vint à la bibliothèque du département. Le chanoine Rumpler le réclama en 1794 au nom de la famille de Landsberg. Il fut bientôt réintégré par les soins du directeur départemental à la bibliothèque, dont il devint le joyau. Sous Louis-Philippe, le comte de Bastard obtint la permission d'en faire faire la copie pour servir à son ouvrage, *Peinture et ornement des manuscrits*, à la condition d'en donner un exemplaire à la Bibliothèque nationale. La Société de conservation des monuments historiques de l'Alsace, émue de la perte de l'original, décréta la publication de ce qui pouvait en demeurer sous forme de copies, de calques, d'esquisses. Elle se servit des



L'Orgueil (*Hortus deliciarum*).

calques qui se trouvaient au Frauenhaus, des esquisses d'Engelhard, des copies de M. de Bastard et des calques du Cabinet royal des Estampes de Berlin. Elle arriva ainsi à reproduire 232 dessins sur les 306 que contenait l'original. C'est une œuvre incomplète, il est vrai, mais qui n'en est pas moins un monument élevé à la gloire d'Herrade de Landsberg, une des figures les plus remarquables du moyen âge religieux et une des gloires de l'Alsace. Le texte explicatif a été confié au savant chanoine Straub, puis après sa mort au chanoine Keller, dont la compétence



La chute des anges (*Hortus deliciarum*).

historique est renommée. Parmi les plus belles figures du *Hortus deliciarum* se trouve celle du Christ (planche I, fol. 4) et les Anges qui, frappant les Vices, rappellent les statues mêmes de la cathédrale. Que d'images ne conviendrait-il pas de reproduire, telles que la *Fuite en Egypte*, la *Création de l'Homme et de la Femme*, la *Création des Anges*, le *Spiraculum vitæ*, l'*Exil du Paradis*, *Jacob et Esaü*, l'*Echelle de Jacob*, *Moïse sur le Sinaï*, *David et Goliath*, *Les Prophètes*, etc...

Herrade de Landsberg avait été initiée à l'étude des lettres et des beaux-arts par Relinde qui l'avait précédée comme abbesse à Hohenbourg. Elle avait compris le *Hortus Deliciarum*, non comme un recueil de poésies, ainsi que Grandidier l'a affirmé à tort, mais comme une sorte d'Encyclopédie portant sur la plupart des connaissances

humaines au temps de Philippe-Auguste et contenant également des poèmes religieux. Le manuscrit était écrit sur vélin en minuscules allemandes et dans le latin du XII[e] siècle, ainsi que l'a constaté M. Alexandre Le Noble dans un savant mémoire couronné en 1819 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. A toutes les pages se présentaient des peintures originales qui s'appliquaient exactement au texte. Herrade de Landsberg avait fait avec soin des extraits de l'Ancien et du Nouveau



Église Saint-Pierre-le-Jeune.

Testament et des œuvres de saint Augustin, saint Isidore, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Irénée, Pierre Lombard, Bède, Clément Romain, Eusèbe de Césarée, etc., ce qui dénotait chez elle une érudition des plus étendues. Les dissertations sur la cosmologie, la chronologie, l'astronomie, la géographie, la mythologie, l'agronomie, étaient empruntées à l'ouvrage intitulé *Aurea Gemma.* On lisait sur le verso du premier feuillet une sorte de cantique formant un aimable salut d'Herrade à ses compagnes du monastère de Hohenbourg et dont voici le titre exact :

« *Rythmus Herradis abbatissæ per quam Hohenburgenses virgun-*

*culas amabiliter salutat et veri Sponsi fidem dilectionemque salubriter invitat.* »

Après le cantique d'invocation, Herrade avait placé une préface en prose latine pour expliquer le but de son livre. Elle disait à ses compagnes que cet ouvrage, qui s'appelait le *Jardin des Délices*, avait été composé avec le suc des diverses fleurs de l'Ecriture Sainte et de la philosophie, qu'elle avait recueilli et transformé en un miel délicieux, comme une abeille vigilante sous l'inspiration de Dieu, pour l'honneur du Christ et de son Église, et pour leur en inspirer l'amour. Aussi, les engageait-elle à se servir de ce miel comme d'un aliment pour leur âme, afin qu'étant pénétrées des délices spirituelles, elles vécussent sur la terre en toute sécurité et parvinssent à jouir de l'éternelle félicité, en l'entraînant avec elles à travers les périls de la vie vers l'amour du Christ et détachée des affections terrestres.

Suivaient alors de pieux extraits sur Dieu créateur, les Anges, la création du monde, la sainte Trinité et l'Immortalité. Après les notions principales sur l'existence et la nature de la divinité, venaient des dissertations sur les champs et les jardins, sur leur culture, sur les terres et les mers, la géographie et la physique du globe, les astres, les étoiles filantes, le zodiaque et les vents. Herrade s'occupait ensuite de l'Histoire sacrée et prodiguait les allégories et les paraboles, où se trouvaient assez bizarrement mêlés le sacré et le profane. Une curieuse figure est celle du *Ludus monstrorum*. « Deux hommes séparés par une table tiennent de chaque côté les extrémités de deux cordes sur lesquelles sont suspendues deux petites poupées, costumées en chevaliers et armées de pied en cap, qui se battent entre elles par suite de mouvements que les deux joueurs donnent aux cordes en les lâchant et en les tirant à eux. — Nous ne saurions mieux comparer, dit justement M. Le Noble, ce jeu qu'à ces planches sur lesquelles nos petits Savoyards font rencontrer deux poupées en agitant du genou la corde qui les traverse. Nous nous souvenons, en effet, il y a quelque trente ans, d'avoir vu sur nos places publiques ce jeu qui amusait beaucoup les enfants. » « Le jeu des Monstres » était expliqué par cette inscription :

*In ludo monstrorum designatur vanitas vanitatum.*

A ce jeu succédait l'allégorie d'Ulysse et des trois sirènes, une longue étude sur l'Eglise, ou plutôt un recueil de préceptes sur les divers états de la société et les devoirs des individus, un petit poème

contre l'usure et la simonie, une dissertation sur l'Antéchrist, des traités de discipline et de morale, une liste des Papes jusqu'à Clément III, et divers calendriers ou combinaisons ingénieuses de chronologie mathématique. Enfin, parmi les cantiques qui figurent pour une faible partie dans le manuscrit, on remarquait ceux qui célébraient les beautés de



Portail de Saint-Pierre-le-Jeune.

Hohenbourg, la naissance et l'enfance du Christ. Les naïves peintures du *Hortus deliciarum*, dans leurs rapports avec l'histoire des arts, des costumes, des armures et des meubles, offrent des renseignements précieux sur les mœurs et les usages du XIIe siècle, mais cette étude ne pourrait être faite ici sans sortir un peu de notre sujet. Il était bon cependant de faire connaître aussi complètement que possible le trésor incomparable que nous avons perdu.

En reprenant les quais après le Kaiser Palast et avant d'arriver au quai Finckmatt, nous trouvons à l'angle du Dreizehner Graben la nouvelle église Saint-Pierre-le-Jeune ou du Sacré-Cœur, que j'ai mentionnée plus haut. Elle ne peut rivaliser avec la très vieille et très curieuse église dont elle a pris le nom, et qui se trouve sur la place pittoresque aboutissant à la rue de la Nuée-Bleue. Cette place servait jadis aux marchands ambulants et aux fêtes foraines. Elle a retrouvé son caractère paisible, ce qui convient mieux à l'édifice sacré qui la domine. L'église Saint-Pierre-le-Jeune, fondée en 1031 par l'évêque Guillaume I[er], fut achevée en 1065. Elle fut reconstruite au XIII[e] siècle en style gothique avec un caractère artistique indéniable et consacrée en 1320 par l'évêque Jean I[er]. Des chapelles vinrent plus tard s'accoter à la nef et au chœur sans déparer l'édifice. Il a fallu qu'un architecte allemand vînt lui donner une « splendeur polychrome » qui n'est qu'un affreux badigeonnage, lequel déshonore un monument qui aurait dû être respecté. En continuant à suivre l'Ill aux eaux vertes et paresseuses, nous voyons çà et là sur ses rives des peupliers et de jolis massifs d'arbustes, puis sur le quai Saint-Jean de vieilles maisons à pignons et à pigeonniers pittoresques. Sur le quai Türckeim, où est le barrage de l'Ill, plusieurs tours à plate-forme crénelée, derniers vestiges des fortifications du XIII[e] siècle, se dressaient. Vient ensuite le quai de la Bruche, du nom du petit cours d'eau qui se jette dans l'Ill à deux kilomètres en amont, où l'on percevait un droit de péage pour les marchandises transportées par eau. A l'endroit que décore un massif de petits platanes, on a une jolie vue sur l'église Saint-Pierre-le-Vieux et ses deux clochers. De vieilles maisons d'un caractère original forment un groupe qui s'appelle encore « la Petite France » *im Kleinen Frankreich*, et où habite une population de pêcheurs.

Nous arrivons aux Trois Tours, au point de bifurcation du canal et du bras de l'Ill, l'un des endroits les plus pittoresques de la ville. Trois grandes tours carrées forment un souvenir persistant de l'ancienne enceinte fortifiée et de l'architecture militaire du moyen âge. A quelques pas de l'écluse construite par Vauban, des soldats allemands lavent leurs chemises ou prennent des bains froids. Trois ponts en amont de l'Ill, ont donné leur nom à ce quartier dit « des Ponts couverts », parce qu'au XIII[e] siècle, ils étaient fortifiés, munis de herses et couverts de toitures. Les trois tours servirent pendant un certain temps de prisons. Le quartier des Ponts couverts qui s'étend depuis l'écluse fortifiée jusqu'à la rue Sainte-Elisabeth, fut annexé en 1681 à l'enceinte, sous le nom de bastion

de la Bruche. Sur l'emplacement d'une passerelle en bois, munie de pont-levis, qui reliait les deux rives de l'Ill, fut construite en 1700 l'écluse de fortification.

Par la rue Finckwiller, on atteint le quai Finckwiller, puis le quai Saint-Nicolas où se trouve l'église Saint-Nicolas qui possède un monument élevé à la mémoire du prédicateur Isaac Haffner, puis le quai des



Tombeau des comtes Philippe et Ulrich de Werd.

Bateliers, et l'on passe devant la terrasse de l'hôtel Rohan ou Musée de la ville. C'est là que sur l'Ill se donnaient autrefois, lors des grandes fêtes, des régates et des joûtes très amusantes. Je me rappelle y avoir bien ri, en voyant la poursuite des nageurs les plus experts après un cochon huilé et sans queue, et applaudi l'adresse du clown qui traversait la rivière sur une corde raide, et celle des joûteurs qui, la lance en main, attendaient leurs rivaux de pied ferme sur une barque agile.

Sur le quai des Pêcheurs, à l'entrée de la rue de la Krutenau,

s'élève l'église Saint-Guillaume, fondée en l'an 1300 par la famille de Mülnheim. Sa façade a été restaurée au XVII$^{e}$ siècle. L'église contient un bas-relief en bois sculpté du XV$^{e}$ siècle représentant la légende de Guillaume d'Aquitaine, et deux chefs-d'œuvre de la sculpture du moyen âge : les monuments funéraires des landgraves d'Alsace, Philippe de



Vitrail de sainte Catherine dans l'église Saint-Guillaume.

Werd, mort en 1332 et d'Ulrich de Werd, mort en 1343, œuvres du maître Wœlvelin de Rouffach, ainsi que de superbes vitraux du XV$^{e}$ siècle. Cette église avait été confiée aux moines Guillemittes dont le couvent devint une école d'étudiants pauvres, puis un dépôt de mendicité, puis un asile d'enfants trouvés. Les vitraux représentent la vie de sainte Catherine. L'église Saint-Guillaume possède encore une belle fresque de la mort da la Vierge. Une pierre rappelle la mémoire de l'humaniste J. Wimpheling qui demeura au couvent Saint-Guillaume de 1501 à 1503. De l'autre côté du pont qui fait

face à l'église, sur le quai Saint-Etienne, se trouve dans la cour de l'an-



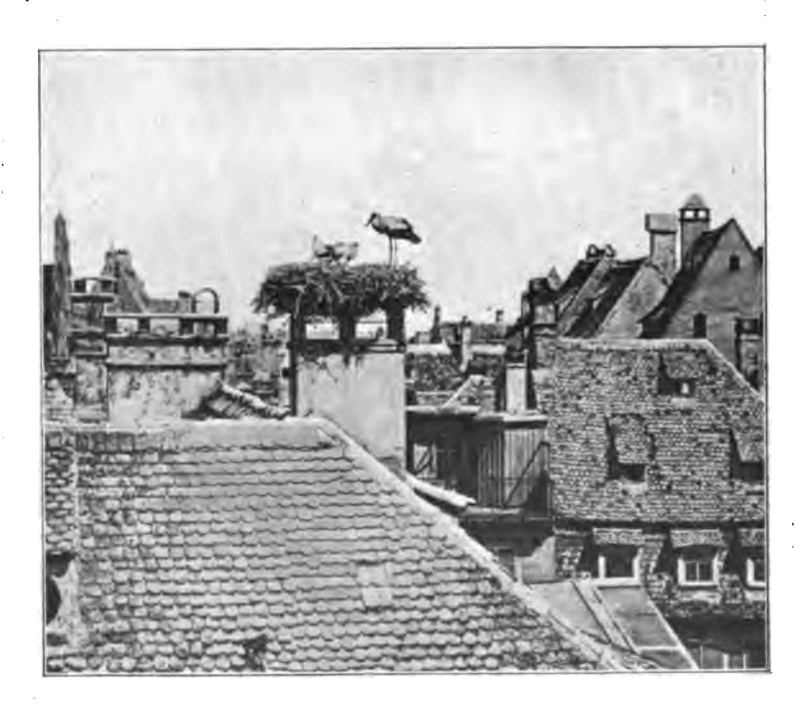
Vitrail de la Vierge dans l'église Saint-Guillaume.

cien petit séminaire, aujourd'hui gymnase catholique, l'église Saint-Etienne, la plus vieille de Strasbourg, qui a servi de chapelle au petit séminaire et qui offre à l'extérieur des parties curieuses du style byzan-

tin. La façade et la tour de cette église, qui datait du XII[e] siècle, ont été abattues au commencement du XIX[e]. Il ne reste plus que le transept et les trois absides. Il y avait en cet endroit un couvent fondé, dit-on, par Adalbert, duc d'Alsace et frère de sainte Odile.

A l'église Saint-Etienne appartiennent trois belles tapisseries de la fin du XV[e] siècle qui représentent la vie de sainte Odile, de saint Attale et de saint Adelphe. Elles sont décrites et gravées dans la *Chronique de Kœnigshoven* de 1698. M. Jules Guiffrey les a étudiées et fait reproduire à son tour dans la *Revue alsacienne illustrée* (1[re] livraison de 1908). Ce sont des documents du plus haut intérêt.

En jetant un coup d'œil sur les sinuosités des quais, on est ravi de l'aspect pittoresque que leur donnent toutes ces maisons anciennes à pignons et à encorbellements capricieux, aspect bien particulier à Strasbourg et qui fait de la vieille cité une ville unique en ce genre. Mais il est de ces maisons, soit sur les quais, soit dans la ville, qu'il convient de signaler et d'étudier plus particulièrement.



Un nid de cigognes.




**Le Fossé des Tanneurs.**

# CHAPITRE IX

## LES VIEILLES MAISONS

Quand on parcourt attentivement Strasbourg dans ce qu'on appelle l'ancienne ville, on est surpris et charmé d'y rencontrer encore beaucoup de vieilles maisons qui ont une physionomie très originale. Pour faire cette exploration avec profit, il faut avoir lu avec soin le *Strasbourg historique et pittoresque* du regretté Ad. Seyboth. On peut s'y fier comme à un guide très sûr ; c'est ce que j'ai fait et je suis heureux d'avoir pu m'en servir. Je renvoie le lecteur à son livre pour les détails que j'ai dû, forcément et à regret, négliger. Grâce à lui, j'ai pu circuler sans embarras à travers les méandres de l'antique cité et retrouver bien des souvenirs que je croyais d'abord disparus. Avant 1870, il y avait environ quatre cents maisons anciennes avec emblèmes sculptés. Depuis les démolitions et ce qu'on appelle les embellissements, un bon nombre a

disparu. Mais il en reste encore assez — et j'espère qu'on n'y touchera plus, — pour avoir une idée exacte de ce qu'était le vieux Strasbourg.

Commençons par la rue de la Mésange qui aboutit à la promenade de Broglie. Là se trouve l'ancienne auberge de la *Pinte* qui devint l'hôtel du chevalier de Blumenau, puis de Gaspard de Dettlingen et de l'Ammeister Henri Trausch. Dans cette même rue on voit la maison qui lui a donné son nom, car elle porte sur ses murs une mésange sculptée avec cette inscription : *Zur Mais genand*. Là naquit Specklin, le célèbre architecte de la ville, lequel en remania les fortifications. Au bout de la grande rue de l'Eglise qui s'ouvre sur la rue de la Mésange, est actuellement l'*Hôtel de France*, édifice qui fut d'abord une propriété du chapitre de l'église Saint-Pierre-le-Jeune, puis une modeste auberge qui était reliée par un mur crénelé à la maison voisine. A l'entrée de la rue de la Nuée-Bleue, nom tiré d'une vieille enseigne datant du XVII$^e$ siècle, on regrette la disparition d'une belle porte sur laquelle s'élevait la statue de saint Pierre, donnant accès au faubourg de Pierres, qui est la continuation de la rue. Le bombardement de 1870, entre autres démolitions, a détruit dans cette même rue de la Nuée-Bleue l'hôtel de Lichtenberg où fut reçu, en 1473, l'empereur Frédéric III. Cet hôtel était devenu en 1789 le Tribunal du district. On y a bâti, après 1870, une sorte de palais d'un faux style grec. *L'hôtel de l'Europe*, dans la même rue, est l'ancien hôtel des Zorn, des Zedlitz et des Oberkirch. Non loin de là, l'hôtel des Botzheim et des d'Andlau, devenu l'hôtel de la Prévôté du Grand Chapitre, puis l'hôtel de l'évêque constitutionnel sous la Révolution et successivement le séjour du séminaire épiscopal et de la poste aux lettres, appartint enfin à M. Renouard de Bussierre qui le restaura en 1853.

Sur la promenade de Broglie, au n° 4 est l'hôtel des Mülnheim, des Wurmser et des Dietrich. C'est là qu'habitait, en 1790, le premier maire de Strasbourg, Frédéric de Dietrich, chez lequel Rouget de Lisle chanta pour la première fois le *Chant de Guerre de l'Armée du Rhin*, le 25 avril 1792, dédié au maréchal de Luckner, et devenu la *Marseillaise*. Sur la gauche de la promenade, en allant au théâtre, on remarque rue de l'Ecrevisse, n° 21, une jolie façade Louis XV et un peu plus bas, rue de la Fonderie, de vieilles maisons des XVI$^e$ et XVII$^e$ siècles. A droite, rue de la Comédie, se trouve le bâtiment historique du Luxhof avec son imposant pignon. On dit que là en 1414 fut reçu l'empereur Sigismond. Le bâtiment fut depuis converti en brasserie. Dans la rue des Charpentiers qui fait suite, on découvre, au n° 17, l'ancien hôtel de la princesse Christine de Saxe, abbesse de Remiremont, hôtel qui se distingue

par une jolie façade du XVIII^e siècle. On arrive ensuite à la rue des Juifs qui, contrairement à ce que l'on dit, — et c'est ce que démontre fort bien Ad. Seyboth, — n'était pas un ghetto spécial. Dans cette rue, qui devint



Place du Marché-aux-Cochons-de-lait.

en 1793, la rue des Droits-de-l'Homme, est au n° 11 l'ancienne demeure des Batzendorf qui fut reconstruite en 1731. On y admire un portail de fort belle apparence et un élégant balcon en fer forgé. Je ne puis quitter cette rue, sans rappeler que l'Alsace n'aimait guère les Juifs. En 1288, en 1293, en 1298, en 1309, en 1329, en 1337, en 1338, en 1349 ces malheureux avaient déjà été victimes de la colère et des rancunes des habitants

qui les accusaient de meurtres rituels sur les enfants, de vols et de déprédations de toute sorte. Ils furent depuis traités comme des parias, soumis à un costume particulier distingué par des rondelles de drap jaune, et chassés de Strasbourg, dès que sonnait du haut de la cathédrale, à la tombée du jour, la trompe d'airain, le Krüselhorn. Ils ne furent émancipés qu'en 1791 par la Constituante, mais il y avait encore bien des villages, il y a quarante ans, où l'on ne supportait pas leur présence, tant ils étaient en suspicion. Ne s'occupant alors presque exclusivement que de l'exploitation de l'argent et du trafic des effets publics, ils prêtaient à usure aux paysans qui ne leur pardonnaient pas, en fin de compte, d'avoir contribué à leur ruine.

Les n[os] 1, 3 et 5 de la rue du Parchemin qui forment l'hôtel de l'évêché et des archives du département, était autrefois la résidence des chanoines du Grand Chapitre, puis du Grand Doyen. A la Révolution, cet immeuble fut acquis par le maréchal Luckner. A sa mort, l'hôtel devint une hôtellerie, puis servit aux Messageries et à la poste aux chevaux pour redevenir l'évêché. C'est là que Mgr Raess, de noble mémoire, demeura de 1855 à 1887, ayant ainsi occupé pendant trente-deux ans le siège épiscopal de Strasbourg.

Dans la rue des Hallebardes, qui fait suite à la rue des Juifs, on voit au n° 5 une ancienne maison avec un bel oriel à trois faces, orné d'un écusson où Ad. Seyboth a lu cette devise :

*Bau nur vest mit Gottes Hand*
*Im Haus Kend Elend werden Kannt;*

Ce qui signifie que celui qui bâtit avec la main de Dieu, n'a aucune misère à craindre dans sa maison. Au n° 21, apparaît un grand serpent en zinc qui se glisse sur une enseigne, sorte de dragon ou animal fabuleux qui provenait d'une pharmacie du XVI[e] siècle. A l'entrée de la rue du Sanglier qui s'ouvre sur la rue des Hallebardes, on aperçoit un bas-relief qui représente un sanglier avec la date de 1601. Tout auprès est une ancienne maison du XVII[e] siècle qui servait d'asile aux béguines. Dans la rue des Orfèvres, rue voisine, aux n[os] 6 et 8 se montrent des maisons du XVI[e] siècle avec double encorbellement, type unique de ce genre dans la vieille ville.

La rue des Orfèvres mène au Temple-Neuf où étaient autrefois l'église et le couvent des Dominicains fondés au XIII[e] siècle, et de cet endroit à la

rue des Grandes-Arcades. On remarque là, entre autres, au n° 7 le vieil



Le Rabenhof.

immeuble de *la Pomme de Pin* avec un joli escalier en spirale qui date du XVII^e siècle. Au n° 57, dans l'ancienne demeure des Broger, se trouve

également un bel escalier en spirale de cette époque. Parallèlement à la rue des Grandes-Arcades, dans la rue du Vieux-Marché-aux-Grains au n° 6, on voit une façade curieusement décorée et sur le cintre d'une vieille porte un saumon qui a donné son nom à l'immeuble.

En revenant sur la place Kléber, qui se distingue sur deux de ses



Le Pflanzhof ou rue du Bain-aux-Plantes.

côtés par quelques maisons anciennes à lucarne en gradin et à auvents sculptées, où étaient autrefois des auberges célèbres comme celle *du Tigre, du Paon d'or, de l'Ours blanc*, on arrive à la place de l'Homme-de-Fer où se trouve au n° 2 l'écusson de Leitsperger, puis à la rue du Coin-Brûlé où l'on voit au n° 20 un curieux bas-relief qui représente un singe assis dans des roseaux et croquant une pomme. Non loin de là, rue de la Grange, n° 13, est une antique demeure avec un bel oriel à deux pans et une tête bizarre placée dans le soubassement. Au n° 9 de la rue Sainte-Hélène, parallèle à la rue de la Grange, la maison qui a une vieille

face à l'église, sur le quai Saint-Etienne, se trouve dans la cour de l'an-



Vitrail de la Vierge dans l'église Saint-Guillaume.

cien petit séminaire, aujourd'hui gymnase catholique, l'église Saint-Etienne, la plus vieille de Strasbourg, qui a servi de chapelle au petit séminaire et qui offre à l'extérieur des parties curieuses du style byzan-

on distingue une jolie maison à oriel qui fut la demeure du peintre Jean Kamm. Au n° 101 on remarque aussi un bel édifice avec un vaste oriel de deux étages et un pignon Renaissance qui fut habité par l'ammeister Reisseissen. Au n° 138 qui formait le Poêle ou la réunion des Maréchaux (15e tribu des forgerons, serruriers, etc.) se trouve encore une cour ornée de belles galeries de bois sculpté datant du XVIIe siècle, et, au



Le Quai des Pêcheurs.

n° 126, une jolie façade Louis XV. La dernière maison de la Grand'-Rue qui fait l'angle de la rue des Grandes-Arcades était au XVe siècle la *Schwarwachterhaus* ou Maison du Guet, qui possédait en guise d'enseigne un homme armé pareil à celui qui est voisin de la place Kléber.

De la Grand'Rue qui aboutit au quai Turckeim, on arrive au quai de la Bruche, quartier des pêcheurs. Là au n° 4 on voit, à l'enseigne de *Zum Treibel* ou Raisin, une figure sculptée de lansquenet; au n° 7 une tête de bœuf et au n° 11 une vieille tour en face du pont de l'Abattoir, appelé autrefois *la Tour du Bourreau*. En suivant le quai de la Bruche on aboutit à la rue du Bain-aux-Plantes, qui s'appelait en 1279

*Glanzhof* ou Cour brillante. Ad. Seyboth établit que ce *Glanzhof* est devenu par corruption *Pflanzhof*, d'où « Cour des plantes ». Un établissement de bains voisin prit le nom de *Pflanzbad* ou « bain des plantes », d'où vint le nom curieux de la rue. Là résident, depuis des siècles, des tanneurs. « Avec leurs pans de bois, leurs encorbellements,

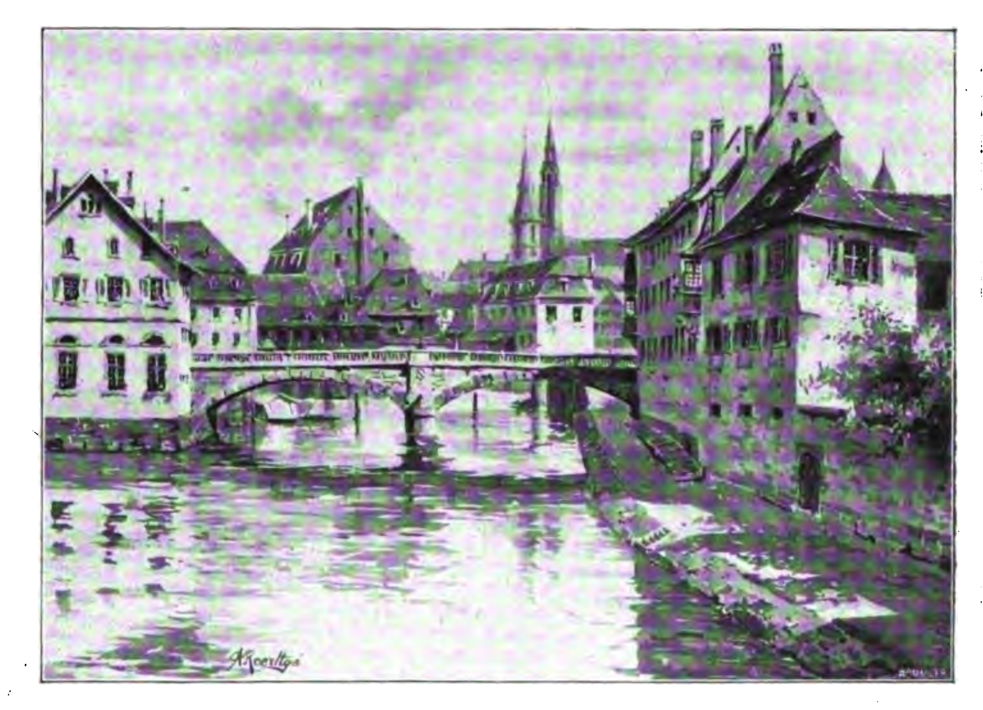


Le Quai Saint-Nicolas et le Drachenschloss.

leurs séchoirs et leurs triples rangs de vastes greniers, leurs maisons ont toutes conservé leur caractère antique et forment, aujourd'hui, le point de vue le plus pittoresque, le seul morceau d'ensemble rappelant le Strasbourg de jadis[1]. » La rue des Dentelles contient au n° 9 un hôtel seigneurial avec une superbe porte en bois sculpté, qui fut la demeure de l'ammeister Stæmmler; la rue du Bouclier possède au n° 3, une maison avec élégante façade Louis XV et au n° 7 l'ancien hôtel de Rosen avec un jardin en terrasse et une riche balustrade du XVIIe siècle.

[1] Ad. Seyboth. *Strasbourg historique et pittoresque.*

Un peu avant la grande écluse des fortifications, la rivière de l'Ill se partage en cinq bras dont le premier forme le canal des faux remparts et les autres le canal de Navigation et les canaux des Moulins de Spitz, de Düntz et de Zorn. La rue du Bain-au-Plantes est en communication avec le quartier des Moulins où se trouvent des maisons pittoresques. Le moulin de Spitz ou de la Pointe, et les autres moulins avaient jadis appartenu à des couvents, à des familles nobles ou à la Ville elle-même.



Le Pont Saint-Martin.

Nous arrivons à la place Saint-Thomas. Au n° 2 de cette place se réunissaient jadis les chanoines et les seigneurs du voisinage. Au n° 3, où est installée actuellement l'Imprimerie alsacienne, se trouvait « la Cour du Jeu, ou *Spilhof* » au XIV^e siècle. Cet immeuble devint la propriété du Chapitre de Saint-Thomas. Au n° 9, un vieux coq en pierre, aujourd'hui disparu, rappelait que cette maison était la demeure canoniale au XIV^e siècle, « *Zum Hanckrot*, Au chant du coq. » Elle fut habitée par le célèbre chroniqueur Twinger de Kœnigshoven. A l'entrée de la rue des Serruriers et à l'angle de la place, est une vieille petite maison qui fut le siège de l'imprimerie Jean Carolus. Au n° 20 se trouve un bel édifice avec oriel à deux étages et fenêtres sculptées; au n° 25, un élégant hôtel

du XVIII^e siècle, ancienne propriété des Brackenhoffer; au n° 29 l'ancien « Poêle du miroir » où se réunissaient les marchands et qui fut une salle de concerts et de fêtes jusqu'en 1789 pour devenir alors un lieu de réunions politiques, puis après la Révolution, une nouvelle salle de concerts. Au n° 9 de la rue de l'Épine est l'ancien hôtel des chevaliers Zorn qui s'illustrèrent au XIV^e et au XV^e siècle.

Sur le quai Saint-Thomas qui longe l'église, au n° 3, apparaît une maison à deux oriels reliés par un joli balcon du XVII^e siècle; au n° 7,



La Douane.

l'ancien hôtel de *l'Esprit* où descendirent autrefois Maximilien I^er, Jean-Jacques Rousseau, Gœthe, Herder et autres célèbres personnages. Dans la rue de la Douane, l'ancien *Salzhof*, qui fait suite au quai, on voit au n° 1 la maison Lauth qui remplace la vieille maisonnette *Zu dem Karpen*; au n° 3 l'ancienne hôtellerie de *La Brebis d'Or* qui se distingue par un haut pignon Renaissance et deux oriels du XVI^e siècle. Au n° 13 de la rue des Tonneliers qui s'ouvre sur la rue de la Douane, la vieille maison *Zur Bärenfels* a un ours sculpté sur la porte d'entrée et sur une autre porte un Bacchus assis sur un tonneau, tenant un gobelet en main. Au n° 23 de la même rue, est une des plus curieuses maisons de la ville, « *Zur Duben* ou Pigeon ». Elle porte en vedette un pigeon

aux ailes éployées et un autre au repos. Les trois étages sont ornés de fenêtres richement sculptées et de cartouches décoratifs du XVIIe siècle. Enfin au n° 30 se trouve la vieille demeure des chevaliers Stampf. A l'angle de la ruelle du Pied-de-Bœuf se dresse une haute tourelle qui domine les toits voisins. C'est là qu'était l'ancienne auberge de *Rindesfüss*.

Dans la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons qui s'ouvre près du pont



L'Hôpital Civil.

du Corbeau, on remarque au n° 6 une maison du XVIe siècle. Au n° 36 où Gœthe habita de 1770 à 1771 et qui porte un médaillon du poète au premier étage, est une vieille bâtisse, à trois étages et à mansardes, qu'occupe actuellement un marchand de « Nouveautés »; au n° 52 une maison à oriel de trois étages supportée par trois consoles sculptées et où l'on aperçoit une figurine en haut relief qui tient un van à la main, et une autre à capuchon. De la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons on accède à la place Gutenberg, puis à la rue Mercière où trois vieilles maisons à l'angle (n° 10) montrent des sculptures anciennes sous les voûtes du rez-de-chaussée. Au n° 3 de la rue des Fossés-des-Tailleurs se trouve une maison du XVIIe siècle avec oriel de trois étages et motifs décoratifs d'un

effet pittoresque. Derrière le lycée, dans la rue des Ecrivains, au n° 5, on voit une grande maison à nombreuses fenêtres, connue sous le nom *de la Lanterne*, et où demeura le célèbre Cagliostro. Rue du Maroquin, rue pittoresque qu'habitaient les cordonniers et qui devint, détail piquant, la rue de la Vertu en 1794, une maison à oriel avec la date de 1651. Sur la place du Ferkelmarkt (marché aux cochons de lait), ancienne



L'École municipale des Filles.

place du XIII^e au XVII^e siècle, des marchands de bois (*Forum lignorum* ou Holzstaden) se trouve une belle maison avec des galeries en bois et des fenêtres sculptées portant les dates de 1477, 1602 et 1613 sur la façade. La girouette est munie d'un sabot en souvenir de la visite de l'empereur Sigismond, auquel des dames de la ville offrirent en présent une paire de chausses. La légende dit que l'empereur, entraîné dans une partie joyeuse, y aurait couru les pieds nus, et que d'aimables dames, s'étant aperçues de cet incident, se seraient empressées de chausser le prince.

En traversant de nouveau le pont du Corbeau, on trouve sur le quai Saint-Nicolas, au n° 16, une porte curieuse du XVI^e siècle et, au n° 22,

l'ancien hôtel des chevaliers Stubenweg avec des restes intéressants d'une construction du XVI[e] siècle; puis dans la rue d'Or qui s'ouvre sur ce quai et aboutit à l'Hôpital civil, aux n[os] 7 et 9, de vieilles maisons



Vase de F. Kirstein (Musée Hohenlohe).

avec fenêtres sculptées, encorbellements sur colonnes de bois et hautes lucarnes. Sur le quai des Bateliers, n° 1, on découvre une maison historique des plus curieuses pour l'histoire du vieux Strasbourg. C'est l'ancienne hôtellerie du Corbeau, *Zum Raben*, où descendirent le duc de Deux-Ponts, le duc de Bavière, le prince de Saxe-Lauenbourg, le duc de Lorraine, le maréchal de Turenne, le maréchal duc de Grammont et

Frédéric le Grand. L'intérieur de cette maison est très remarquable et rappelle tous les souvenirs du XVI^e siècle. L'hôtellerie devint la Poste



Faïences de Strasbourg (Musée Hohenlohe).

aux chevaux, puis un hôtel particulier en 1854. Au numéro 11 du même quai est l'antique demeure des Kugler avec un vaste oriel à trois étages. Non loin de là, au confluent de l'Ill et du canal du Rhin s'élevait la

Tour d'Or au pied de laquelle débarquèrent les Zurichois en 1576.

Près de la cathédrale, rue des Frères, se trouve un vaste enclos qui attenait à l'édifice et s'appelait le *Bruderhof* où les chanoines devaient vivre comme des frères. Lors de la Réforme, la discorde se mit parmi eux et les chanoines se séparèrent en deux camps. Le Bruderhof fut plus tard rendu au Grand Chapitre par le traité de Westphalie. Lors de la capitulation de Strasbourg, il fut affecté au séminaire épiscopal. En 1795, il devint le séjour de l'École de Santé, puis des Facultés des Sciences et des Lettres, pour donner asile au grand séminaire diocésain. Rue des Pucelles n° 8, on aperçoit l'ancien hôtel Furstenberg avec un intéressant oriel, et n° 16, une vieille maison du XVI^e^ siècle *au Coin d'Or* avec un curieux pignon; place Saint-Etienne, l'immeuble *Zum Ritter* ancienne maison Bœcklin, avec une porte Renaissance et un superbe escalier. L'ancien hôtel du Dragon, rue du Dragon n° 1, ou *Drachenschloss*, était un monument de sévère apparence, affectant la forme d'un château. Il a été malheureusement démoli en 1891 et remplacé par une école municipale. Ancien hôtel des Drachenfels, il reçut parmi ses hôtes illustres l'empereur Sigismond, Stanislas Leczinski et la princesse Marie Leczinska. En 1771, il était devenu l'hôtel du Gouvernement. L'ancienne Douane, qui datait de 1358, était également un bâtiment fort pittoresque. Il faut signaler aux alentours du pont du Corbeau, d'où l'on a sur Strasbourg une fort belle vue, d'anciennes maisons d'aspect original. Le pont du Corbeau s'appelait autrefois le *Schindbrücke*, pont des Supplices, car de là on jetait à l'eau les condamnés à mort. On plongeait aussi, auprès de ce pont, à l'endroit où se dégorgeait un véritable cloaque, les vendeurs à faux poids dans une eau infecte, à la grande joie de la populace.

Dans la Gross-Metzig, ou bâtiment dit de la Grande-Boucherie dont une partie fut reconstruite en 1764 et réparée en 1830 et 1831, est provisoirement installé le Musée municipal d'Art décoratif et industriel. Il a été fondé en 1877 sous le nom de Musée Hohenlohe et son directeur fut Ad. Seyboth qui dirigeait aussi le Musée des Beaux-Arts. Cet établissement déjà très important contient de nombreux objets d'arts et de curiosités, des meubles anciens, une collection superbe de serrurerie d'orfèvrerie et de céramique, des reliures, des bronzes, des étoffes de toute beauté. Un superbe vase de Jacob-Friedrich Kirstein y fait l'admiration des visiteurs. Ce musée d'art décoratif ira tôt ou tard prendre sa place au Château.

La collection des faïences de Strasbourg, dite de Hannong, est une des plus riches de l'Europe et offre à l'amateur les plus beaux spécimens

qu'il puisse rêver. Le créateur de cette admirable faïence sur émail cuit est Charles-François Hannong, qui fonda à Strasbourg la première fabrique de ce genre en 1721. Ses fils Paul-Antoine et Balthazar continuèrent cette industrie artistique qui avait obtenu le plus grand succès. C'est à Paul-Antoine, demeuré à Strasbourg, que l'on doit surtout les perfectionnements de cette belle faïence.



Buste en bois dans l'ancien couvent de Saint-Marc.

La finesse et la pureté de l'émail d'un blanc laiteux, les formes élégantes des diverses pièces, la vivacité de leurs couleurs, surtout le carmin et le rouge, séduisent le regard. Des bouquets de fleurs ravissantes, œillets, roses, tulipes, marguerites sont disposés avec la grâce la plus parfaite et la plus entière harmonie. Les Hannong ne produisirent pas seulement de la vaisselle de table, mais encore des pièces artistiques, telles que des bougeoirs, des statuettes, des cartels, des appliques, des consoles, des vases qui sont très recherchés. Le succès de cette fabrication émut la manufacture royale de Vincennes-Sèvres qui obtint, en 1674,

un arrêt de la Cour pour l'interdire et forcer Paul-Antoine à s'exiler dans le Palatinat. La fabrique de Strasbourg, que Joseph-Adam, le second fils de Paul-Antoine, voulut rouvrir en 1760 place des Tanneurs, dut fermer ses portes en 1780 par suite de procès et de vexations de toute nature.

L'hôpital civil, *Bürger Spital*, qui date de 1398, a été incendié en 1716 et reconstruit en 1718. Avec sa chapelle apparente, ses toits à mansarde et sa vieille porte ronde, il ne forme pas un édifice banal.

Enfin, la porte dite de l'Hôpital est une des plus curieuses de la ville. Le célèbre couvent de Saint-Marc était jadis placé en dehors de la porte de l'Hôpital. Les religieuses qui l'habitaient furent obligées, après sa démolition en 1475, de s'installer sur un terrain entre la rue Kuhn et le quai Saint-Jean. A la Réforme en 1529, la ville prit possession du couvent et y installa l'Aumônerie Saint-Marc. Mais, en 1687, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem furent autorisés à occuper cet édifice, et l'Aumônerie Saint-Marc alla s'installer dans le *Blatterhaus* ou hospice des Incurables, auquel elle donna son nom. Dans l'ancien couvent de Saint-Marc se trouvaient de beaux bois sculptés et un autel gothique entouré de divers personnages. L'un d'eux, dont on conserve l'image très curieuse, est un paysan qui porte un sac de blé et dont l'artiste — on a dit sans preuves que c'était Claus Gerhart — a voulu personnifier la générosité. La physionomie est originale, et les deux mains qui s'apprêtent à dénouer le sac pour venir au secours des indigents, ont un mouvement très expressif.

M. F.-F. Leitschuh, dans son étude pittoresque sur *Strasbourg*, rappelle que dans une comédie de la fin du XVI^e^ siècle, Cicéron et César, au cours d'un voyage en Allemagne, s'étonnent de voir tant de choses merveilleuses dans un pays autrefois si barbare. « Et Strasbourg leur apparaît, dit-il, comme la plus belle des villes allemandes. » C'est une idée bien germanique que d'aller ressusciter César et Cicéron pour les promener de la sorte et leur faire reconnaître la beauté de Strasbourg. Il est vrai que c'est comme ville allemande, un siècle avant qu'elle ne devînt française.

---

# CHAPITRE X

## LA ROBERTSAU. — L'ORANGERIE. — LES PONTS DE KEHL

La nouvelle avenue, la Ruprechtsauer Allee, qui part de la place de l'Université, conduit à la promenade Lenôtre et à l'Orangerie, le plus beau parc de la ville. On vient d'en célébrer le centenaire. Cette superbe promenade avait été spécialement aménagée en vue du séjour de l'impératrice Joséphine en 1804. Les 117 orangers qui provenaient de la propriété du landgrave de Hesse à Bouxviller, avaient été cédés à la ville de Strasbourg à la condition d'en assurer l'entretien et d'en orner une promenade publique. Le préfet Shée et le maire Hermann, en 1804, choisirent une partie de la Robertsau qui avait été déjà transformée en 1692 sur les plans de Lenôtre, pour y élever un bâtiment qui abriterait les orangers et contiendrait un appartement convenable pour l'Impératrice. Le parc de la Robertsau, qui comprend l'Orangerie, est divisé en sept avenues. Il possède de très beaux arbres qui offrent aux habitants, pendant les chaleurs de l'été, les plus délicieux ombrages. On y a construit une laiterie dans le style des vieilles maisons en bois de la ville et créé un lac factice. Mais cette belle promenade n'a heureusement subi que peu de transformations et a échappé, plus que le Contades, aux envahissements et aux exigences des architectes.

Les jardiniers et horticulteurs de la Robertsau ont gardé jusqu'à nos jours leurs anciens usages. Récemment encore, le jour de la Saint-Fiacre leur patron, réunis en société devant le bâtiment principal de l'Orangerie, ils allaient, précédés de leur Harmonie et de leur bannière, à l'église du village. Des fillettes et des garçons portaient des ustensiles de jardinage en miniature et des hottes garnies de légumes et de fruits. Le cortège était terminé par quatre brancards fleuris que soutenaient des jardiniers et sur lesquels étaient placés avec goût des fruits, des légumes et des gâteaux. Les rues de la Robertsau étaient ornées de fleurs, de feuillages, de produits potagers et sur diverses maisons on lisait ces inscriptions en

français : « Honneur aux jardiniers. » Après le service religieux, les brancards fleuris ont été portés, suivant la coutume, au presbytère et un banquet fraternel a terminé gaiement la fête annuelle. Heureux les citoyens qui demeurent ainsi fidèles à leurs traditions et se réjouissent ensemble dans des manifestations aussi pacifiques, aussi cordiales ! C'est ce que notre vieille Alsace pratique et respecte avec une sollicitude et une constance des plus touchantes.



La maison alsacienne dans l'Orangerie.

En tout et partout, au village comme à la ville, elle montre qu'elle a le culte persistant des bonnes et anciennes coutumes. C'est ainsi qu'elle défend et maintient, avec une gravité douce qui n'étonne que ceux qui ne la connaissent pas intimement, ses origines, ses goûts, sa civilisation, sa personnalité, son caractère et, pour mieux dire, son âme.

En allant au pont de Kehl, par la porte des Bouchers et en suivant une grande avenue, autrefois ornée d'acacias et d'ormes magnifiques, mais aujourd'hui assez maigrement plantée, on passe devant le polygone, puis devant la statue du général Desaix, tué à Marengo le 11 juin 1800.

C'est pour rappeler la défense du passage du Rhin par ce même général en 1776, qu'on éleva à cet endroit ce monument à sa mémoire. Le sculpteur Ohmacht en fut chargé. Ce qu'il trouva de mieux fut un immense casque placé sur un immense carré de pierre, avec ces mots : « Au général Desaix, l'armée du Rhin. 1800. » Je me rappelle avoir vu un casque semblable sur le tombeau d'un général prussien, construit à la même date, dans le cimetière de l'église de Brigue. Ni l'un ni l'autre n'ont rien d'artistique. Ici deux bas-reliefs parent le monument de Desaix : l'un représente le général combattant contre les Turcs, l'autre mourant à



Le pont du chemin de fer et le pont de bateaux sur le Rhin.

Marengo. La figure de Desaix se trouve au centre dans un médaillon. Des petits génies sont placés aux quatre angles, qui portent en outre des faisceaux de licteurs. Des bornes reliées par des chaînes entourent le monument, et dans l'intervalle sont plantés des rosiers.

Non loin de là apparaît le pont du chemin de fer, grande barre noirâtre surmontée de clochetons, qui traverse le Rhin, et tout auprès une autre barre métallique qui sert de pont aux tramways et aux piétons. La première mention d'un pont sur le Rhin, près de Kehl, remonte à l'an 1338, époque à laquelle les Strasbourgeois traversèrent le fleuve pour aller guerroyer contre le comte de Geroldseck et assiéger la ville de Schuttern. Le pont sur bateaux et sur pilotis avait été construit par maître Clarus Carl. Brûlé en 1678 par le maréchal de Créqui, lors de la prise de Kehl, il fut reconstruit en 1679. Il était composé de deux parties : le petit pont du Rhin, qui

avait quatorze palées formées chacune de sept pilots, était d'une longueur de 195 mètres ; le grand pont du Rhin, qui avait cinquante et une palées, était d'une longueur de 676 mètres. Reconstruit par arrêté du 27 ventôse an XI, il était formé de trente travées de 13 mètres d'ouverture et de 12 mètres de large. Le village de Kehl, situé sur la rive droite et relié à notre rive gauche par ce pont, appartenait en 1813 à la France. Son fort, qui faisait littéralement tête de pont, était une des pièces principales de la place de Strasbourg. Il comprenait un fort carré, un fort étoilé et un ouvrage à cornes. Il soutint bravement, comme la citadelle elle-même, le blocus des Badois en 1814, mais le retour des Bourbons et la convention du 23 avril, qui le rendit aux alliés, empêchèrent la défense de se prolonger. Le siège de Strasbourg fut levé par les Badois sans qu'ils pénétrassent dans la ville. Après le premier Empire, le pont fut reconstruit sur quarante-cinq bateaux, dont vingt-trois appartenaient à la France et vingt-deux au grand-duché de Bade. Un pont métallique remplace, depuis plusieurs années, l'ancien pont de bateaux où je voyais autrefois, d'un côté la sentinelle française et de l'autre la sentinelle badoise.

Aujourd'hui, mélancoliquement assis sur la rive gauche, je regarde le clocher rougeâtre de l'église de Kehl, les derniers débris du petit fort de Vauban, le rideau solennel des peupliers qui borde le fleuve, l'eau verte et rapide qui va se briser avec fracas contre les piliers du pont de fer, et ma pensée se reporte au temps, hélas ! bien éloigné, où mon pied d'enfant se plaçait sur le centre du pont de bateaux figuré par une marque de couleur, et où je répétais naïvement ce que tant d'autres avaient dit avant moi : « Me voici entre l'Allemagne et la France ! »

En quittant ces lieux historiques où tant de souvenirs s'étaient réveillés en moi, j'aperçus et je contemplai une dernière fois avec tendresse la flèche de la cathédrale que d'énormes casernes, nouvellement bâties près du fleuve, essaient vainement de dérober à la vue. Elle ennoblissait tout le paysage, et son élan vers le ciel que rien n'a pu arrêter, pas même la bombe du 15 septembre 1870, m'apparaissait comme un emblème, comme un symbole, comme une espérance.

---



Tapisserie des Gobelins (Cathédrale de Strasbourg).

# BIBLIOGRAPHIE


**I. — Sur Strasbourg.**

Apell (F.-V.). — *Argentoratum*. Berlin, 1884. in-8°.

Hermann (J.-F.). — *Notices historiques, statistiques et littéraires de la ville de Strasbourg*. Strasbourg, 1817-1819, 2 vol. in-8°.

Euting (Jules). — *Guide illustré de la ville de Strasbourg*, 1903, in-18.

Leitschuh (F.-F.). — *Strasbourg*. Leipzig, 1903, in-4°.

Piton. — *Strasbourg illustré*. Strasbourg, 1855, 2 vol. in-4°.

Seyboth (Ad.). — *Strasbourg historique et pittoresque*. Strasbourg, 1 vol. gd in-4°, 1894.

— *Le vieux Strasbourg*. Strasbourg, 1890, in-4°.

Schutzen. — *Esquisse historique de la ville de Strasbourg*. Strasbourg, 1843, in-4°.

Touchemolin. — *Quelques souvenirs du vieux Strasbourg*. Strasbourg, 1903, in-4°.

**II. — Sur la Cathédrale.**

Adler. — *Das Munster zu Strassburg.* Berlin, 1870-1873, in-8°.

Bohm (F.-J.). — *Description nouvelle de la cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1733, 1 vol. in-16.

Chapuy. — *Vues de la cathédrale,* 1827, in-4°.

Dacheux (abbé). — *La cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1900, in-f° et in-4°.

— *La chronique de la Maison de l'Œuvre de Notre-Dame.* Strasbourg, 1886, in-4°.

— *La petite chronique de la cathédrale.* Strasbourg, 1887, in-8°.

Friederich. — *La cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1877, in-f°.

Grandidier (abbé). — *Essais historiques et topographiques sur la cathédrale de Strasbourg,* 1782, in-8°.

Guerber (abbé). — *Essais sur les vitraux de la cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1848, in-8°.

Klotz. — *La cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1871, in-8°.

Kraus (F.-X.). — *Das Munster von Strassburg.* Strasbourg, 1877, in-8°.

Piton. — *La cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1863, in-8°.

Reuss (Rodolphe). — *La cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution.* Paris, 1888, in-18.

Schwilgué. — *Description abrégée de l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1844, in-8°.

**III. — Eglises de Strasbourg.**

Reinhard (A.). — *Le Temple-Neuf.* Strasbourg, 1888, in-4°.

Schneegans. — *L'église Saint-Thomas.* Strasbourg, 1842, in-8°.

Ströbel. — *Histoire de Saint-Pierre-le-Vieux.* Strasbourg, 1842, in-8°.

Wegand. — *L'église Saint-Etienne.* Carlsruhe, 1894, in-8°.

**IV. — Les Cultes.**

Frayhier (C.). — *Histoire du clergé catholique d'Alsace.* Colmar, 1877, in-8°.

Grandidier (abbé). — *Histoire de l'Eglise et des Evêques-Princes de Strasbourg.* Strasbourg, 1776-1778, 2 vol. in-4°.

Schickelé. — *État de l'Eglise d'Alsace avant la Révolution. — Le diocèse de Strasbourg.* Colmar, 1877, in-8°.

Winterer (abbé). — *La persécution religieuse en Alsace pendant la Révolution.* Rixheim, 1876, in-12.

Erichson (A.). — *L'Eglise française de Strasbourg au XVI^e siècle.* Strasbourg, 1886, in-8°.

Jung. — *Geschichte der Reformation in Strassburg.* Strassburg, 1830, in-8°.

Reuss (Rodolphe). — *Notes pour servir à l'Eglise française de Strasbourg.* Strasbourg, 1880, in-8°.

— *Louis XVI et l'Eglise protestante à Strasbourg.* Paris, 1887, in-18.

Loeb. — *Les Juifs à Strasbourg depuis 1349 jusqu'à la Révolution.* Versailles, 1883, in-8°.

Scheid. — *Histoire des Juifs d'Alsace.* Paris, 1887, in-8°.

**V. — Histoire de l'Alsace et de Strasbourg.**

Coste (A.). — *L'Alsace romaine.* Mulhouse, 1859, in-8°.

Pfister (Ch.). — *Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de Sainte-Odile.* Nancy, 1892, in-8°.

Welschinger (Henri). — *Sainte Odile, patronne de l'Alsace.* Paris, 1901, in-18; 4^e édit., 1907.

Kintzinger (A.). — *Documents historiques tirés des Archives de la ville de Strasbourg.* Strasbourg, 1818-1819, 2 vol. in-8°.

Kœnigshoven (T. von). — *Die alteste Teutsche so wol Algemeine als insonderheit Elsassische und Strassburgische Chronicke,* 1698, in-4°.

Reuss (Rodolphe). — *La chronique Strasbourgeoise de J.-J. Meyer.* Strasbourg, 1873, in-8°.

Coste. — *Réunion de Strasbourg à la France.* 1841, in-8°.

Hallez-Claparède. — *Réunion de l'Alsace à la France.* 1844, in-8°.

Weiss. — *Le 30 septembre 1681.* Nancy, in-8°.

Legrelle. — *Louis XIV et Strasbourg*. Paris, 1884, in-8°.

Schœpflin. — *Alsaciens illustres*. Colmar. 1751 et 1761, 2 vol. in-f°.

Reuss (Rodolphe). — *L'Alsace au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1897, 2 vol. in-8°

— *L'Alsace pendant la Révolution française*. Paris 1881, in-8°.

— *Le grand tir de 1576*. Strasbourg, 1876, in-8°.

Brucker. — *Les Archives de la ville de Strasbourg antérieures à 1790*. Strasbourg, 1873, in-8°.

Spach (L.). — *Histoire de la Basse-Alsace et de la ville de Strasbourg*. Strasbourg, 1858, in-8°.

Krug-Bahn. — *L'Alsace avant 1789*. Paris, 1877, in-8°.

Laguille (R. P.). — *Histoire de la province d'Alsace*. 1727, Gd in-4°.

Chuquet (A.). — *L'Alsace en 1814*. Paris, 1900, in-8°.

Grad (Ch.). — *L'Alsace, le pays et les habitants*. Paris, 1889, in-4°.

Le Roy de Sainte-Croix. — *Les anniversaires glorieux de l'Alsace*, 1781-1848. Strasbourg, 1881, in-12.

### VI. — Littérature.

Schmidt. — *Histoire littéraire de l'Alsace*. 1879, 2 vol. in-8°.

Herrade de Landsberg. — *Hortus deliciarum* avec texte explicatif et fig. par les chanoines Straub et Keller. Strasbourg, 1899, in-f°.

Laborde (Léon de). — *Débuts de l'imprimerie à Strasbourg*. Paris, 1840, in-8°.

Courvoisier. — *La littérature française en Alsace depuis la Restauration*. Strasbourg.

### VII. — Beaux-Arts.

Gérard (Ch.). — *Les artistes de l'Alsace au moyen âge*. 1872-1873, 2 vol. in-8°.

Ménard (R.). — *L'art en Alsace-Lorraine*. Paris, 1876, in-4°.

Vachon (Marius). — *L'art français pendant la guerre de 1870*. — IV. Strasbourg. Paris, 1882, in-8°.

Seyboth (Ad.). — *Costumes strasbourgeois*. Strasbourg, 1880-1881.

Berger-Levrault. — *Les costumes strasbourgeois aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*. 1889, in-4°.

Frédéric Régamey. — *Quatre ans d'Alsace*. Strasbourg, 1904, in-4°.

Gérard (A.). — *L'ancienne Alsace à table*. Paris, 1877, in-8°.

Le Roy de Sainte-Croix. — *L'Alsace en fête*. Strasbourg, 1880, in-12.

Weckerlin. — *Chansons populaires de l'Alsace*. Paris, 1883, 2 vol. in-18.

Langel et Spindler. — *Costumes et coutumes d'Alsace*, Strasbourg, in-f°, 1902.

### VIII. — Siège de Strasbourg.

Fischbach. — *Le siège de Strasbourg*. Strasbourg, 1897, in-f° et in-4°.

Schneegans. — *La guerre en Alsace*. Strasbourg, Paris, 1871, in-8°.

Touchemolin et Ristelhueber. — *Le siège et le bombardement de Strasbourg, en 1870*. Strasbourg, (s. d.).

Uhrich (Gal). — *Documents relatifs au siège de Strasbourg*. Paris, 1872.

### IX. — Documents.

Heitz (Ch.). — *Catalogue des principaux ouvrages sur le Bas-Rhin*. 1858, in-8°.

Reuss (Rodolphe). — *Bibliothèque alsatique*. 1868.

Ströbel. — *Catalogue des principaux ouvrages de l'Alsace*. Strasbourg, 1828, in-8°

Spach (L.). — *Nouveau sommaire des Archives départementales du Bas-Rhin*. Strasbourg, 4 vol. in-4°, 1863-1872.

Schricker. — *Zur Geschichte der Universitat Strassburg*. Strasbourg, 1872.

Nyström (Dr A.). — *L'Alsace-Lorraine*. Paris. 1903, in-8°.



Le Palais de Justice.

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

